ALGER :

13 mai bis

(pp. 14 et 15)

GENÈVE :

les doublures

(pp. 8 et 9)

L'EXPRESS

125 frs

14 MAI 1959. — N° 413.

BABITT et POPOV par R. Escarpit

(Patrick Bertrand.)

MARIE LAFORET *(voir p. 35.)*

« Ah ! ce n'est pas facile de ne pas réussir ! » **(F. Mauriac.)**

B - 6

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE FIRME PIECES DETACHEES ELECTRONIQUES PLEINE EXTENSION PARIS
Banlieue Ouest immédiate
recherche :

AGENT TECHNIQUE
SERVICE MECANIQUE
(Réalisation et Entretien Machines spéciales)
Poste intéress. et avenir pr candidat 25-28 ans. Formation - JULES RICHARD - C.N.A.M. ou équival. ayant expérience de la pratique des Machines outils.
Ecrire sous référ. A.L. 17 A.

même SOCIETE recherche :

AGENT TECHNIQUE
FABRICATION
Poste intéres. et avenir pr candidat form. E.N.P. C.N.A.M. ou équival. Connaiss. bien problèmes MECANIQUES et ELECTRO-MECANIQUES 25-30 ans, ayant
EXPERIENCE du COMMANDEMENT
Ecrire souss référ. A.L. 18 A

Etude Travail **E. T. A. P.** Application Psychotechnique
27, rue Pierre-Demours - PARIS-17e
— DISCRETION ASSUREE —

REPRESENTATION ECRITE de l'ETRANGER - BENEFICE RECORD. Nous cherchons pour l'agrandissement de notre organisation de vente quelques messieurs ou dames, également débutants ou agences de vente. Instructions par écrit. Vienne 1/8, Postfach 49/HK AUTRICHE

Fabrique de meubles recherche pour dépôt à PARIS, homme trentaine pour assumer responsabilité service Livraison.
QUALITES NECESSAIRES :
- Méthode
- Sens de l'organisation
- Capable de diriger efficacement équipe 4 à 5 personnes
- Sens poussé des responsabilités
- Esprit clair et précis
- Capable rédiger rapports

Ayant déjà occupé poste avec responsabilités et recherchant situation stable et d'avenir. Références contrôlables exigées. Réponse manuscrite avec curriculum vitae. N° 3096 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. n° 3605 L'Express, 29, r. Marignan

URGENT Monsieur seul cherche chambre Paris chez particul. sans cuis. Ecrire ou téléph. : Service Publicité L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e) - BAL. 19-60

APPARTEMENTS (Vente)

A VENDRE **STUDIO LIBRE** 31, rue de Beaune, métro Bac, 2e ét. sur cour, petite s. de bains, petite kitchenette, ch.-eau. Visite et rens. sur pl. mardis et vendr. entre 11 et 12 h.

MONCEAU
4 pièces principales. Bains, 95 m2
GRAND CONFORT
Prix exceptionnel, crédit possible
+ BOX AUTO
21, rue Saint-Fiacre
VIDAL (2e) - CEN. 39-81

PLACE D'IENA Pied à terre
mixte, rez-de-chaussée sur grande cour, petit studio, entrée, petite cuisine, salle d'eau, tél., ch. centr. - Ecr. H. B., 69, rue d'Amsterdam.

LOCAUX COMMERCIAUX

RUE DE PASSY Magasin d'angle
et dép. 115 m2, sous-sol rés. 40 m2. Monte-ch., bail 9 a., tous comm. Loyer 400. Tél. PIG. 60-49.

DIVERS

CAMPING
Le champ de camping de Veulettes-sur-Mer (Seine-Maritime), 190 km. de Paris, tout confort 100 mètres de la plage est ouvert et accueillant

ECHANGE DE DISQUES
3 contre 1 neuf | Bon état
2 contre 1 occasion | exigé
Achat et vente disques neufs
A LA FLUTE ENCHANTEE
32, avenue de la Motte-Picquet - PARIS (7e)
Métro Ecole Militaire - Tél. : INV. 23-30
Service spécial pour la province

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera.

Courrier

La lettre de « L'Express »

GROS plan sur Albert Camus. Ainsi avait-on annoncé une émission télévisée dont le titre seul retenait l'attention. Albert Camus parle rarement et se montre moins encore. Qu'avait-il donc à dire pour qu'il choisisse de s'adresser à quelques millions de téléspectateurs, auxquels il faut ajouter ceux qui regardèrent, exceptionnellement, ce soir-là, la télévision pour le voir et l'entendre ?

En termes excellents, pesés, peignés, avec la précision contrôlée d'un homme qui fut comédien et que la caméra ne transperçait donc pas de son œil implacable aux naïfs, Albert Camus fit mardi soir aux Français un cours pratique de bonheur.

La recette : trouver une activité que l'on exerce si possible en communauté, qui comporte des buts innocents, concrets et proches — rien qui se perde « dans la nuit de l'avenir » — ne s'en laisser distraire ni par les dîners en ville ni par les malheurs des opprimés ; fuir les intellectuels, l'abstraction, la réflexion solitaire ; se garder enfin des « engagés politiques ».

Ceux-ci sont particulièrement méprisables et dangereux car « ils veulent bien qu'on agisse ou qu'on tue à leur place, mais en gardant le droit de dire que ce n'est pas bien du tout ».

Si les téléspectateurs ont retenu ces conseils, le garagiste est retourné à ses moteurs, le mineur à sa mine et la dactylo à sa machine avec le cœur léger et l'idée de fonder sur-le-champ une chorale.

C'EST que tout le monde ne peut pas, hélas ! écrire pour le théâtre et trouver en son sein, comme Albert Camus en fit confidence, la joie que la société intellectuelle est impuissante à lui dispenser parce que là, « je ne sais pourquoi, j'ai toujours l'impression d'être coupable ».

Tout cela aurait rendu le son d'un déchirant canular — en dépit de la ferveur réelle avec laquelle Camus parle du théâtre — si, mis à part l'esprit avec lequel ces choses furent dites, elles n'avaient étrangement traduit une morale à laquelle tout nous convie aujourd'hui à adhérer.

Ne rien voir, ne rien entendre, enfoncer la tête dans son chapeau en prenant soin d'y enfermer les oreilles, assumer le moins possible d'humanité, jouir de soi...

Que cette morale coïncide, provisoirement, avec celle d'Albert Camus, c'est une autre histoire et qui le regarde seul. Nous n'en savons d'ailleurs que ce qu'il en a, pour un soir, par défi peut-être, ou par lassitude ou pour mille autres raisons, laissé paraître. Et qui n'a éprouvé, certains jours, une grande envie de crier : « Que périssent les laids, les pauvres, les noirs, les beiges, les sous-développés, les sous-alimentés, les sous-payés, les pessimistes, les écorchés, les économistes, les sans-logis, les sans-patrie, les sans-école, les anciens combattants, les futurs combattants, qu'ils périssent mais qu'ils cessent de voiler le soleil. La vie est belle, profitons-en dans la mesure où nous sommes doués pour cet exercice... »

Puis, en d'autres temps, Camus a écrit : « Une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver, par les détours de l'art, les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert. » La route où chemine un créateur est toujours mystérieuse.

Mais nous, nous tous qui ne sommes pas créateurs, qui cheminons au ras de la terre et qui n'avons d'autre œuvre à édifier que notre propre vie, nous voilà poussés un peu plus encore dans la voie de la démission consentie. Nous voilà un peu plus tentés d'y glisser, parce qu'elle est aisée, parce qu'il y fait tiède, parce que le printemps est là avec son cortège de plaisirs, parce qu'il serait doux de croire que, si nous sommes bien sages, si nous allons jouer — au théâtre ou à tout autre jeu — sans nous mêler des affaires des grandes personnes, Papa nous fera une belle surprise. Et puis une autre. Et une autre encore.

IL y a quelques années, une dame écrivit à son journal favori pour se plaindre :

« Pourquoi votre horoscope est-il si pessimiste ? Nous le lisons pour y trouver des raisons d'aborder la semaine avec courage et bonne humeur. Ce serait facile de nous les donner, et vous feriez ainsi une bonne action. A quoi sert de prévoir le mauvais puisque nous n'y pouvons rien ? »

Le journal entendit ce cri d'alarme et pria son astrologue personnel de modifier le ton de ses pronostics.

Nul n'en souffrit, sinon l'astrologue. Le malheureux croyait à son art.

Cette dame avait parfaitement défini une conception de la vie, de la presse et des horoscopes en tous genres, dont le moment semble venu de s'inspirer.

Françoise Giroud.

Oui... mais

Oui, l'Algérie n'est pas résolue, oui la réforme de l'enseignement est embryonnaire, oui rien n'a été amorcé du côté de la distribution. Et après ! Serait-ce que vous y croyez aussi à l'homme-miracle et êtes-vous sincèrement déçus que tout n'ait pas été fait ?

Rappelez-vous la Communauté. Combien d'années aurait-il fallu à quiconque pour en arriver où nous en sommes maintenant? Rappelez-vous le coup de fouet de la libération à 90 % des échanges, les signes extérieurs de richesse, la réforme hospitalière. Qui d'autre sous votre régime d'Assemblées aurait pu faire cela ? Rappelez-vous simplement la rentrée des classes le 15 septembre: n'est-ce pas assez tout cela pour remplir cinq ans de gouvernement parlementaire ? Et comptez-vous pour rien ce qui se prépare : la réforme fiscale ?

ROGER PLIÈS,
Seine-Maritime.

Je me demande

Je me demande vraiment ce que l'on peut trouver de positif dans la politique actuelle.

Algérie : la première année du « consulat » s'achève et la guerre continue. De Gaulle était le seul à pouvoir faire quelque chose, il n'a rien fait. Le voici maintenant dans une conversation avec M. Laffont qui parle d'intégration, d'Algérie française, de non-reconnaissance de « l'organisation extérieure ». Y a-t-il un changement depuis le dernier quart d'heure de Robert Lacoste ? De Gaulle, comme tous ses prédécesseurs, recule devant Alger.

D'autre part, la France a demandé l'entrée de l'Espagne dans l'Organisation atlantique.

Problème allemand : au lieu de rechercher comme le fait la Grande-Bretagne un terrain d'entente avec l'Union soviétique, la France préfère s'aligner sur la position de force de l'Allemagne.

Les raisons de mécontentement sont nombreuses encore : Constitution incompatible avec l'organisation d'une nation moderne ; politique financière appuyée sur le grand capitalisme ; politique de régression sociale, notamment en ce qui concerne la Sécurité sociale ; Parlement non représentatif et privé de toute initiative réelle, menace grandissante contre l'école laïque, manque grossier d'objectivité à la R.T.F. ; saisies d'hebdomadaires malgré les promesses du président de la République, etc.

M.C.,
étudiant,
Paris.

Savoir-faire et savoir-rêver

Dans un récent éditorial, J.-J. Servan-Schreiber reproche à André Malraux de nous dire comment rêver, quand nous avons besoin de savoir comment faire la société de demain. Il me semble de mauvais conseil d'opposer ainsi le savoir-faire et le savoir-rêver. Ils ne nous sauveront qu'ensemble.

Prenons garde de ne pas marcher vers une société beaucoup plus juste, mais au sein de laquelle l'homme aurait perdu l'une de ses dimensions fondamentales.

De même que les conquêtes matérielles nécessaires ne jailliront pas du rêve, de même une certaine façon française dont la portée est universelle de réaliser et de concevoir l'homme ne poussera pas spontanément sur les conquêtes de la technicité et de la justice sociale, sur le réfrigérateur et la télévision pour tous. Bien au contraire.

Le rêve est toujours nécessaire. Il est maintenant vital. Que l'on ne commette pas l'erreur funeste de lui assigner la seconde place dans l'ordre des urgences.

EMILE ZUCKERKANDL,
Finistère.

Un rapprochement répugnant

Je n'ai pas voulu vous écrire aussitôt après avoir regardé en tête d'un de vos éditoriaux passés les deux images juxtaposées du colonel Bigeard et de la pitoyable petite gouape qui sert d'héroïne aux « Tricheurs ». Ce rapprochement si répugnant m'avait causé trop d'indignation, malgré le commentaire dont vous l'avez doté...

La littérature vous égare, comme aussi les mirages de fausse profondeur qu'ouvre aux amateurs une psychanalyse aventurée. Entre une petite fille prise au piège de son orgueil et de sa sensualité, étranglée par ce nœud cruel, et l'homme qui s'efforce d'atteindre, par « le sacrifice et la mort », ce qu'il y a de plus grand, de plus inaccessible au sommet de la destinée humaine, il y a un abîme dont il est vraiment triste et même terrible de n'être pas conscient. Rien qu'en ouvrant les yeux sur ces deux visages, le contraste eût dû vous frapper.

NOETINGER CHEVRILLON,
Paris.

Querelles de mots

J'ai lu dans un de vos articles les termes suivants : « L'Union des Forces Démocratiques, où cohabitent des personnalités non socialistes comme Pierre Mendès France et François Mitterrand... ».

La distinction « socialistes, non-socialistes », malheureusement bien trop souvent employée, est absolument arbitraire. Je pense que toute la gauche non communiste, la vraie, dont P.M.F. est le grand leader, est socialiste. Il est nécessaire que certains hommes de gauche cessent ces querelles de mots dont le temps est révolu. Il s'agit de replâtrer et de rénover une gauche meurtrie, dont la résurrection est indispensable à un réel redressement du pays et non de perdre son temps dans des discussions dont les effets ne peuvent être que nuisibles à la fusion dans un

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

même creuset de toutes les forces démocratiques saines.

JACK LANG,
Nancy.

Le point de ralliement

Une vie personnelle chaotique pour plus d'un an encore ne me permet vraiment pas d'apporter mon adhésion et ma participation effective à un parti politique ; mais si le point de ralliement qu'est votre journal venait inopinément à disparaître, je chercherais immédiatement à prendre contact avec une organisation démocratique. Cela, songez-y : vos abonnés et plus encore ceux qui vous écrivent sont d'éventuels défenseurs tout trouvés pour les jours difficiles.

S.A.,
Seine.

Retour à quoi ?

L'intervention de Mme Thome-Patenôtre, au Parlement, s'indignant vertueusement contre la projection des « Cousins », m'aurait rempli d'une douce hilarité... si je n'avais de la mémoire.

Cela se passait sous l'occupation. Marcel Achard écrivait l'adaptation pour l'écran de « L'Arlésienne ». film produit, si je ne m'abuse, par Jean Prouvost.

Les messieurs de Vichy lui firent savoir qu'ils ne sauraient tolérer, sur les écrans français, le spectacle d'un jeune homme (Frédéric) qui se suicide... alors qu'il possède une ferme. Nous en étions alors au retour à la terre.

A quel retour en sommes-nous aujourd'hui, je vous le demande ?

« L'Arlésienne » fut tournée. Et Frédéric, contemplant ses blés, garda la vie pour la plus grande satisfaction de ceux qui défendaient à l'époque l'ordre moral.

ROGER MOREL,
Paris.

Quelle horreur !

Mme Thome-Patenôtre, député à l'Assemblée, s'indigne de l'aide apportée au film de Chabrol : « Les Cousins », d'un caractère « systématiquement amoral ».

De son côté un ministre réclame plus de représentations dans les théâtres nationaux de nos grands auteurs dramatiques. Racine, par exemple. Eh bien, que Mme Thome-Patenôtre aille voir « Phèdre », les amours hurlées d'une femme pour le fils de son mari. Quant à « L'Ecole des Femmes », de Molière, ce barbon qui séduit une petite fille... cette petite fille qui trompe effrontément son bienfaiteur, quelle horreur !

Mais ce vertueux député ne fréquente peut-être que le cinéma ?

MONIQUE MORIN,
Paris.

« Bain culturel »

Je ne puis retenir ma stupéfaction à la lecture de la réponse de M. J.-M. Domenach à votre enquête sur la démocratie (...). Jusqu'à présent, je croyais, moi aussi, au pouvoir de jugement d'une majorité du peuple. Il m'a suffi de poser à une cinquantaine de personnes la question: « Croyez-vous à la démocratie ? » pour me rendre compte que cette majorité se réduisait à une infime minorité. La culture du peuple ? Culture politique, esprit critique ? néant. Sur les cinquante personnes à qui j'ai posé la question de votre enquête, ces personnes étant de formation intellectuelle moyenne et d'idéal politique étendu aux extrêmes, aucune n'a répondu aux vingt-huit questions posées. Discuter sur une des questions précises, chacun en a été capable; répondre à vingt-huit questions, aucun n'a pu le faire. Le prétexte invoqué : le manque de temps. Je reconnais que le sujet est vaste, trop vaste, mais la réponse marque à mon sens une grande paresse d'esprit, un manque de jugement, en fait un manque de culture.

Le peuple se moque de tout ce qui ne le touche pas directement. La guerre d'Algérie n'intéresse les gens qu'en fonction du rôle qu'y jouent leurs proches ou eux-mêmes. La Constitution ? Neuf personnes sur dix ne l'ont pas lue en entier. Les lois organiques? Lues entre deux faits divers ou à la suite de Chéri-Bibi. Les automobiles, oui, c'est un sujet intéressant. Avec la télévision, c'est le faîte de la réussite, le but de la vie. Le bain culturel dont parle M. Domenach n'est pour moi qu'un profond égoïsme.

M. ROMANET,
Bagnolet,
(Seine).

Le romantisme de l'expansion

Les meilleures bonnes volontés s'épuisent depuis des années :

« La différence de *nature* entre le romantisme révolutionnaire et la volonté concrète, technique, de faire une révolution. »

J'ai fait scandale, il y a quelques années, à la 7e Section de la Ligue des Droits de l'Homme, puis au Centre d'Etudes Politique de la rue des Pyramides, en soutenant que la démocratie pratique était une technique des communications, cas particulier de la cybernétique...

Le romantisme de la grandeur historique — ce « noble élan vers des images sacrées qui appartiennent au passé » — vous paraît, à juste titre, anachronique.

Vous proposez de lui substituer le romantisme de l'expansion, du développement, du progrès : « Faire, construire, fonder » et, ce qui est essentiel pour cesser de rêver et pour réaliser, la connaissance des moyens, ce que vous appelez « modes d'emploi ». Comme vous avez raison !

C'est avec une peine sincère que je suis obligé de constater que le romantisme des « grands principes » auquel s'en tient le président Pierre Mendès France est à peine moins désuet que celui qu'il combat et que, ayant beaucoup servi depuis plus de cent cinquante ans, il a, de plus, perdu tout pouvoir suggestif : « Is the fact ! ».

Si vous ajoutez à cela — sur le plan des moyens — un artisanat persistant, dédaigneux de construire l'instrument par l'organisation moderne, vous avez l'explication principale d'une désespérante inefficacité.

Soyons donc justes : romantiques, solitaires, anachroniques, de Gaulle et Mendès France — même investis du pouvoir nominal par un accident de l'Histoire — ne peuvent gouverner. Ils auraient intérêt tous deux à comprendre pourquoi. Je crois que vous pouvez les y aider.

J.L.G.,
ingénieur,
Paris.

20.000 francs pour vivre

Je suis étudiant et dispose de 20.000 fr. mensuels pour vivre : montant d'une aide du comité parisien des œuvres universitaires.

De retour de maison de repos, il me faut suivre un traitement de post-cure : vitamines, reconstituants, etc. Il y a dix jours, j'envoyai une ordonnance médicale, dûment signée, ornée de vignettes, estampillée, etc., à la Sécurité sociale des Etudiants, le montant était de 1.500 francs à peu près. J'ai la surprise de recevoir aujourd'hui un mandat qui s'élève seulement à 133 francs. Nouvelles mesures en ce qui concerne la Sécurité sociale ? Le non-remboursement de ces frais médicaux amène un déséquilibre de mon budget qui entraîne obligatoirement ou bien la réduction de mes frais de nourriture (vous la connaissez, la nourriture des restaurants universitaires ?) ou bien l'impossibilité d'acheter des remèdes nécessaires. Dans un cas comme dans l'autre, c'est ma santé qui est débitrice.

Le cas n'est certes pas isolé. Il frappe en fait tout le milieu étudiant puisque le revenu moyen de l'étudiant est de 22 à 24.000 francs par mois. Voilà.

PIERRE MAILLOT.
Antony.

Tombés dans la haine

Il existe dans ce pays un seul journal, le vôtre, qui s'occupe de ceux qui ont fait ce qu'ils ont pu et puis qui sont tombés. Tombés dans l'oubli, après avoir cru. Puis dans l'indignation qu'engendre l'oubli, souvent dans la révolte, toujours dans la haine, une haine qu'ils ne savent trop de quoi, révolte et haine qui ne leur ont apporté que des ennuis. Celui-ci, celui-là sont-ils récupérables ? « L'Express » essaye d'interroger une nation qui la plupart du temps s'en fout.

JACQUES DORE,
Paris.

Qui arrivera le premier ?

« Un test, un seul, parmi tant d'autres : Audin » réclame J.-J. Servan-Schreiber.

« Un but : désorganiser, désunir nos adversaires » demande Alger.

Qui arrivera le premier au but ? Alger se frotte les mains, tous les plus grands ennemis de Mauriac sont au comble de la joie. Ils sont arrivés à une première étape (du moins, ils le croient) : dissocier une équipe.

L'important est de savoir s'ils y sont vraiment arrivés. Je ne le crois pas.

Les diverses interprétations que peut amener la traduction d'une énigme ne doivent pas mener à un désaccord sur le fond. Au contraire, malgré les antagonismes de surface qu'elles peuvent faire entrevoir, elles devraient laisser après elles une plus grande unité, celle de la recherche constante, passionnée, de la vérité pour un but commun qui est celui de l'avenir de tout un pays, si ce n'est d'une civilisation.

Les dissonances que révèle votre avant-dernier numéro sont tout à votre honneur, à celui de Mauriac. Elles sont tout à l'honneur de la famille humaine qui place la liberté d'esprit comme valeur essentielle.

GABRIEL JABOULEY DE BEC,
Ecully
(Rhône).

L'abominable affaire

Le Comité Maurice Audin a pris connaissance avec un vif intérêt du dialogue qui s'est établi entre J.-J. S.-S., M. François Mauriac et plusieurs de vos correspondants à propos de ce que M. Gabriel Marcel appelle « l'abominable affaire Audin ». En lui-même ce dialogue est la marque de l'importance extrême du cas de Maurice Audin pour la conscience française (...).

Dans son bloc-notes, M. François Mauriac, rejetant toute comparaison entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Audin, écrit : « *Je nie qu'il y ait pour l'instant un* « *J'accuse* » à écrire. » Cette thèse et cette remarque appellent de notre part quelques observations :

1) Entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Audin, il y a certes des différences évidentes et d'abord celle-ci : Maurice Audin ne peut plus être sauvé. Mais dans l'affaire Dreyfus, comme dans l'affaire Audin, tout un réseau de complicités s'est constitué, non sans succès, pour empêcher la vérité d'éclater par les moyens employés : les mensonges, la mise en scène et le faux sont bien les mêmes.

2) Les noms des principaux coupables et de leurs complices sont connus ; nous les avons publiés nous-mêmes dans le numéro de « Témoignages et Documents » qui a d'ailleurs été saisi. Depuis leur

→

Visitez la Tchécoslovaquie :

- ses monuments historiques intéressants témoins de son passé,
- ses constructions modernes,
- sa population hospitalière,
- son riche folklore.

Vos vacances en Tchécoslovaquie seront inoubliables.

CEDOK, bureau de voyage Tchécoslovaque, a preparé pour vous des circuits organisés à travers la Tchécoslovaquie qui vous permettront de découvrir le maximum de régions dans un minimum de temps.

TOUS RENSEIGNEMENTS A :

- votre bureau de voyages,
- directement à CEDOK, 32, avenue Kléber Paris (16e) PAS. 54-16
- ou à : ČEDOK, Na příkopě 18 - Prague 3

14 AU 29 JUIN

FOIRE internationale de BORDEAUX

GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE DU 21 AU 29 JUIN

crime, plusieurs ont reçu de l'avancement, aucun n'a été inquiété.

3) La Cour de Cassation a décidé nécessaire le transfert de ce dossier Audin à Rennes, officialisant ainsi en quelque sorte le rapprochement entre l'affaire Audin et l'affaire Dreyfus. Un juge civil doit donc, en principe, instruire cette affaire, jusqu'au moment où, les coupables étant officiellement connus, interviendra le conseil de guerre. *A la date où nous écrivons, ce juge n'a pas encore été désigné...*

Ces faits justifient, selon nous, une campagne publique, qui seule pourra, comme le montre l'exemple de l'affaire Dreyfus, triompher des obstacles qui subsistent encore. Pour sa part, le Comité Audin constate que deux ans se seront écoulés, le 21 juin prochain, depuis la disparition de Maurice Audin. Il compte commémorer ce douloureux événement par une manifestation publique dont il reste encore à savoir si elle ne sera pas interdite.

Pour le Comité Maurice Audin :
MICHEL CROUZET, LUC MONTAGNIER,
JACQUES PANIGEL, P. VIDAL-NAQUET.

Combien pour, combien contre ?

Les lecteurs font le point, dites-vous dans votre dernier numéro. En effet, vous publiez, savamment dosées, une quinzaine de lettres où les opinions s'affrontent : les « pour », contre « L'Express », les « contre », pour Mauriac !... Fort bien, mais une précision toutefois :

Combien avez-vous reçu de lettres « pour », combien de lettres « contre » ? En général, j'ai une sainte horreur des statistiques, mais, au cas particulier, il serait intéressant de connaître la tendance...

Allons, un bon mouvement et publiez vos conclusions dans le prochain numéro.

D.H.,
Rhône.

[*Environ 50 % des lettres reçues s'exprimaient nettement contre l'état d'esprit « gaulliste », environ 25 % pour, et les autres étaient hésitantes.*

D'autre part, les trois quarts des lettres approuvaient qu'une polémique puisse librement s'établir à l'intérieur même du journal ; un quart s'en indignaient.

Mais ces chiffres n'ont aucune valeur statistique. Nous avons reçu quelques centaines de lettres. Ce qui est énorme... mais très peu par rapport à six ou sept cent mille lecteurs. Ce que nous avons tenu à publier et ce qui fait l'intérêt du courrier que reçoit un journal, ce sont les arguments avancés par nos correspondants.]

Franck joue avec les imperméables

Il existe à Paris
la plus jolie
collection d'imperméables
que l'on puisse imaginer.
Le créateur ?
Franck et Fils.

Franck et Fils joue avec
les imprimés,
les impressions originales,
les matières riches
pour parer les parisiennes
de manteaux de pluie
qui n'en ont pas l'air
et qui rendent mille services
Celui-ci, en Cracknyl
ou en satin laqué
est une des dernières créations
de Franck et Fils.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris magasin climatisé

PUBLICIS-F48

Mots croisés n° 187

HORIZONTALEMENT. — 1. Les maîtres de forges ne recourent plus guère à cette méthode. - 2. Fit pousser à un certain Nicolas une exclamation de tristesse motivée. - 3. Qui ne débloque pas. De part et d'autre d'un ovale. - 4. S'applique au Monde, mais non à l'Express.

187	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3						■		
4								
5					■			
6			■					
7		■					■	
8						■		
9								
10								

- 5. Ont deux façons bien différentes de serrer les cous. Suit un certain François, amateur de beautés. - 6. En épelant, semble, parais. Utilisa la canette. - 7. Tenait, à Rome, la place de tout ce que nous pouvons concevoir comme sentiments distingués. - 8. La reine Mab, par exemple. Approbation d'un troubadour. - 9. Son armure est parfois blanche. - 10. Le jugement ne vient qu'après.

VERTICALEMENT. — I. Marchand est plus à l'intérieur. - II. Prénom peu répandu, mais assez connu des Troyens. On déconseille de le cultiver pour lui. - III. Ce que fit l'étalage ou l'audacieux. Jeune nation d'Asie (partie du nom). - IV. Ses visites se font pour un service. - V. Attend qu'on lui donne un air. S'alimente avant le colon. - VI. Nous le devons un peu à Sainte-Claire Deville. Pas dans la purée. Evoque la Garde à Marseille. - VII. Des gens de droite y subirent un bain fatal. Siège à faible distance de la Liberté. - VIII. Possibilité d'une fin lucrative.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	A	R	T	A	R	I	N
2	O	P	E	R	C	U	L	E
3	R	E	N	I	A	■	L	G
4	Q	U	E	S	T	E	U	R
5	U	R	■	S	E	N	S	E
6	E	■	S	A	N	T	O	S
7	M	A	T	■	E	R	I	C
8	A	R	A	L	■	O	R	O
9	D	E	T	O	N	N	E	■
10	A	C	U	T	E	S	S	E

Solution du n° 186

LA NATION

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

Sainte Jeanne, priez pour nous !

NOUS venons d'assister, avec cet anniversaire de l'émeute du 13 mai, à un phénomène fascinant : quel chemin parcouru !

D'abord bilan de cette journée commémorative : une fois de plus — et de quelle manière — les fascistes d'Alger, les voyous, le parti de la guerre, l'ont emporté. Comment, dites-vous, mais c'est tout le contraire ! Ils se sont divisés entre eux, on est même arrivé à ce qu'ils se prennent de bec avec l'Armée ; au lieu d'une fête, ce jour a été pour les plus extrémistes une journée de deuil ; vous voyez bien qu'ils ne supportent pas de Gaulle et qu'ils « râlent » ouvertement ! Etc.

Bien sûr. A la surface de ce bouillonnement d'Alger, on discerne bien que tout ce monde du 13 mai n'est pas en harmonie. Mais je dis que c'est une pure apparence, une mousse de camouflage, et, si nous y croyons, une mystification supplémentaire. Je dis que les forces qui ont fait le 13 mai pénètrent aujourd'hui et enserrent la nation bien plus qu'avant, au point que nous ne nous rendons même plus compte combien elles gagnent sur nous et en nous, et que le pauvre général de Gaulle lui-même, dans son palais isolé et avec sa triste Constitution, est débordé par les événements.

⁂

1 Le gouvernement avait annoncé son intention de commémorer « les journées » de mai. Explicitement : pas le 13. Ou, en tout cas, pas le 13 seulement. C'est-à-dire pas l'anniversaire de l'émeute, mais celui de l'appel ultérieur à de Gaulle et à la « rénovation » des institutions. Alger a grondé : c'est le 13 mai qui est le jour de gloire. On a cédé. C'est le 13 mai qui est devenu *le* jour anniversaire officiel, national, organisé par l'Armée, préfacé par le Premier Ministre, présidé par les délégués du pouvoir central.

⁂

2 Le gouvernement avait affiché dans quel esprit ce premier anniversaire devait être compris : non pas l'esprit absurde d'intégration (« L'Algérie, province française »), mais l'esprit d'union entre les Algériens (sous-entendu : d'accord souhaitable, possible, ultérieur avec les nationalistes). Alger a grondé plus encore et déclaré que dans ce cas ce serait un jour de deuil. Alors on a fait les gestes d'apaisement nécessaires. De Gaulle a convoqué les députés algériens (dont le directeur de « L'Echo d'Oran ») pour dire explicitement que, *dans les faits*, c'est l'intégration qu'on appliquait. Le gouvernement a envoyé le maréchal Juin en mission officielle pour déclarer, en son nom, que « le programme de l'intégration entre dans la voie des réalisations » et que « la patrie commune est l'Algérie française ». Mieux : M. Delouvrier lui-même, délégué général du gouvernement, a publié alors un communiqué totalement aligné sur les désirs des ultras, affirmant que le 13 mai signifiait « l'unité avec la métropole... l'union entre les fils de cette province (*sic*)... et la confiance en l'Armée et en ses chefs ».

⁂

3 Mais Alger grondait toujours. Que fallait-il donc de plus ? C'est simple : les fascistes qui ont fait le 13 mai ne se satisfont plus — ils l'ont annoncé d'ailleurs depuis le début — de la seule provincialisation de l'Algérie, c'est-à-dire de la guerre illimitée, ils veulent l'algérianisation de la métropole, la croisade contre l'esprit de démocratie (destructeur, nuisible), la mise au pas de nous autres, Frankaouis. Alors les chefs de l'Armée ont réaffirmé solennellement que la mission des forces françaises, soutenues par la nation, n'était pas seulement de sauver la province algérienne, mais de lutter contre « l'entreprise communiste », pour « le christianisme et l'Occident que l'on cherche à tourner par le Sud », pour « la défense de la civilisation » (général Challe, amiral Auboyneau),

JEANNE D'ARC
« Cette jeune fille ne me démentirait pas. »

4 Voilà pour le comportement des pouvoirs publics. Mais il y a plus grave. L'esprit de capitulation, l'esprit de démission, ont pénétré maintenant beaucoup plus loin. Et même des gens qui n'ont aucune responsabilité dans l'ordre public, qui n'ont aucune raison impérative de se coucher, et même les plus intègres, les moins intimidables, fléchissent les genoux et oublient leurs principes. Deux exemples, particulièrement frappants, en huit jours.

Le général Catroux, l'un des esprits les plus libéraux et les plus droits de notre caste militaire, a publié une analyse lucide des responsabilités de Dien-Bien-Phu. Enfin, un homme qui parle net, qui remet l'Armée à sa place, qui dénonce les vraies responsabilités militaires, qui désavoue hautement la stupidité de l'aventure indochinoise !... Hélas ! dans un dernier article, de conclusion, publié par « Le Figaro », le général Catroux se sent obligé, pour se concilier l'Armée, de renier tout ce que contenait sa démonstration. Il écrit soudain : — que l'appareil militaire en Indochine a été admirable et a fait tout son devoir ; — que l'échec est dû au fait que l'on n'a pas assez mis le pays « dans la guerre », qu'il fallait la faire totalement (l'expédition coloniale d'Indochine !) ; — que les gouvernements ont commis le crime majeur de « ne pas réprimer avec assez de rigueur » les propagandes intérieures de démoralisation (c'est-à-dire la presse libre). Bref, rédigé par le meilleur esprit de notre arsenal militaire, un topo qui aurait pu être composé à « L'Echo d'Alger ».

Et, en même temps, paraît en librairie l'analyse des événements faite par le plus solide cerveau universitaire du journalisme français, M. Raymond Aron, professeur à la Sorbonne. Il dit sur le nouveau régime, et sur le chantage d'Alger, des choses lucides. On respire !... Pas longtemps. Car lorsqu'il en arrive au cœur du problème, il capitule à son tour. Il pose bien la question. Il dit : si les ultras d'Alger et l'Armée ne « marchent pas » pour une négociation avec les nationalistes qui mette fin à la guerre, alors que faut-il faire ? Eh bien ! il faut s'incliner, céder au chantage de la force, car « la pacification (*c'est-à-dire le pouvoir aux militaires*) est encore préférable à une guerre entre Français ».

⁂

5 Dès lors la voie est libre : M. Biaggi et ses hommes de main peuvent, tout naturellement, se donner rendez-vous aux Champs-Elysées, avec l'accord des pouvoirs publics, pour fêter à l'Arc de Triomphe la victoire de leur idéologie, eux « qui se sont insurgés contre la décadence », c'est-à-dire contre la démocratie, la liberté de l'esprit, la fin des expéditions militaires et l'intelligence publique. M. Roger Duchet et les autres messieurs s'inclinent devant ces super-patriotes.

Les voyous poussent des cris, se réclament de Pétain et dessinent des croix gammées, l'Armée définit la mission de la nation et transforme la guerre d'Algérie en une croisade contre les infidèles et Moscou, les pouvoirs civils bougent le moins possible par crainte des frictions, les intellectuels et la presse courbent l'échine, l'opinion publique est abandonnée à la propagande et au désarroi. Voilà l'anniversaire du 13 mai.

⁂

De Gaulle constate, un peu tard, qu'il est bien démuni, qu'un homme ne peut pas être, à lui seul, la vie publique et remplacer la démocratie. Il est libre de parler, bien sûr. Il n'a pas de moyen d'agir. Alors il prie. Il fuit dans les rêves et dans le passé. Et nous voici, nous, devant la radio ou devant la télévision, écoutant, dans la France de 1959, la voix de notre chef prononcer des phrases comme celle-ci : « Cette jeune fille appelée par Dieu (Jeanne d'Arc), cette jeune fille, j'en suis sûr, ne me démentirait pas... Et je suis sûr que tous ceux ensuite qui, de génération en génération, ont prodigué leur sang, leurs sacrifices, leurs efforts pour sauver la patrie, tous ceux-là, j'en suis sûr, pour autant qu'ils vivent encore, m'approuvent et que s'ils sont morts ils avaient pressenti ce qui serait dit, ici, un jour en leur nom. »

Transporter les Français dans le rêve et l'incantation, dans la communion avec les morts et le passé sacré, oublier le présent — c'est ce qui lui reste. S'étourdir, dormir, oui rêver à Jeanne d'Arc ou à Vercingétorix, s'éblouir d'images d'Epinal, fuir la réalité et les problèmes du présent qui sont durs à résoudre — c'est ce qu'on nous propose.

Le régime fort installé par le 13 mai devait faire la paix en Algérie, construire des logements et des écoles, refondre la recherche scientifique, accélérer le développement de notre industrie. Il en avait tous les pouvoirs, sans contrôle et sans obstacle. Un an après : pas de paix, moins de logements et de laboratoires que jamais, la stagnation de notre production (pour la première fois depuis dix ans), les intellectuels qui perdent le bon sens et l'opinion qui se désintéresse de ses propres affaires.

L'accident apocalyptique de Hitler mis à part, le fascisme ce n'est rien d'autre que cela. Ce n'est pas les fours crématoires, les persécutions, les S.S., la terreur. C'est simplement, comme avec Mussolini en 1930, Salazar et Franco aujourd'hui, un peuple qui s'abandonne lui-même, le moteur démocratique qui ne tourne plus, l'intelligence qui s'abâtardit et le progrès qui s'arrête. Tout doucement, calmement, une nation qui se réfugie dans les fresques d'histoire et s'assoupit dans les rêves de grandeur passée. C'est tout.

Un jour, bien sûr, il y aura le réveil. On remettra gentiment Jeanne d'Arc et de Gaulle au musée, on s'occupera de nouveau des choses sérieuses. Un jour... En attendant : essayer de rester réveillé et s'abaisser le moins possible.

J.-J. S.-S.

Offrez
un vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie

CORRESPONDANCES EXPRESS

L'ASSEMBLEE NATIONALE VA RENONCER AU VOTE

● L'Assemblée nationale décidera avant la fin du mois si elle accepte ou non de renoncer à la seule prérogative qui lui reste.

En vertu de leur règlement provisoire, les députés n'ont que deux moyens à leur disposition pour contrôler le gouvernement :

— La motion de censure, qui les expose à la dissolution.

— La question orale suivie d'un débat pouvant se conclure par un vote.

M. Debré s'est toujours opposé et demeure fermement opposé à cette dernière procédure. Le Conseil constitutionnel est saisi de la question, mais le vœu du gouvernement est qu'il laisse l'Assemblée prendre ses responsabilités.

L'occasion en sera donnée aux députés sans tarder, puisque le débat pour l'adoption du règlement définitif doit se dérouler du 26 au 29 mai et être conduit jusqu'à son terme.

Après les gestes de mauvaise humeur des indépendants, des M.R.P., des radicaux et des socialistes, qui avaient demandé que le Conseil constitutionnel fût saisi, on a pu relever au cours des derniers jours divers indices :

1) Devant le congrès du M.R.P., M. André Colin a conseillé aux parlementaires de ne pas se battre pour le règlement ;

2) Au R.G.R., M. Jean-Paul David est dans les mêmes dispositions : « La querelle semble superflue, déclare-t-il. Le vote n'est pas dans l'esprit actuel du texte constitutionnel. » ;

3) Chez les indépendants, le courant va aussi dans le sens de la résignation : la plupart d'entre eux redoutent qu'une révolte contre le gouvernement ne soit pas comprise de l'opinion et qu'on ne leur reproche de retomber dans « les erreurs de la IVe République ».

Comme le groupe le plus nombreux, qui est l'U.N.R., est déjà opposé à toute procédure de vote après débat, on peut penser, dans ces conditions, que l'Assemblée renoncera d'elle-même.

LA RENCONTRE DE GAULLE-MOHAMMED V

● Le F.L.N. veut faire connaître qu'il n'attend plus grand-chose de la rencontre projetée le 18 juin entre le roi du Maroc et le président de la République française. Quelles en sont les raisons ?

1° L'alliance du Maroc et de l'Egypte apparaît dirigée contre l'Irak et destinée à consolider la bourgeoisie marocaine : en tant que telle, elle est combattue à Rabat par les syndicalistes et l'Istiqlal dissident. Le F.L.N. a peur de se prêter à une opération politique, tant que la situation n'est pas clarifiée au Maroc et au moment où l'Irak soutient substantiellement les maquisards algériens ;

2° Les pourparlers par l'intermédiaire de l'Inde sont avancés avec la France et de Gaulle ne pourra rien dire de plus, en bien ou en mal, à Mohammed V. Si le dialogue est possible ou non, on le saura avant le 18 juin ;

3° Le président Bourguiba voudrait qu'une conférence à trois établisse les concessions que la Tunisie et le Maroc feront à de Gaulle. Or Mohammed V n'a pas prévu de voyage en Tunisie avant le 18 juin et la visite du prince Moulay Hassan ne suffit pas au chef de l'Etat tunisien.

(A. P.)

ALPHONSE JUIN
Une guerre non terminée

MARECHAL JUIN : ACCUEIL FRAIS

● Le plus célèbre (avec Albert Camus) des Français d'Algérie né dans le Constantinois vient d'être fraîchement accueilli dans sa petite patrie. L'armée a soufflé : « On croyait qu'il serait hué, il n'a été que boudé. » Ceux qui se sont dérangés pour l'entendre à Constantine ne l'ont guère applaudi. Quelques anciens combattants musulmans ont cru en revanche qu'il fallait le faire : on leur a donné tort.

La cote du maréchal Juin est en effet très basse en Algérie, c'est pourquoi il s'était dispensé d'y revenir depuis 1955. Il a essayé de remonter le courant en déclarant, il y a quelques mois, que la guerre d'Algérie était terminée.

A Constantine, on lui a répondu : « Venez y voir. » En fait, on ne lui pardonne pas d'avoir cautionné la politique de Carthage et l'autonomie interne de la Tunisie. On lui reproche également d'avoir été fédéraliste pour l'Algérie et de n'avoir rien fait pendant le 13 mai. Quand il a déclaré qu'il avait confiance en de Gaulle, on lui a répondu que c'était bien normal, « puisque de Gaulle était en train de trahir le 13 mai ».

L'AFFAIRE : LE DOSSIER VOLE CHEZ Mrs BIDDLE

● Comme « L'Express » l'avait annoncé dans son numéro du 30 avril, le juge Batigne, chargé de l'affaire Lacaze, a maintenant en main le dossier introuvable, disparu du domicile de Mrs Biddle le jour même de sa mort, le 9 juin 1956.

Il s'agit d'une chemise beige, cartonnée, contenant la photographie d'une jeune femme, quelques actions et surtout une vingtaine de feuillets en langue anglaise qui pourraient livrer l'une des clefs de l'affaire. Il résulterait de ces documents qu'un des membres de la famille Walter négociait à l'époque avec la richissime Américaine ses parts des mines de Zellidja. Apprenant que ces documents étaient toujours entre les mains de celui qui avait eu mission de les soustraire à la pose des scellés, il aurait cherché vainement à contacter cet individu quelques jours avant leur remise au juge Batigne.

Un familier de Mrs Biddle, aujourd'hui député U.N.R., leur attachait à l'époque un grand prix, puisqu'il n'hésita pas à remettre les clés et un plan de l'appartement de la rue Las-Cases à un homme de main, afin de récupérer le dossier qui se trouvait seul dans un tiroir de commode.

Mais au lieu de rapporter son butin, le « chargé de mission » préféra le garder par devers lui, avec l'arrière-pensée de le négocier. Il prétendit n'avoir pas trouvé la chemise à l'emplacement indiqué.

(J.-P. Charbonnier-Réalités.)

MARGARET BIDDLE
Un dossier non remis

Depuis, les documents étaient restés cachés dans une ferme du côté de Mantes.

Le contenu du dossier dérobé a dû occuper une grande partie de l'audition de M. Jacques Walter par le juge Batigne, audition qui, lundi, a duré plus de 2 heures 1/2. Le fils du fondateur des mines de Zellidja est devenu l'ennemi n° 1 du clan Lacaze-Lacour-Domenica Walter. Il a rompu tous liens il y a quelques semaines avec la société minière en cédant les 18 % d'actions qu'il détenait encore au gouvernement marocain.

LES JEUNES ARCHITECTES « EN COLERE »

● La troisième épreuve de sélection du Grand Prix de Rome d'architecture s'est terminée par une révolte : aucun « projet » n'a été rendu par les 108 candidats.

Motifs : « Nous refusons, déclarent les élèves, la

Grande Réunion d'information
sur
« Les Français et la guerre d'Algérie »
organisée par la

FÉDÉRATION NATIONALE DES ANCIENS D'ALGÉRIE

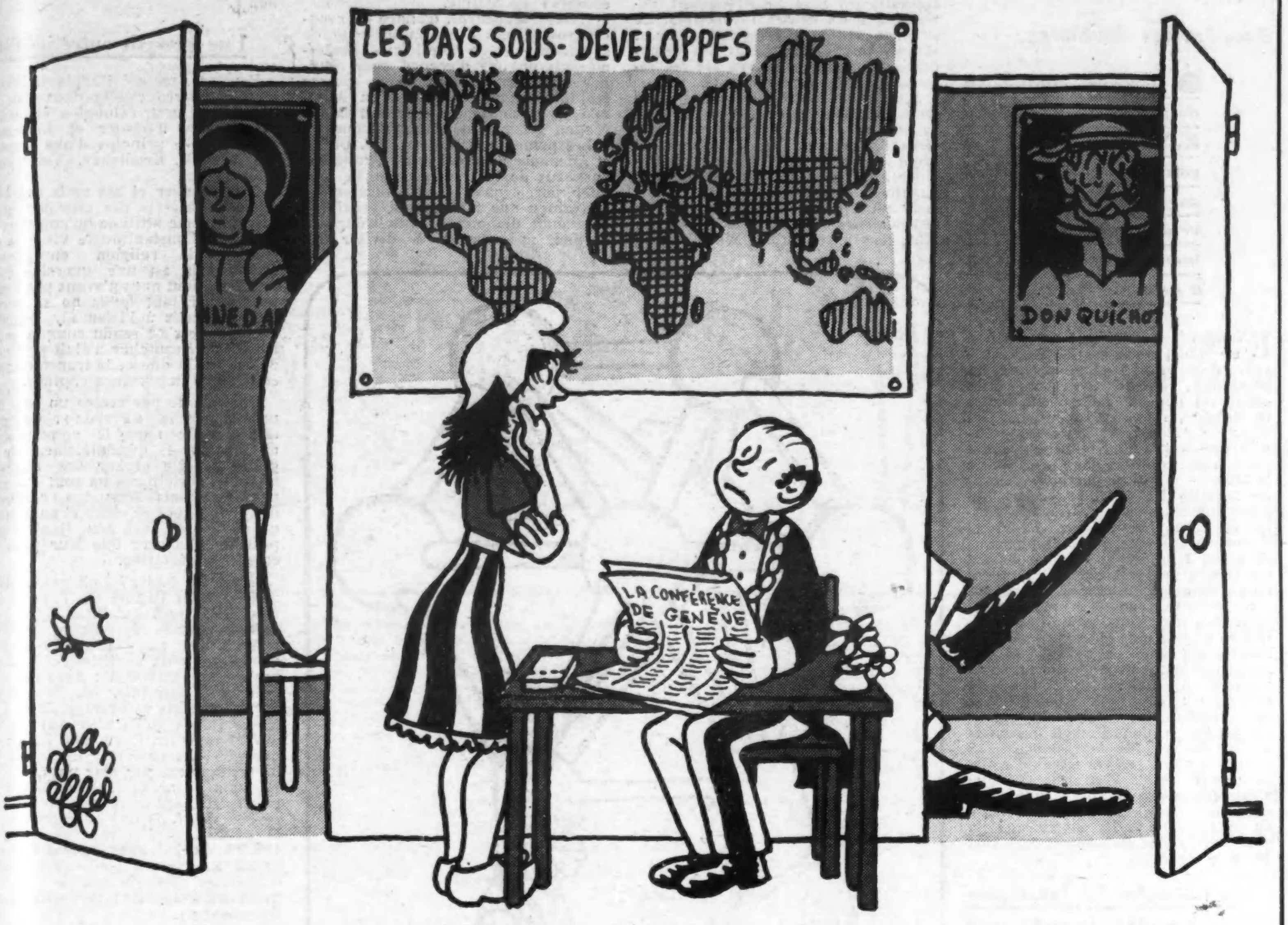
le VENDREDI 22 MAI à 20 h. 30
SALLE DES FETES DE LA MAIRIE DE ST-DENIS

● Sous la présidence de
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Président de la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie

● Avec la participation de
M. le R. P. AVRIL
de l'ordre des Dominicains
M. Alfred SAUVY
professeur au Collège de France
M. René BENHAMOU
maire adjoint de Saint-Denis

On peut demander des invitations à L'Express, 91, Champs-Elysées, PARIS (8e) • ELY. 88-61

LES VOCATIONS DE LA FRANCE



— Autre problème angoissant : celui des chefs d'État sur-développés...

compétence du jury (seize membres) appelé à choisir le sujet du concours et à désigner le lauréat.

« Dans le jury se trouvent M. Charles Lemaresquier, membre de l'Institut (beau-père de M. Michel Debré) qui refusa déjà, en 1929, lors d'un concours, la copie de Le Corbusier pour plans non dessinés à l'encre de Chine ; et M. Noël Lemaresquier, son fils, architecte lui-même et patron d'un atelier. Ils pèsent sur le jury de tout leur poids.

« Ainsi que nous en avons exprimé le souhait à M. Malraux, le Prix de Rome doit être décerné par un jury inattaquable composé de l'ensemble des enseignants (les chefs d'ateliers), ainsi que des personnalités représentatives de l'architecture contemporaine française ayant une réelle audience internationale. »

La lettre à M. Malraux a été signée par 124 élèves appartenant à tous les ateliers (exception faite de l'atelier Lemaresquier) et a été approuvée par vingt jeunes architectes diplômés, dont sept sont titulaires du Grand Prix de Rome.

La quasi-majorité des patrons d'atelier s'est déclarée prête à appuyer l'action des « saboteurs ».

Chaque année, le Grand Prix de Rome d'architecture est attribué (à la suite de quatre épreuves de sélection) à un élève architecte qui est envoyé à Rome, où il passe trois ans à la Villa Médicis. Par son renom, parce qu'il donne droit au titre d'architecte en chef des bâtiments civils, le concours déborde le cadre d'une école et peut être considéré comme un des grands concours publics.

OPINIONS SUR LA SITUATION ECONOMIQUE

● « Pourquoi ce recul de notre économie ? Parce qu'on attend que l'épargne s'engage. Parce qu'on pense que « l'épargne ne peut être remplacée par le crédit ». Parce qu'on nous a appris, depuis notre prime jeunesse, que le crédit est source, inéluctablement, d'inflation.

« En réalité, l'inflation ne commence que lorsque le pouvoir d'achat mis en circulation amène la demande à dépasser l'offre. Or, si la France peut construire 300.000 logements par an et si les appels à l'épargne conjugués avec les crédits actuellement prévus n'amènent que 200.000 ou 250.000 acquéreurs, il est criminel de ne pas compléter ce chiffre à 300.000. Et il serait fou d'y voir un acte dangereusement inflationniste. »

(François Clément, *dans « Jeune Patron ».*)

● « Les gens avertis se demandent si M. Sudreau (ministre de la Construction) n'est pas en train d'échouer. Le nombre des logements terminés en 1958 a été de 290.000 ; le nombre des mises en chantier de 210.000 seulement... A la cadence actuelle, on terminera en 1960 220.000 logements au plus. L'échec de M. Sudreau s'inscrit déjà dans les statistiques de prévision. Cet échec est-il le fait du ministre de la Construction ?

... « La responsabilité en est ailleurs. Exactement du côté des Finances... »

(Roger Priouret, *dans « La Vie Française ».*)

● « La situation des salariés, même stabilisée aux conditions actuelles, ne peut se prolonger longtemps. Le pouvoir d'achat du célibataire à Paris ne dépasse plus que de 3 % ce qu'il était au 1er janvier 1956. Celui du père de deux enfants a baissé de 8,4 % par rapport à janvier 1956, de 9,1 % par rapport à octobre 1957, de 4,2 % par rapport à juillet 1958. »

(Jacques Gascuel, *dans « Perspectives ».*)

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français
Collection « climatisée »
Alpaga, Shantung, Tergal, Airway ultra-légers
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Le numéro de mai-juin des
CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
est paru
Un anniversaire : le 13 mai
Editorial de Pierre Mendès France
et des textes de G. BORIS, ETIEMBLE, G. LAVAU, V. MONTEIL, A. PHILIP, A. SAUVY
Abonnement :
1 an (6 numéros) 1.800 francs France
2.500 francs Etranger
4.000 francs Soutien
C.C.P. Paris 13.693-09
LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
8, rue Henner, Paris (9e)

GENÈVE

Derrière les doublures

● *Genève commence difficilement. Mais K. S. Karol prévoit : la conférence au sommet aura lieu, et Kroutchev veut, cette fois, vraiment négocier, car il en a besoin.*

EN regardant de près la composition et l'objet véritable de la Conférence de Genève, nous ne sommes pas pessimiste, malgré toutes les difficultés du départ. Jadis, MM. Dulles et Molotov, Eden et Bidault avaient assez de poids dans leurs gouvernements respectifs pour pouvoir prendre leurs responsabilités dans le choix de la table — ronde ou carrée — autour de laquelle ils devaient siéger. Aujourd'hui, leurs successeurs, MM. Herter et Gromyko, Selwyn Lloyd et Couve de Murville, ne sont plus que de hauts fonctionnaires transmettant les ordres de leurs chefs. L'incident de lundi a suffi pour le démontrer.

On peut se demander pourquoi les véritables dirigeants n'ont pas cherché un moyen plus efficace pour s'entendre, pourquoi ils ne se sont pas réunis directement à l'échelon supérieur. Nous touchons là au cœur du problème : c'est que la conférence des ministres des Affaires étrangères n'a jamais eu, dans l'esprit des chefs d'Etat, une grande importance. Les ministres n'ont pas été envoyés à Genève pour régler avec leur collègue soviétique la question allemande, mais seulement pour « éprouver le degré de sa sincérité ». Ils savent que la vraie conférence au sommet aura lieu de toute façon.

Le triomphe des fanatiques

A quoi bon cet intermezzo ? Faisons un rapide retour en arrière.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les puissances occidentales ont constaté que Staline exploitait à son profit les accords de Yalta pour étendre exagérément la zone d'influence de son pays. Pour barrer la route à toute nouvelle progression de l'U.R.S.S., et pour l'obliger éventuellement à « réinterpréter » les anciennes conventions, elles ont décidé de se placer dans une « position de force », en recrutant le plus grand nombre d'alliés possible et en les réarmant au mieux.

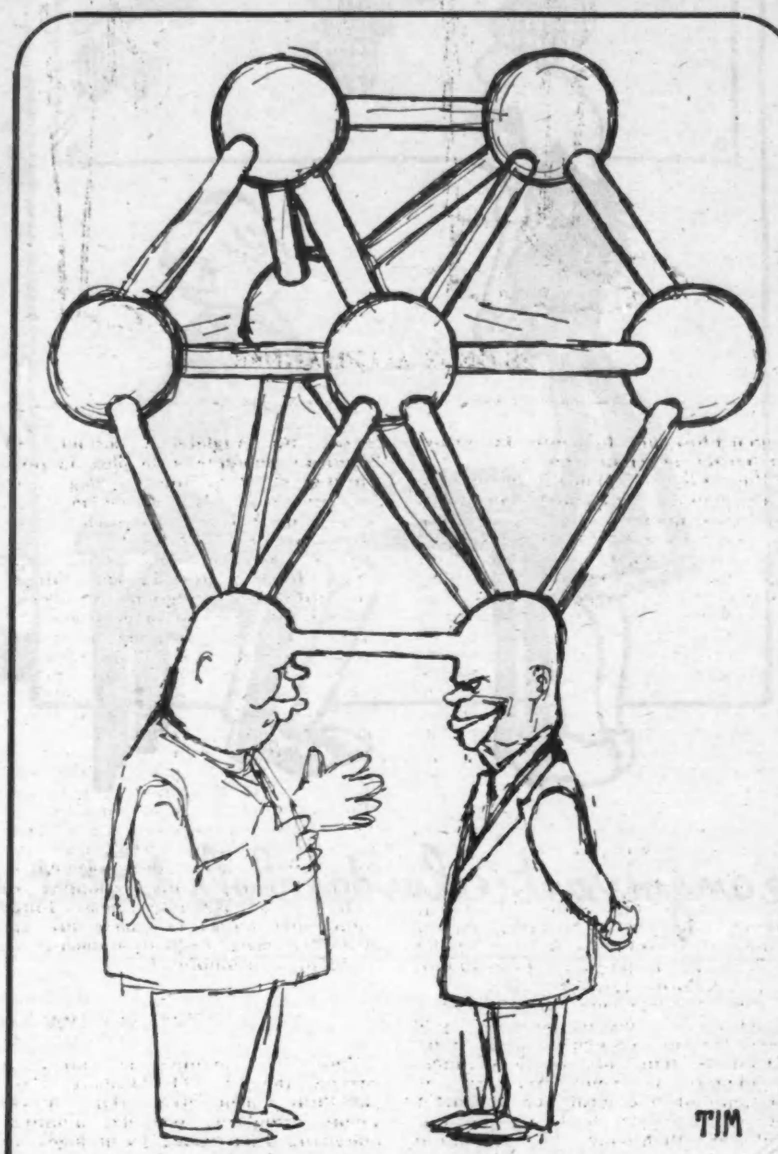
De l'autre côté du rideau de fer, le dictateur soviétique a également renforcé la mainmise sur ses satellites et il a instauré partout un régime d'économie de guerre et une sorte d'état de siège. Ce fut la guerre froide.

Celle-ci a facilité partout l'arrivée au pouvoir des hommes les plus intransigeants, les plus fanatiquement dévoués à leurs causes respectives. Le Dr Adenauer en Allemagne de l'Ouest et les équipes dirigeantes des démocraties populaires en ont été les représentants les plus éclatants.

A la mort de Staline, ses successeurs abandonnèrent sa doctrine « du bastion assiégé », procédèrent à une série de réformes à l'intérieur et firent des avances pacifiques vers l'Occident. Ils n'étaient sans doute pas unanimes à vouloir s'engager dans cette nouvelle voie mais ce furent les réformateurs qui eurent le dessus. En 1956, leur porte-parole, Nikita Kroutchev, pouvait dénoncer devant le 20e Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. « les erreurs » de Staline.

L'Ouest a accueilli d'abord les avances soviétiques avec un mélange de satisfaction et de scepticisme. Ses dirigeants ont été d'accord pour liquider quelques vestiges de la guerre froide (les conflits armés en Asie), mais sans modifier l'esprit et la direction générale de leur politique.

Les principaux leaders, MM. Dulles et Adenauer en premier lieu, restaient partisans de l'intransigeance. Le premier parce qu'il était sincèrement convaincu que tout ce qui venait de l'Est était diabolique, antichrétien et destiné uniquement à diviser les alliés, pour mieux les dévorer après. Le second parce qu'il avait, en plus, des raisons personnelles, très terre à terre, pour préconiser la continuation de la guerre froide.



LES FRERES SIAMOIS

Le meilleur élève de l'Amérique

En juin 1945, lorsqu'il était oberburgmeister de Cologne, M. Adenauer déclarait : « Les Allemands sont incapables de se gouverner eux-mêmes et ont besoin d'une longue occupation alliée ». Que l'on compare sa position d'alors et celle qu'il adopte aujourd'hui... C'est que la guerre froide lui a permis de tout obtenir pour lui-même, pour son parti, pour son pays. Le Dr Adenauer, « ce meilleur élève de la pouponnière américaine », cet allié anticommuniste le plus sûr, a tout arraché aux U.S.A. : l'aide économique, la souveraineté, l'armée. Bientôt, il obtiendra aussi, n'en doutons pas, des armes atomiques.

Rien d'étonnant si M. Adenauer réclame toujours l'inclusion pure et simple de l'Allemagne de l'Est dans sa République, et la révision de sa frontière avec la Pologne. Il sait que cet objectif est irréalisable, sauf par une guerre atomique, mais il sait aussi que tant que ces revendications seront à la base de la diplomatie occidentale, aucun accord avec les Russes ne sera possible, et la guerre froide continuera. Aussi, a-t-il donné à M. Herter, au moment de son départ pour Genève, le conseil de « tenir bon ».

Une querelle entre infidèles

Pourtant, malgré l'implantation du clan des irréductibles dans tous les pays de l'Ouest, celui-ci a été obligé de reculer, d'hésiter et finalement d'accepter le principe d'une négociation avec M. Kroutchev. Voici pourquoi :

M. Adenauer et ses amis ont beau adopter vis-à-vis des changements à l'Est la même attitude qu'autrefois les Turcs de Constantinople vis-à-vis des guerres de religion européennes (« tout cela est une querelle entre infidèles, dont nous n'avons pas à nous préoccuper tant qu'ils ne se seront pas convertis à l'Islam »), l'opinion occidentale s'est rendu compte que la Russie de Kroutchev n'était plus celle de Staline et que cette transformation était d'une importance capitale.

On peut ne pas croire un seul mot publié par la « Pravda ». On peut être convaincu que les communiqués officiels sur le démantèlement de la police secrète et sur les réformes libérales soviétiques ne sont que propagande. Mais lorsqu'on rencontre des Soviétiques en chair et en os, lorsqu'on discute avec eux, il n'est plus possible d'ignorer que leur pays est en pleine évolution.

Il y a un mois, à Londres, dans la maison d'un député de l'aile droite travailliste (qui bataillait jadis avec ferveur pour le réarmement de l'Allemagne), j'ai passé une soirée avec quatre visiteurs soviétiques. Ce nombre est ici important : dans l'univers policier d'autrefois, les Soviétiques avaient parfois le courage de dire en tête-à-tête ce qu'ils n'eussent pas dit devant témoins. Cette fois, ils étaient quatre et ils parlaient librement. Ils ne critiquaient pas leur pays, loin de là, mais ils ne craignaient pas d'exprimer des opinions personnelles, de révéler des faits que ne rapporte pas la « Pravda ». J'ai vécu sept ans en U.R.S.S. et j'ai rencontré des Soviétiques à diverses conférences internationales après la guerre : ils ne parlaient jamais de telle façon devant les étrangers.

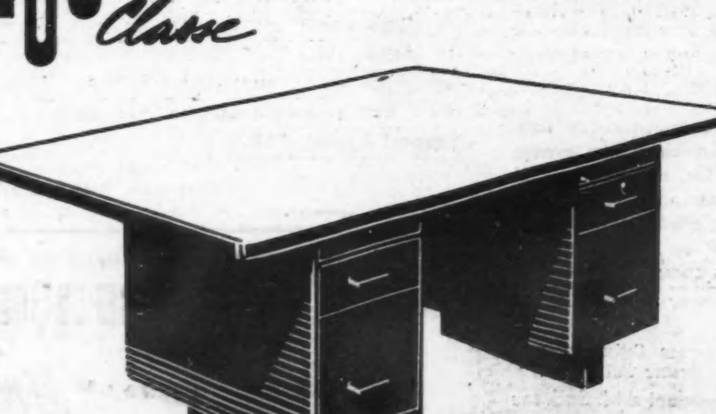
Le consentement des électeurs

Ils m'ont confirmé, entre autres, l'existence des « irréductibles » qui continuent à penser que Kroutchev a trahi la cause sacrée en dénonçant Staline. Mais l'immense majorité des Soviétiques a quand même approuvé les révélations de Kroutchev. Elle respire mieux sans la surveillance de la NKVD, elle croit de plus en plus au bien-fondé des promesses du nouveau secrétaire général.

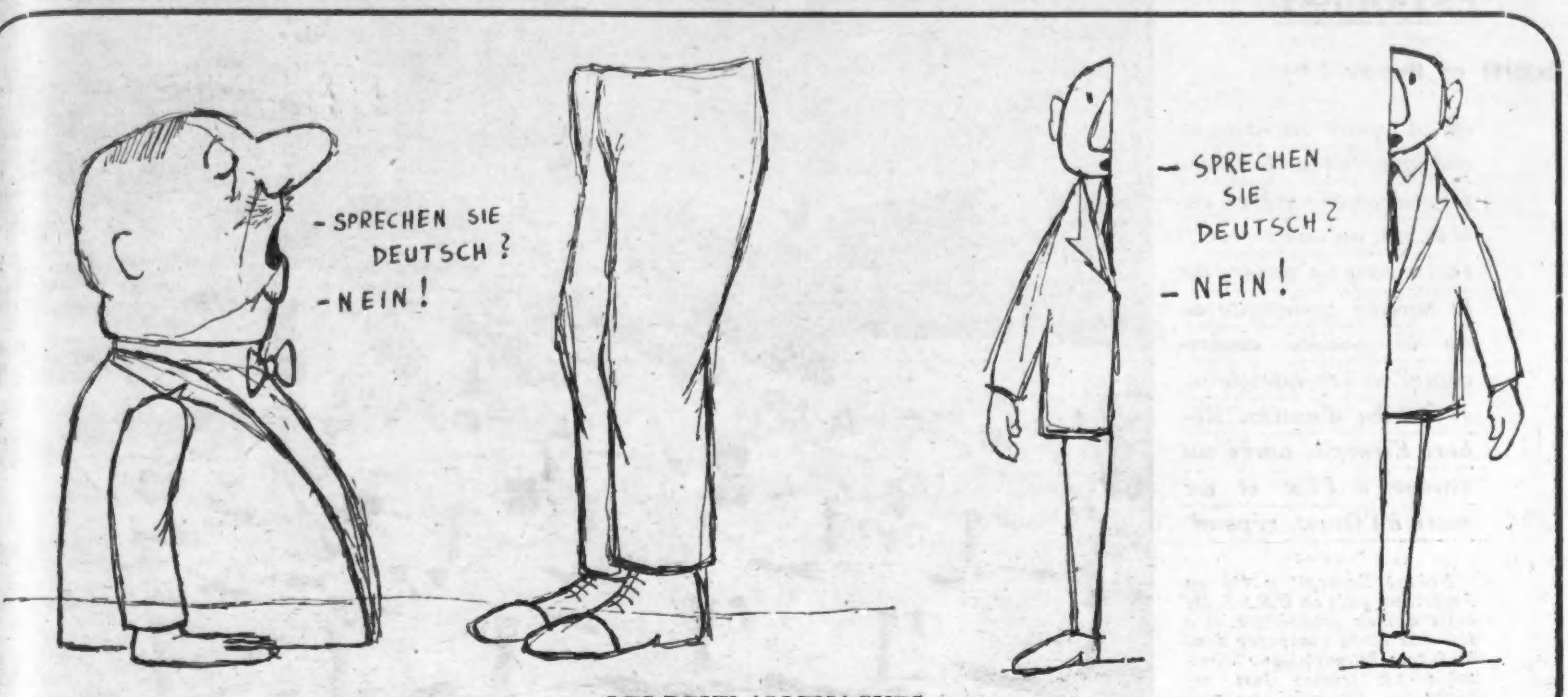
Aujourd'hui c'est sur la réalisation de ces promesses et non sur la terreur que M. Kroutchev compte pour asseoir son pouvoir.

Un éditorialiste américain s'est étonné récemment de la similitude entre le ton des discours de M. Kroutchev et celui des harangues électorales américaines. Ce n'est pas là une simple coïncidence. Si M. Kroutchev n'a pas encore besoin de se faire « réélire » périodiquement, il est déjà obligé de chercher le consentement de ses « électeurs » pour pouvoir gouverner, et pour mener à bien son plan de sept ans.

La politique étrangère est le corollaire inévitable d'une certaine orientation intérieure. Les rapports entre l'U.R.S.S. et ses alliés sont de plus en plus basés sur la coopération et non pas sur la domination. Il n'existe plus de dogme au nom du-

HUG Classe
Série "Spéciale"

GRAND BUREAU
DIRECTEUR
PLATEAU DÉBORDANT 2 M x 1 M
6 TIROIRS
AU PRIX D'UN BUREAU DACTYLO
SE FAIT AUSSI EN 1 M 50 x 0 M 75
TRU. 88-10
TRU. 34-49
TRU. 61-25
ETS HUGUES LEFEVRE
28 & 30, RUE PIERRE SEMARD
PARIS - 9e

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
COSTUMES LÉGERS
ALPAGA, SHANTUNG, LAINE et SOIE
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72



LES DEUX ALLEMAGNES

quel M. Kroutchev pourrait réclamer leur obéissance.

Il est obligé de compter avec l'avis de tous ses partenaires. Il a, lui aussi, dans son bloc, un petit Adenauer qui s'appelle Ulbricht. Il a Gomulka qui doit faire face à une opinion publique fortement pro-occidentale et catholique. Il a enfin la Chine, allié précieux mais non toujours commode.

Sans même parler du besoin qu'a la Russie d'accroître ses échanges commerciaux avec l'Occident, la situation à l'intérieur du bloc suffit à elle seule à expliquer pourquoi M. Kroutchev veut s'entendre avec les Occidentaux et essayer de mettre fin à la guerre froide.

Le drapeau du parlementaire

Contrairement à M. Adenauer, M. Kroutchev a tout à perdre et rien à gagner dans la guerre froide. Elle renforce partout ses ennemis, elle met des entraves à l'exécution de ses plans, elle risque, enfin, de l'entraîner dans des aventures. Voilà pourquoi, depuis deux ans déjà, le premier ministre soviétique invite les trois Occidentaux à une conférence au sommet.

Il est vrai qu'il envisage celle-ci sans complexe d'infériorité et sans souffrir de la manie de persécution qui caractérisait la diplomatie stalinienne. Kroutchev sait que son pays a tous les moyens pour riposter à une attaque surprise et que ses ennemis, même les plus fanatiques, n'y songent plus. Il arbore, pour reprendre l'expression française, « le drapeau blanc du parlementaire » et non celui de la capitulation.

On pouvait penser que les Occidentaux se précipiteraient sur l'occasion pour tenter de régler les questions litigieuses avec l'Est, pour s'assurer de la coopération de l'U.R.S.S., envisagée naguère par les créateurs des Nations Unies. Or, en dépit de toutes les évidences, leur leitmotiv est demeuré le même : « La Russie est une dictature policière avec laquelle on ne peut pactiser pas plus aujourd'hui que du temps de Staline, sa parole ne valant rien. »

Pourtant, la diplomatie occidentale était depuis longtemps dans l'impasse, incapable de réaliser aucun de ses buts déclarés. Les problèmes nécessitant un accord entre les Grands — comme ceux des pays sous-développés ou du Moyen-Orient — s'accumulaient. La construction de la « position de force » avait sa logique aussi longtemps qu'on pouvait envisager un recours à un ultimatum ou à une guerre contre l'U.R.S.S. Depuis l'établissement de l'équilibre dans le domaine thermo-nucléaire, le général Twining lui-même n'y songe sans doute plus.

Quels Occidentaux ?

Comment expliquer, dans ces conditions, que les chefs de l'Occident se refusent depuis deux ans à la négociation, et que, même maintenant, ils ne l'engagent qu'à contre-cœur en songeant davantage à en tirer des bénéfices de propagande qu'à aboutir à des accords concrets ?

C'est que le terme « Occidentaux » a perdu le contenu politique qu'il avait devant la menace stalinienne. Parmi les habitants de l'hémisphère occidental, on trouve des gens qui soutiennent des positions fort différentes à l'égard de la Russie nouvelle. M. Ollenhauer n'est pas moins occidental que le Dr Adenauer ; M. Bevan l'est sûrement autant que M. Macmillan. Pourtant, ils envisagent dans un esprit tout différent le problème des négociations avec l'Est. Pour l'instant, hélas ! ce sont les adversaires du compromis, les hommes empreints de l'esprit de la guerre froide qui sont partout au pouvoir. Nous sommes conviés à nous solidariser avec eux au nom de l'Occident quand nos sympathies vont au contraire à ceux qui souhaitent sortir des ornières de la course aux armements et adapter la diplomatie occidentale aux changements survenus à l'Est.

Leur pression s'est révélée suffisante pour pousser les dirigeants occidentaux vers la table de conférence. En Angleterre surtout, où l'opinion publique a le plus de possibilités de s'exprimer et d'agir sur ses dirigeants, M. Macmillan s'est trouvé placé devant l'alternative suivante: plaire à M. Adenauer ou à ses électeurs. Mais cette action de la base sera-t-elle assez grande pour obliger nos diplomates à négocier vraiment ? Toute la question est là, et il serait illusoire de croire, comme des porte-parole officiels essaient de nous en persuader, que seules des concessions éventuelles de M. Kroutchev pourraient assurer le succès de la future réunion au sommet.

La réunification de l'Allemagne ne peut être obtenue grâce à l'abandon unilatéral de M. Ulbricht par son allié moscovite. Le nouveau statut de Berlin ne sera jamais négocié sans que l'on se penche sérieusement sur les projets de « désengagement ». L'aide aux pays sous-développés ne pourra être organisée aussi longtemps que durera la course aux armements. Mais s'agit-il vraiment de problèmes insolubles ?

Vers le « dégel »

Pour les hommes de l'intransigeance, pour les Occidentaux d'aujourd'hui, peut-être. Mais qu'ils soient remplacés par des hommes nouveaux débarrassés des préjugés de la guerre froide, et les litiges pourront être réglés sans que « notre sécurité et notre avenir » en soient menacés, bien au contraire. Qu'on remarque l'incohérence de la position de nos dirigeants actuels : ils refusent de reconnaître l'Allemagne de l'Est — qu'ils ont pourtant admise dans la salle de conférence — parce que son régime n'est pas démocratique. Mais ils reconnaissent l'Espagne, connue pour son respect de la liberté et songent même à l'admettre dans leur alliance. Ils ont aussi des relations diplomatiques régulières avec la Hongrie, la Tchécoslovaquie et les autres pays de l'Est que rien ne différencie de l'Allemagne orientale.

Ils se déclarent favorables aux échanges culturels, économiques et autres entre les deux Allemagnes (échanges que M. Adenauer n'a jamais songé à empêcher), mais ils crient au scandale et à la trahison quand les Russes proposent la réunion des chefs de ces deux pays en vue d'une confédération, formule qui pourrait le mieux promouvoir l'intensification de tels échanges.

Ils savent parfaitement qu'une guerre conventionnelle au cœur même de l'Europe, en Allemagne, est strictement impossible et que, dès le premier jour, elle entraînerait des bombardements nucléaires réciproques. Pourtant, ils prétendent que la présence de troupes alliées en Allemagne est essentielle pour leur sécurité, et ils refusent l'idée de désengagement qui permettrait de décongestionner toute l'Europe centrale. La liste des illogismes occidentaux serait longue.

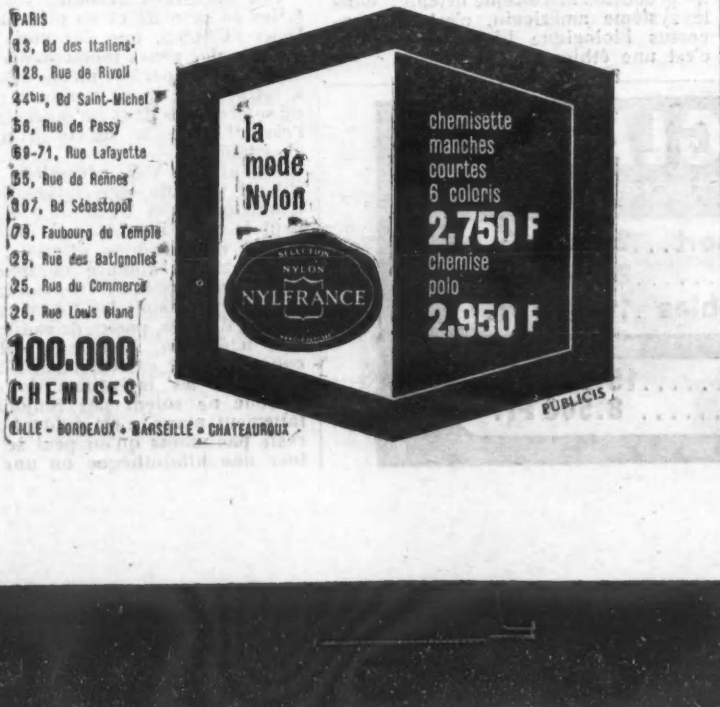
Personne ne prétend que M. Kroutchev soit un agneau qui ne songe qu'au bien de son peuple et à la paix du monde. Ses ambitions et ses erreurs sont faciles à souligner. Ce n'est pas lui encore qui saura conduire l'U.R.S.S. vers le régime que les hommes de gauche attendent du pays de la révolution de 1917.

Mais une chose est claire :

Dans la période doctrinaire stalinienne, les Russes s'entendaient plus facilement avec la droite occidentale qu'avec la gauche non communiste. Ils avaient en commun avec elle la peur d'un véritable progrès, la haine de la pensée libre et le désir de se partager le monde comme un grand gâteau. La Russie de Kroutchev, pragmatique et réformiste, est faite au contraire pour s'entendre avec des hommes de gauche avec lesquels elle partage la compréhension des problèmes des pays sous-développés et les soucis d'un certain ordre économique, plus humain et plus égalitaire.

C'est pourquoi, même si cette conférence de Genève n'est qu'une préface, bancale, difficile, pénible, c'est vers un vrai « dégel » qu'on ira dans l'avenir et non pas vers la guerre.

K.S. KAROL.

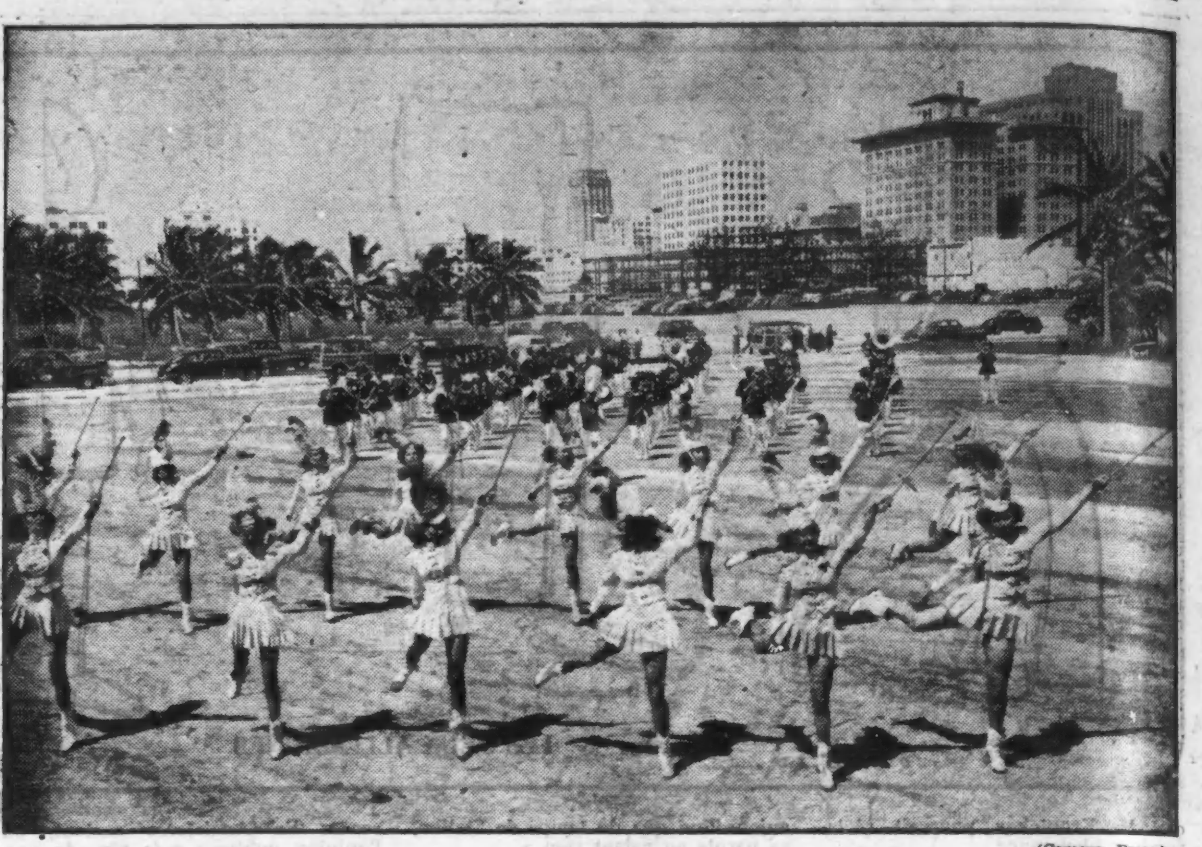


EST-OUEST

Babitt et Popov

● ***A quoi servent le dollar et le rouble? Préféreriez-vous vivre en U.R.S.S. ou aux U.S.A.? Quels sont les piliers de la société soviétique et de la société américaine? A ces questions, et à bien d'autres, Robert Escarpit, après un voyage à l'Est et un autre à l'Ouest, répond.***

Robert Escarpit a été en Amérique, puis en U.R.S.S. De cette double expérience, il a tiré une étude comparée dont la forme humoristique dissimule un travail fort sérieux (1). En voici, en prépublication, quelques savoureux extraits :



PARADE A MIAMI
Avec cuisine et salle de bains...

(Camera Press.)

TANT pis. Quoi qu'il m'en coûte, il faut que je l'avoue : j'ai, sur le même passeport, obtenu le visa soviétique en moins d'une demi-heure et le visa américain en vingt minutes. C'est vexant, je le sais, mais si je ne fais peur à personne, qu'y puis-je ?

Secrètement, bien sûr, j'en suis tout de même un peu irrité. J'avais, il me semble, dit à l'occasion assez de mal des Américains et des Russes pour qu'on m'infligeât au moins une petite vexation, ne fût-ce que par courtoisie. Mais non, tout s'est passé comme si ces gens-là n'avaient jamais lu mes écrits ou, ce qui est pire, comme s'ils ne leur accordaient aucune importance.

On ne peut exiger que tout le monde ait du savoir-vivre. C'est pourquoi j'ai accepté avec bonne humeur la petite mesquinerie de ces visas accordés avec une facilité insultante.

La zone roublard

Les Etats-Unis et l'U.R.S.S. ont des devises fortes.

La devise américaine s'écrit *In God we trust*, elle signifie « Nous faisons confiance à Dieu » (sous-entendu : « Les autres paient cash »), et elle se prononce *dollar*.

La devise soviétique s'écrit *Prolétarii vsiékh strann, soïédiniaïtiess !*, elle signifie « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », et elle se prononce *roubl* (au masculin).

Le dollar est une monnaie horizontale avec une tendance à l'élongation. Le rouble, imprimé dans le sens de la hauteur, est un des très rares cas de monnaie verticale.

La concurrence à deux finit toujours par évoluer vers le trust et le monopole. C'est pourquoi je prévois qu'un jour prochain rouble et dollar se fondront en une seule unité monétaire universelle qu'on pourra nommer, par exemple, le roublard, et à laquelle il faudra donner un billet à quatre dimensions (deux rectos et deux versos).

A quoi servent le dollar et le rouble ?

La réponse est simple : à rien. J'ai étudié avec beaucoup d'attention le fonctionnement des deux systèmes monétaires. Ils sont l'un et l'autre fondés sur le même principe, à savoir qu'on ne gagne l'argent que pour le dépenser.

Entre le moment où le billet entre et celui où le billet sort, il se passe un certain nombre de phénomènes qui diffèrent évidemment d'un pays à l'autre, mais le mécanisme est fondamentalement le même.

En Europe occidentale, notamment en France, l'argent possède une valeur essentiellement morale. Il existe dans la langue française soixante-trois mots différents pour désigner l'argent payé en rétribution d'un travail. C'est que ce salaire, ces gages, ces émoluments, ces honoraires, ces vacations, cette solde, etc., ne rétribuent pas seulement le fait matériel du travail accompli : ils en marquent la dignité. Un membre d'une profession libérale, habitué à recevoir des honoraires, refuserait de recevoir des gages, même s'ils étaient plus élevés que ses honoraires — pas *beaucoup* plus, bien sûr, car il ne faut pas tenter le diable. En un mot, il y a des façons nobles de gagner sa vie.

Rien de comparable n'existe ni en U.R.S.S., ni aux Etats-Unis. Considérant le signe monétaire comme un simple régulateur, un moyen d'adapter la production et la distribution aux besoins collectifs, le régime soviétique fixe les salaires en fonction de ses besoins : si l'équipement médical est considéré comme provisoirement suffisant et s'il faut insister pendant une période donnée sur les transports urbains, le conducteur de trolleybus gagnera deux fois plus que le médecin. Des résultats en apparence analogues sont obtenus aux Etats-Unis par la stricte application de la loi de l'offre et de la demande : compte tenu de l'utilité de chacun et des aptitudes requises, il est naturel qu'une introuvable bonne à tout faire puisse, dans certains cas, gagner davantage qu'un sénateur fédéral.

L'analogie, on le sent bien, n'est qu'apparente. Dans le système soviétique, la répartition des revenus est un processus mécanique orienté; dans le système américain, c'est un processus biologique libre; chez nous, c'est une éthique.

(1) « Les deux font la paire ». Ed. Fayard. En librairie à la fin du mois.

Comment un Américain et un Soviétique utilisent-ils leurs revenus ? Robert Escarpit répond :

La réponse, encore une fois, est simple : ils les utilisent jusqu'au dernier kopek en U.R.S.S., jusqu'au dernier cent aux Etats-Unis, pour se procurer le nécessaire.

La tentation minimum

La suppression du superflu est obtenue par deux procédés très différents l'un de l'autre et reposant sur deux lois économiques divergentes. Le procédé américain repose sur la Loi de l'Utilisation Maximum et le procédé soviétique sur la Loi de la Tentation Minimum.

Expliquons-nous.

En U.R.S.S., le salaire d'un individu est proportionné aux biens de consommation qu'on est en mesure de lui fournir.

Nous étions sept qui faisions ensemble le voyage d'U. R. S. S. Il y avait parmi nous un ouvrier spécialisé, un technicien, des universitaires et des chefs d'entreprises. Sans être contrôleur des contributions, j'estime que nos revenus nets utilisables devaient s'échelonner de un à huit. Parmi les personnes que nous avons eu l'occasion de rencontrer en U.R.S.S., il y avait aussi bien des manœuvres et petits employés que des artistes, académiciens et hauts administrateurs. Autant que j'aie pu m'en rendre compte, l'échelle de leurs salaires devait varier de un à vingt. Elle était en tout cas bien plus étendue que la nôtre. Or, il était visible que les différences de style de vie existant entre eux étaient moins grandes que celles qui pouvaient exister entre nous quand nous étions en France.

Cette tendance au nivellement vient de ce qu'on peut distinguer en Union soviétique quatre types de biens de consommation : les nécessités absolues, les nécessités réelles, les luxes nécessaires et les luxes qualifiés.

Les nécessités absolues sont satisfaites en priorité et au plus bas prix. Dans l'U.R.S.S. que j'ai vue, il peut y avoir des gênes momentanées de la distribution, parfois même des queues à faire, mais il est toujours possible de se procurer dans un magasin d'Etat l'essentiel de la survie à un prix abordable.

Au niveau des nécessités réelles, s'il est possible, moyennant finances, d'améliorer son train de vie, on ne peut le faire que dans la marge très étroite des produits offerts.

Un certain nombre de luxes sont considérés comme nécessaires en U.R.S.S. : ce sont les luxes culturels. Livres, disques, postes de radio, postes de télévision, cinémas, théâtres, concerts, sont extrêmement bon marché. Que les intentions de ce bon marché ne soient pas toujours parfaitement pures, c'est évident. Il n'en reste pas moins qu'on peut se constituer une bibliothèque ou une discothèque plus qu'honorable, même avec des ressources modestes. Il n'est besoin d'appartenir à aucune catégorie privilégiée pour être un abonné de l'Opéra. Donc un certain nombre d'habitudes qui sont des signes extérieurs de richesse dans notre monde n'ont aucune signification en U.R.S.S. Toutefois, dans ce domaine aussi, des variations sont possibles. De même qu'on peut se lasser des conserves alimentaires officielles, on peut se lasser des conserves culturelles officielles. Mais le marché kolkhozien de l'art et de la littérature est cher et peu fourni. On peut toujours espérer l'heureuse trouvaille dans un « magasin à commission » ou le rarissime envoi de l'étranger. Il n'y a là rien qui puisse faire sérieusement changer un niveau de vie (...)

L'utilisation maximum

Les explications que nous avons données au sujet de la Loi de Tentation Minimum auront sans doute paru arides au lecteur. Aussi peut-être sera-t-il préférable d'illustrer la Loi d'Utilisation Maximum par un exemple concret

Quelques années après la dernière guerre mondiale, un jeune agrégé de mes amis, marié avec une Américaine, accepta un poste de professeur dans une petite université du Middle West des Etats-Unis. Son traitement était de deux cent cinquante dollars par mois, ce qui, à l'époque, représentait nominalement plus du double du traitement d'un agrégé en France. Aux Etats-Unis, c'était à peine un minimum vital. Mais quand on est jeune on accepte aisément les sacrifices. Le couple trouva une chambre avec petite cuisine et salle de bains pour la bagatelle de soixante-dix dollars par mois. En évitant de trop sortir et en mangeant à la cafeteria de l'Université, ils parvenaient tout de même à disposer d'une cinquantaine de dollars pour leurs distractions et leurs menus frais et, somme toute, ils étaient heureux.

Le jeune professeur donna satisfaction et, l'année suivante, le Conseil d'administration de l'Université décida de porter son traitement à trois cent cinquante dollars. Ce soir-là, ce fut la joie dans le petit appartement: le temps des vaches maigres était passé.

Le lendemain matin, un monsieur fort digne se présentait à la porte :

— Bonjour, dit-il, je suis Bob D. Blarney... Enchanté de faire votre connaissance. Je représente l'Idaho-Indiana Motor Company, vente et achat d'automobiles d'occasion. Nous avons appris l'augmentation de traitement qui vient de vous être accordée et nous vous en félicitons. Notre sentiment est que votre standing exige que vous ayez maintenant comme tout le monde une automobile particulière. Nous possédons justement une occasion exceptionnelle que notre direction se fait un plaisir de vous réser-

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
HOMMES
Vestes sport ..22.500 Fr.
Blazers ....24.500 Fr.
Imperméables .18.500 Fr.
Importés d'Angleterre
DAMES
Blazers ....15.000 Fr.
Jupes..........8.500 Fr.

(Camera Press.)

PARADE A MOSCOU
Avec un abonnement à l'Opéra

ver. C'est un cabriolet Plymouth, modèle 1947, en parfait état, carrosserie bleu clair, ce qui s'harmonisera admirablement avec la couleur des yeux de Madame. Le prix est de mille trois cents dollars, mais nous vous le livrons tout de suite, clefs en main, si vous acceptez de nous le payer en douze versements de cent dix dollars. Une affaire, n'est-ce pas ? Voici le contrat. Signez sur la ligne en pointillé. Merci. Au revoir monsieur, au revoir madame.

Trois cent cinquante moins cent dix égale deux cent quarante. Les cinquante dollars de distractions et menus frais se trouvaient ramenés à quarante... et il fallait trouver un poste budgétaire pour l'entretien de la voiture. Mais enfin ce n'était qu'une année à passer.

LE DOLLARI HORIZONTAL LE ROUBLE, VERTICAL
... Mais fondés sur le même principe

Au bout de douze mois, juste comme il venait de faire son dernier paiement, mon ami apprit qu'il était gratifié d'une nouvelle augmentation de cinquante dollars par mois, ce qui portait son traitement à quatre cents dollars. Le même jour, sa femme lui fit savoir qu'un bébé était en route. Fou de joie de tant de bonnes fortunes, il paya des cigares à tous ses collègues, y compris le vice-chancelier de l'Université qui lui dit :

— Mon cher ami, si vous voulez m'en croire, le moment est venu pour vous de fonder sérieusement un foyer. Vous en avez le devoir et, avec cette nouvelle augmentation, les moyens. Allez donc voir demain mon ami Higson, de la firme Higson, Higson and Higson, et demandez-lui de vous trouver une petite maison à acheter dans un quartier honorable. Votre position à l'Université l'exige.

Le contrat fut signé trois jours plus tard. La maison, un cottage de style californien, était adorable. Les mensualités s'élevaient à cent soixante-cinq dollars pendant cinquante mois. Il fallut réduire encore de cinq dollars la marge des distractions et menus frais.

Quelque temps plus tard, le jeune professeur fut définitivement titularisé avec un traitement de six cents dollars. Ce fut l'année de la machine à laver à double effet, du poste de télévision, du deuxième poste de radio, du robot de cuisine et de la tondeuse à gazon. Après la naissance de son fils, notre ami monta encore en grade : huit cents dollars par mois et, en même temps, l'équipement nursery électronique, une voiture neuve, un piano pour la future éducation musicale du bébé et un deuxième poste de télévision. L'année suivante, neuf cents dollars et un deuxième bébé : deuxième voiture pour Madame, troisième poste de radio, équipement de conditionnement d'air, outillage complet de bricoleur pour Monsieur.

A mille dollars, ayant acquis une maison plus grande, changé ses deux voitures, substitué à sa télévision en noir et blanc une télévision en couleurs, le jeune professeur, déjà plus très jeune, s'aperçut que dans son budget, le chapitre « distractions et menus frais » était réduit à zéro. La totalité de ses revenus était absorbée soit par les impôts, soit par les versements sur achats à crédit que, bon gré mal gré, il avait dû effectuer d'année en année.

Il s'en ouvrit au directeur de sa banque qui se trouvait être aussi vice-président du Conseil d'administration de l'Université. Le banquier l'écouta, lui offrit un cigare et lui dit :

— *Well, boy*... vous êtes peut-être très fort dans les langues romanes, mais vous n'entendez rien aux affaires. Pourquoi vous imaginez-vous que nous vous donnons mille dollars par mois ?

— Mais... la qualité de mon enseignement... mes titres...

— Bah ! Ne faites pas l'imbécile. Nous vous donnons ces mille dollars pour que vous les dépensiez. Voyez-vous, tous les commerçants de la ville sont membres du Conseil d'administration de l'Université. Leur souci est d'avoir des professeurs qui enseignent, d'accord, mais aussi des professeurs qui dépensent et qui dépensent sur place. Vous comprenez ?

— Pas exactement.

— Les mêmes commerçants font partie de la Société de Crédit locale dont je suis le président. Nous savons très bien ce que vous gagnez, puisque c'est nous qui vous le donnons. Un rapide calcul nous permet de déduire les impôts que vous devez payer et les sommes qui sont nécessaires à l'entretien de votre famille. Tout le reste est immédiatement affecté à des achats à crédit...

— Mais si je ne veux pas acheter ?

— Vous voulez toujours. Votre standing à l'Université l'exige. Votre femme n'accepterait pas d'être humiliée par les femmes des autres professeurs. Et puis, entre nous, notre petite ville est bien gentille, mais elle n'offre pas tellement d'occasions de dépenser son argent, sauf celles que nous mettons à votre disposition... Ainsi, tenez, l'an prochain vous serez augmenté de cent dollars, mais l'Entreprise de Pompes funèbres vous vendra une concession à perpétuité au Champ de Repos qui vient de s'ouvrir dans les faubourgs sud et vous recevrez la visite de votre agent d'assurance qui vous proposera de doubler le montant de votre assurance vie et d'inclure trois nouvelles formes de risques chirurgicaux dans votre assurance maladie. Cela fera cent ou cent dix dollars.

— Mais il ne me restera même plus de quoi me payer huit jours de vacances !

— C'est cela qui vous gêne ? O.K. Les Pompes funèbres attendront jusqu'à l'an prochain. Je vous enverrai le représentant de l'Agence de voyages. Il vous proposera des vacances en Floride payables en dix mensualités. C'est une formule idéale. Aucun imprévu !

Mon ami est maintenant chef du département des langues romanes de son Université. Il gagne près de mille cinq cents dollars par mois, ce qui lui vaut un prestige scientifique incomparable. Quand il vient en France, il considère avec nostalgie la vie besogneuse mais libre de ses anciens collègues :

— Au moins vous, dit-il, vous ne gagnez pas beaucoup d'argent, mais vous en faites ce que vous voulez.

Les piliers de la société

L'orateur parlait depuis une demi-heure, et il parlait russe. Le russe est une fort belle langue même (et dans certains cas je dirais: surtout) quand on ne la comprend pas très bien. Mais enfin il vient un moment où l'on se lasse des meilleures choses, et je jetai à la dérobée un regard vers les citoyens soviétiques qui m'entouraient pour chercher sur leurs visages quelque signe précurseur d'une péroraison prochaine.

Mon voisin de droite sourit, se pencha vers moi et me dit en français :

— On voit qu'il est communiste, celui-là.

Conscient du fait qu'il est imprudent de parler de corde dans la maison d'un pendu, le mot de communiste était de ceux que j'évitais d'employer depuis mon arrivée en U.R.S.S. Je répondis donc avec un sourire gêné :

— Ah ! oui ? Et... à quoi voyez-vous cela ?

Mon voisin de gauche se pencha vers moi à son tour.

— A ce qu'il n'en finit pas de parler. Quand un communiste prend la parole, on ne sait jamais quand il la lâchera. C'est une véritable calamité, vous ne trouvez pas ?

Cette fois on me demandait une opinion. Comme disent les compagnons d'Ulysse dans l'*Elpénor* de Giraudoux : « Qu'en penses-tu toi-même, astucieux Ulysse ? Nous sommes habiles et ne voudrions point exprimer un avis qui ne fût exactement le tien. »

— Et vous autres, demandai-je, êtes-vous communistes ?

— Non, pourquoi ?

— Ma foi, l'idée ne m'était jamais venue qu'il y eût en U.R.S.S. autre chose que des communistes.

Ils rirent franchement.

— Le parti communiste représente 4 % de la population.

— Et les autres ?

— Ce sont les sans-parti, comme nous.

— Je vois... Mais, dites-moi, repris-je, bien décidé à ne point m'en laisser conter, même si vous n'êtes pas membres du parti, vous votez pour les candidats communistes lors des élections ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Le communiste et le millionnaire

Cette question n'eut pas l'air de gêner mes interlocuteurs.

— D'abord, dit l'un, il n'y a qu'eux en fait de candidats. Ensuite, malgré les inconvénients qu'ils présentent, tout Soviétique doit reconnaître que sans eux, le pays ne se serait pas relevé comme il l'a fait.

— Sans eux, ajouta l'autre, nous aurions perdu la guerre.

— Voyez-vous, reprit le premier, je connais l'Occident et je ne dis pas qu'il ne me plairait pas d'y vivre. Mais je suis Russe, je travaille ici, et, franchement, je préfère avoir un gouvernement efficace. Il n'y a pas plus efficace que les communistes. Bien qu'ils ne constituent qu'une minorité, ils portent littéralement le pays sur leur dos, acceptent toutes les responsabilités, courent tous les risques...

— En somme, dis-je, être communiste en U.R.S.S. n'est pas une situation de tout repos.

Mon voisin de droite baissa la voix.

— Voulez-vous que je vous dise comment reconnaître un communiste dans ce pays... même quand il ne fait pas de discours ?

— Dites toujours.

— C'est très simple : quand vous voyez un homme à l'air tendu, préoccupé, harassé, surmené, traqué même, un homme qui n'a jamais le temps de sourire ni de se détendre, vous pouvez être certain que c'est un communiste.

Et alors ce fut l'illumination. Je me rappelai soudain une phrase d'un banquier de New York qui me disait :

— Quand aux Etats-Unis vous rencontrerez un homme qui a visiblement un ulcère à l'estomac, ne boit

→

que de l'eau, souffre d'insomnie et dont les mains sont agitées d'un tremblement nerveux, soyez sûr que c'est un millionnaire.

Je ne sais s'il y a 4 % de millionnaires aux Etats-Unis, mais il me semble en effet que le millionnaire joue dans la société américaine un rôle analogue à celui du militant communiste dans la société soviétique.

UN : OK MAC

Bon an, mal an, l'Américain moyen consomme trente-cinq kilos de papier journal alors que le Soviétique en consomme à peine deux. Il ne faut pas trop s'inquiéter de cette différence, car si l'on considère le nombre des exemplaires vendus, on en trouve trois cent quarante pour mille habitants aux Etats-Unis contre cent soixante-dix en U.R.S.S., soit une proportion plus raisonnable du simple au double. Et si, allant plus loin encore, on compare la matière lisible mise à la disposition du lecteur, on s'aperçoit qu'en réalité il n'y a guère de différence.

En effet, un journal américain est avant tout un recueil d'annonces publicitaires. C'est la publicité qui le fait vivre et c'est à elle qu'il consacre l'essentiel de ses dépenses d'imprimerie. Le prix du numéro exigé du client est purement indicatif et la plupart des journaux pourraient être distribués gratuitement. S'ils ne le sont pas, c'est qu'en Amérique le fait de donner quelque chose pour rien est considéré comme suspect et même légèrement immoral.

Accessoirement, le journal contient aussi des articles. On peut les diviser en trois catégories : les informations, les articles de fond et les *columns*.

Les informations sont des sortes d'amplifications épiques des nouvelles fournies par les agences de presse et surtout par la chronique locale. Un feu de cheminée en ville titre sur quatre colonnes à la une, une élection sénatoriale se contente de deux colonnes, un tremblement de terre faisant dix mille morts au Japon est donné en deuxième page, un changement de république en France passe en petits caractères tout en bas de la sixième. Le titre est l'essentiel de l'article. Il doit être bref, percutant et chargé de sens. C'est en 1949 que j'ai vu le plus bel exemple de titre à l'américaine. Il disait : « UN : OK Mac », ce qu'un journal français de tempérament rassis, *Le Monde*, par exemple, aurait formulé de la manière suivante : « L'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies exprime son approbation à la politique suggérée par le général Mac Arthur ».

Carnets mondains

Les articles de fond sont consacrés aux problèmes surtout locaux, quelquefois régionaux, exceptionnellement nationaux. Ils expriment l'opinion d'un groupe d'intérêts. Les propriétaires de chaînes de journaux ont une très grande largeur d'esprit : dans chaque ville ils défendent toujours le point de vue du groupe d'intérêts qui leur apporte le plus de lecteurs. Les lecteurs y gagnent, car ils sont ainsi assurés de toujours trouver dans leur journal des idées qui leur plaisent et les renforcent dans les idées qu'ils avaient déjà. C'est pousser la technique hypnotique jusqu'à l'autosuggestion. De temps en temps, un directeur de journal indépendant et courageux (il y en a) prend le mors aux dents et entame une campagne pour quelque grande cause humaine qui remue les foules comme, par exemple, la protection de l'hydre d'eau douce par temps de sécheresse, la non-ségrégation des noirs, la préservation des sites historiques de la Guerre de Sécession ou l'interdiction de la bombe atomique. Le plus souvent, la campagne tourne court dans l'indifférence générale, mais comme le journal est parfois lu par des personnes importantes, il arrive que notre journaliste obtienne un résultat : vote d'une loi, limogeage d'un fonctionnaire, arrestation d'un bandit, grâce d'un condamné. Il lui arrive aussi de se retrouver à l'hôpital.

Restent les *columns* où chaque matin des sages professionnels pondent leurs cinq minutes de bon sens. Ce sont des gloires locales ou des *columnists* réputés dont les articles sont reproduits par cent cinquante ou deux cents journaux dans tout le pays, sans parler des revues de presse à l'étranger. Il peut s'agir de potins aussi bien que de grande politique internationale. C'est pourquoi, où que vous alliez en ville, vous entendrez les mêmes critiques et les mêmes astuces sur le dernier discours du maire, et où que vous alliez aux Etats-Unis, de Philadelphie à San Francisco, vous entendrez les mêmes vues profondes sur le dernier discours de M. Kroutchev.

Deux préoccupations dominent tous ces articles : le *human interest* et la morale. Le *human interest* est obtenu au moyen d'anecdotes touchantes (la vieille maman de la victime, etc.) ou au moyen de photos représentant des *pin up* dotées de formes bien développées. Quant à la morale, n'en parlons pas : dans les pays anglo-saxons, elle a toujours été une question de langage.

Le journal contient aussi une importante section de mondanités. L'Amérique est un pays démocratique et tous les citoyens y sont égaux, mais, comme

(Rapho.)
VACANCES EN CALIFORNIE
Jusqu'au dernier cent

(Rapho.)
VACANCES EN CRIMÉE
Jusqu'au dernier kopek

disait George Orwell, il y a des citoyens qui sont plus égaux que d'autres. Ceux-là composent la *Society*, nous dirions les « gens bien », ceux du carnet mondain et du carnet de chèques. Il est séant que le journal leur accorde la place qu'occupait jadis une aristocratie révolue. La page financière fait partie des mondanités.

Enfin, il y a dans le journal ce qu'on lit réellement, c'est-à-dire les *comics* — Tarzan, Blondie, Superman et autres. Le dimanche, les *comics* constituent un supplément en couleurs. Or un dimanche matin, inspectant quelques corbeilles à papier dans Broadway à New York, j'ai trouvé des tonnes de journaux du jour, mais pas un *comic*. Ce qui prouve que le lecteur avisé sait fort bien jeter l'accessoire et conserver l'essentiel.

En U. R. S. S. les journaux ont peu de pages, mais toute la place est utilisée. On n'en sacrifie même pas aux titres. J'ai sous les yeux le numéro de la *Pravda* du 9 octobre 1957 qui annonce le lancement du premier Spoutnik. Sur deux colonnes à gauche, un titre en deux lignes dont chacune ne dépasse pas huit millimètres proclame : « Grande victoire dans la compétition avec le capitalisme ». A droite, sur une colonne, un titre en minuscules italiques de quatre millimètres de hauteur commente : *Piervyi v mirié*, c'est-à-dire : « Premier au monde ». On imagine ce qu'un journal américain aurait pu tirer de ce titre : « FIRST IN THE WORLD ! »

En U.R.S.S., les chiens ne se font pas écraser, les épouses outragées ne revolvérisent pas l'époux infidèle et les vedettes de cinéma sont strictement asexuées. Il n'y a donc pas de faits divers, à moins qu'on ne puisse considérer comme tels l'arrivée d'une grue géante de quatre cent trente tonnes à l'usine métallurgique locale ou le dépassement des normes par le combinat du textile.

Au contraire, on attache beaucoup de soin aux nouvelles de l'étranger, tellement, à vrai dire, qu'on semble les préparer tout spécialement à l'intention du lecteur soviétique. Je n'ai personnellement jamais trouvé les mêmes dans d'autres pays.

Les articles de fond constituent l'essentiel du journal. Et, vraiment, c'est le fond qui leur manque le moins. Ils feraient paraître frivole la *Revue des Deux Mondes*. Heureusement, on peut les ramener à quatre ou cinq types principaux : l'étude doctrinale, l'éloge du Parti associé à l'invective contre les déviationnistes, la dénonciation des complots capitalistes et impérialistes, l'exaltation de la paix entre peuples, le bilan triomphal des progrès de l'économie soviétique. Il suffit donc d'en lire une demi-douzaine pour avoir définitivement lu tous les autres. La même remarque s'applique aux chroniques cinématographiques, artistiques et littéraires. Seul le sport offre un peu plus de variété.

Comme aux Etats-Unis, il y a deux exigences de forme : la tenue culturelle et la morale. La tenue culturelle est obtenue au moyen de statistiques et de photographies représentant de préférence des athlètes, des monuments historiques, des personnalités importantes ou des centrales hydro-électriques. Quant à la morale, n'en parlons pas plus qu'aux Etats-Unis : dans tous les pays, qu'ils soient anglo-saxons ou non, c'est toujours une question de langage.

Reste le carnet mondain, celui qui relate les gestes, déplacements et discours des tovaritchs de marque. On a l'impression que les dirigeants du monde communiste passent leur temps à se faire des politesses. La presse soviétique consacre aux messages de félicitations, d'encouragements et de vœux qu'ils reçoivent ou envoient, à peu près la même place que la presse espagnole consacre aux nouvelles religieuses, et ce n'est pas peu dire.

Je n'ai pas examiné le contenu des corbeilles à papier de Moscou et de Léningrad, mais l'affluence autour des kiosques à journaux ne m'a jamais paru très grande.

Dans ma chambre d'hôtel, à New York, il y avait un poste de radio. Pour le faire fonctionner pendant deux heures, il suffisait d'introduire vingt-cinq cents dans la fente. On avait alors droit à tout un choix de programmes : publicité de savon, publicité de boisson gazeuse, publicité de pâtes alimentaires, publicité de whisky, avec, de temps en temps, pour séparer les publicités, un peu de musique et quelques faits divers.

Dans ma chambre d'hôtel, à Moscou, il y avait un poste de radio. Pour le faire fonctionner pendant une durée illimitée, il suffisait de tourner le bouton. On avait alors droit gratuitement à un seul programme composé apparemment d'une longue énumération de statistiques avec, de temps en temps, pour permettre sans doute au speaker de reprendre haleine, un peu de musique.

Je crois avoir ainsi indiqué assez clairement les différences qui existent entre la radio américaine et la radio soviétique. La ressemblance est qu'il n'y a pas moyen de leur échapper.

Dans le genre de Pasternak

La question la plus stupide qu'on m'ait posée à propos de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis est celle-ci : « Dans lequel des deux pays préféreriez-vous vivre ? »

Comme c'est aussi la question la plus fréquente, je vais essayer d'y répondre de façon constructive et intelligente.

Parce que si je répondais tout bêtement, je dirais que je suis un homme dans le genre de Pasternak et que je préfère vivre chez moi (...)

Et Robert Escarpit conclut :

En ce qui me concerne, expérience soviétique et expérience américaine ne m'ont ni imposé de « révision déchirante » ni créé de cas de conscience. Tout au plus — et c'est beaucoup — ont-elles éclairé, mûri des opinions qui ne dépendent que de mon libre arbitre et qu'on me permettra de garder pour moi.

Tels que je les ai vus, les Américains ne m'ont pas semblé être un peuple heureux. Je n'en incrimine pas un régime, mais une sorte d'atmosphère morale qui fait qu'en devenant américains ils ont perdu l'aptitude au bonheur.

Les Soviétiques, au contraire, me semblent avoir une aptitude considérable au bonheur. Ils la doivent sans doute au fait qu'à travers toute leur histoire, elle a été leur seul recours contre la dureté de l'existence. Le bonheur quotidien est une des richesses dont le barine ne pouvait priver le moujik et dont le gouvernement soviétique ne peut exiger la livraison. Il ne faut jamais gratter bien longtemps pour trouver, sous la mince couche idéologique, le sourire d'une insouciance qui est une forme de courage.

Ils ont peur

J'aime les Américains et j'aime les Soviétiques parce qu'ils sont fidèles à eux-mêmes, et donc différents de moi. Ils vivent dans des mondes qui n'ont rien de commun avec celui que j'entends façonner sur ma terre, pour moi et les miens. Ils nous enseignent, bien sûr, des leçons, nous donnent des exemples à éviter ou à suivre, mais ils ne sont pas nous.

Je ne suis pas non plus gêné pour dire que les deux régimes, eux aussi, font la paire. Chacun a survécu et a prouvé l'existence par l'existence. Ils sont souvent cruels, quelquefois monstrueux. Bien sûr : ils sont humains, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas foncièrement mauvais, mais ils ont peur. Actuellement ils ont peur l'un de l'autre, ou plus exactement chacun incarne pour l'autre la peur qui le hante, celle de ses cauchemars.

Le ton plaisant de ce livre ne trompera, j'espère, personne sur ses véritables intentions. Si, à propos des Etats-Unis et de l'U.R.S.S., on se pose maintenant quelques questions là où l'on avait des certitudes, si l'on ne sait plus que penser quand on avait une opinion, j'ai réussi dans mon propos.

Et qu'on ne me dise pas que je suis lâche de ne pas choisir, de ne pas opter pour un pays ou pour l'autre, pour un peuple ou pour l'autre. Tant qu'il m'est permis de rester moi-même, je ne vois pas pourquoi je ne les aimerais pas également. Je serai toujours heureux d'aller leur faire visite si, après ce livre, ils m'accordent encore leurs visas.

(*Copyright Ed. Fayard.*)

LE 13 MAI FESSE QUI TE PLAIT !..

Siné a posé cette question à différentes personnes, voici leur réponse :

Un colonel.

Un homme de troupe.

Un musulman.

Un para.

Un ouvrier.

...Son patron.

Le domestique du patron.

La femme du domestique.

Un C.R.S.

Le fils du C.R.S.

ALGÉRIE

Le 13 Mai : bilan

● *Où en est l'idéologie du 13 Mai ? Quelle est la situation un an après ? Jean Daniel en trace l'esquisse.*

DEPUIS trois semaines, le fait qui paraît le plus avoir retenu l'attention de l'Elysée, c'est la nouvelle propagande ultra dans l'armée.

Comme avant le 13 Mai 1958, et imitant les fameuses « tournées » dans le bled de M. Delbecque, des leaders du M.P. 13 — extrémistes parmi les ultras — ont parcouru l'Algérie avec une liste de « contacts » qui augmentaient à chaque entretien pour informer les officiers « patriotes » de ce qui se préparait à Paris. En remplaçant certains noms par d'autres, on peut y trouver exactement le même langage que celui dont on sait qu'il a provoqué en 1958 le désarroi, la complicité, puis la participation et l'émeute : *« Nous allons vers une braderie. La patrie peut être de nouveau en danger, il faut que l'armée se tienne prête à la sauver de nouveau. »*

L'Etat menacé

Dès qu'ils ont appris qu'un tel langage ne manquait pas d'avoir des répercussions dans certains milieux militaires restreints, mais actifs, ceux qui en furent l'an dernier les bénéficiaires craignirent d'en devenir les victimes. A Bourges, le président de la République a été particulièrement net sur ce point :

> ***« Il y avait, il y a encore le problème dont tout dépend, celui de nos institutions. Elles ont été changées dans le bon sens. Sans doute le signal est venu d'Algérie. Mais il n'y aurait eu rien que guerre civile, anarchie et déconfiture si la nation tout entière, dans ses profondeurs, ne s'était pas prononcée. Elle l'a fait et désormais les institutions de la République doivent permettre au pouvoir la clarté, l'autorité et la continuité, sans lesquelles un Etat ne marche pas bien et sans lesquelles un pays court les plus grands risques. Le peuple a voulu ces institutions et m'a mandaté pour veiller sur elles. »***

Ces propos montrent bien que le général de Gaulle ne sous-estime plus les forces qui pourraient éventuellement mettre les institutions en danger. Ces forces sont celles qui, entre autres, lui ont permis d'être là.

Que sont devenues, aujourd'hui, les idées-forces, les mythes « révolutionnaires », au nom desquels le 13 Mai 1958 a été provoqué à Alger ?

Sans doute l'idée-force la plus populaire du 13 Mai, celle dont la vertu explosive a été la plus contagieuse dans tous les milieux, est-elle la dénonciation de ce qu'on a appelé « la dégradation de l'Etat ». Mais il faut tout de suite donner une précision. Les hommes (les « ultras » civils et militaires) dont Pierre Brisson dans «Le Figaro» du 16 mai 1958, et Hubert Beuve-Méry dans « Le Monde » du même jour, demandaient en vain qu'ils fussent dénoncés par le général de Gaulle, avaient une idée précise de cette « dégradation ». Ils voulaient non pas rétablir l'autorité de l'Etat, pour le principe, mais bien pour éviter à jamais une négociation avec le F.L.N., pour obtenir les moyens d'écraser la rébellion, et parfois même pour tenter en Tunisie et au Maroc des expéditions punitives sur les bases du F.L.N.

M. Lacoste me l'avait dit clairement : « Sakiet aurait dû être diplomatiquement défendu comme un bombardement nécessaire à la juste cause de la France en Algérie. » Et il n'exprimait que la thèse des généraux qui l'entouraient.

Or le général de Gaulle a commencé par rassurer les Tunisiens et les Marocains. Il a pris l'importante décision de faire évacuer les troupes françaises de Tunisie. Il a fait pénétrer en Algérie les journaux d'opinion, partisans de la négociation. Il a pris un certain nombre de mesures de clémence et il a même invité les leaders du F.L.N. à Paris. S'il n'a donc pas donné tort aux hommes d'Alger le 16 mai, il les a souvent désavoués dans les faits ensuite. En tout cas l'idée-force est bien atteinte.

Le second mythe de l'insurrection militaire algéroise c'est la fraternisation franco-musulmane, la fin de la guerre par la paix locale des braves, et surtout l'intégration territoriale aussi bien que politique, sociale et administrative de l'Algérie dans l'Etat français. Mais, là aussi, il faut préciser.

France-soir

DE GAULLE : « Je puis être utile à la tête du gouvernement de la République »

Pendant que le général parlait au Palais d'Orsay

Débrayages de protestation

● METRO : Arrêt total (deux heures en principe)

● AUTOBUS : Les conducteurs ont regagné leur dépôt à 15 h.

● S.N.C.F. : Reprise à Montparnasse à 16 h. 20 après 1 h. d'arrêt

● USINES : Arrêts partiels du travail

Manifestations et contre-manifestations sur la voie publique interdites à Paris

MM. Pflimlin et Guy Mollet s'entretiennent avec le Président Coty et reçoivent M. Pinay

« Les pouvoirs de la République ne peuvent être que ceux qu'elle m'aura délégués »

« Pour des pouvoirs exceptionnels, il faudrait instituer une procédure exceptionnelle pour l'investiture de de Gaulle »

« En Algérie, l'armée a fait son devoir »

LA VEDETTE RUSSE TATIANA SAMOILOVNA S'ÉCRIE EN FRANÇAIS : « C'EST SI BON... OH LA LA ! »

CASINO D'ENGHIEN

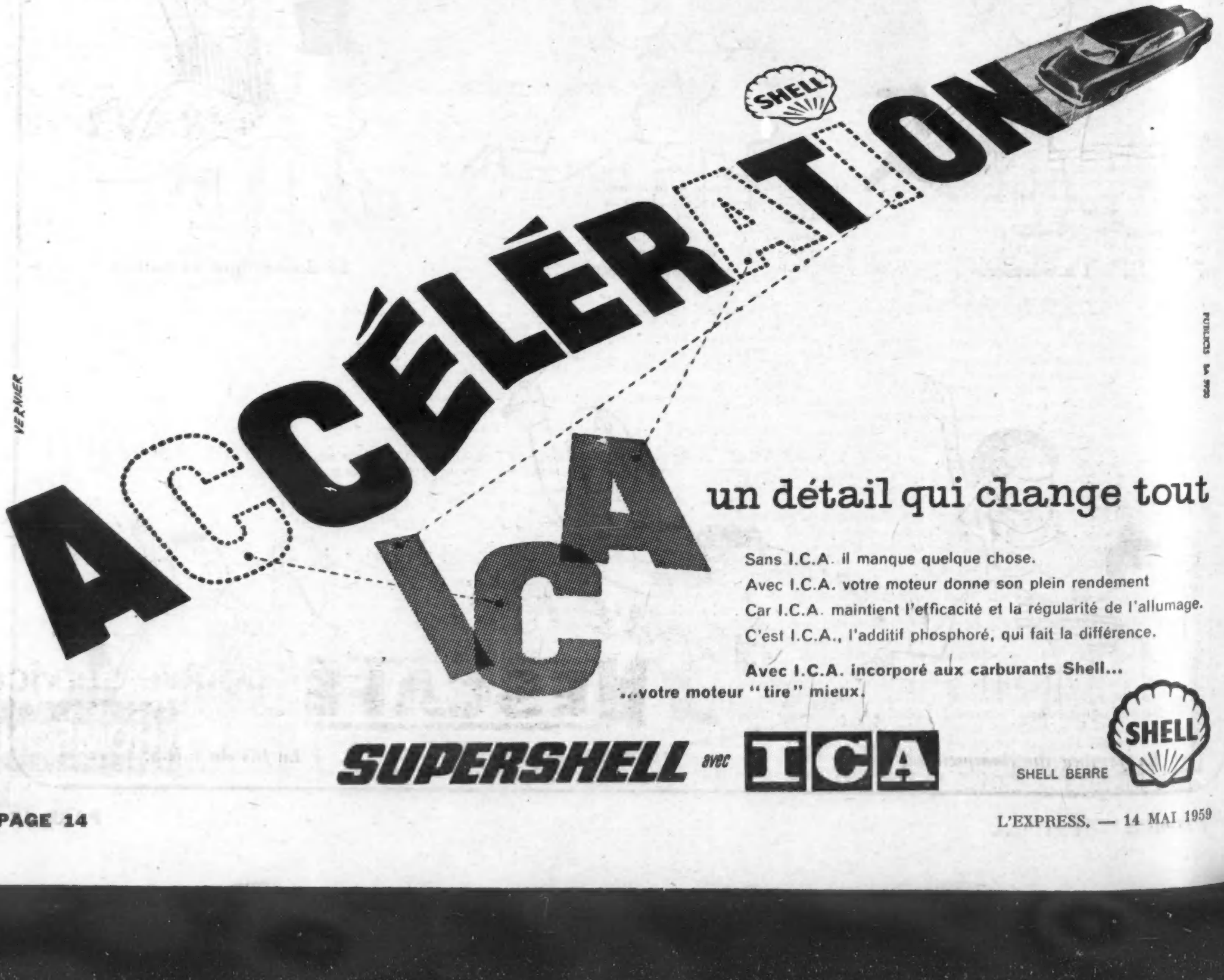
L'ÉMEUTE EN 1958
Il y avait trois mythes...

Un communiqué « stupéfiant »

Cette querelle de l'intégration n'est intéressante en effet que si l'on fait état des arrière-pensées. Une partie des Européens d'Algérie a bien fait sur le Forum, l'an dernier, sa « nuit du 4 Août » et a abandonné ses privilèges. Mais s'ils réclament avec tant d'acharnement que le président de la République parle d'intégration, c'est parce que celle-ci est une garantie contre la négociation, ou même le plus simple dialogue. L'intégration suppose la capitulation sans condition du F.L.N. C'est d'ailleurs pourquoi ils sont encore aujourd'hui insatisfaits.

M. Lauriol écrit fort justement cette semaine que la seule intégration valable est une intégration territoriale. En ce cas il n'y a plus à discuter du sort des Algériens, du choix futur des habitants de l'Algérie, il n'y a plus à exprimer l'espoir — comme le fait le général de Gaulle — qu'au bout d'un certain nombre de transformations, les Algériens réclameront d'avoir des liens solides avec la France.

Les activistes d'Alger disent, très sérieusement, que les Algériens ont déjà choisi au cours des différentes consultations électorales. Mais ils ne



L'ÉNERVEMENT EN 1959
... Aujourd'hui une question : l'Armée

(A. P.)

sont pas à une contradiction près, et ils viennent de publier un communiqué, jugé « stupéfiant » par « Le Figaro » lui-même, et dans lequel ils dénoncent l'intervention de l'armée, sa pression dans les manifestations musulmanes, sa décision de transporter par camions les populations arabes qui doivent acclamer le général de Gaulle. J'ai ouvert mon poste de radio au milieu d'une émission, et lorsque j'ai écouté la lecture de ce communiqué, j'ai cru qu'il s'agissait du F.L.N. et de sa propagande. On peut espérer en tout cas que ce communiqué fera réfléchir les militaires sur le patriotisme des ultras. Mais enfin, comme les élections ont été décidées, approuvées et ratifiées par le général de Gaulle, il est normal que les députés européens d'Algérie et leurs troupes considèrent les résultats de ces élections comme valables. C'est vrai que ce résultat est un choix en faveur de l'intégration. Cette idée-force n'est pas morte.

L'exaspération

Elle l'est d'autant moins que pour l'armée l'intégration est une arme psychologique. La guerre qui devait être terminée grâce aux fraternisations et aux cessez-le-feu locaux, fait l'objet chaque semaine de communiqués d'état-major qui en disent long sur son intensité.

Le récent rapport d'un général en fonction sur les événements de Constantine révèle que l'exaspération de la communauté européenne de la capitale de l'Est-Algérois vient du divorce qu'il y a entre les proclamations officielles apaisantes et les terribles réalités de la guerre. Il y a donc de ce fait une situation à nouveau explosive. Tant que la guerre durera, les mêmes événements auront lieu, les mêmes méthodes seront employées, les transformations économiques et sociales seront ou réduites à néant, ou privées de signification. La primauté du cessez-le-feu sur toute autre chose est un impératif aujourd'hui ressenti par chacun, quelle que soit sa fonction et dans n'importe quel camp. Il faut rappeler que depuis les fameuses « fraternisations », la guerre a provoqué ce qu'on appelle pudiquement le « regroupement » d'un million de musulmans. Un million de « personnes déplacées ».

Boucs-émissaires

Malgré des succès importants, l'armée française sait donc qu'elle peut avoir à livrer un combat de très longue durée. Alors certains de ses chefs recherchent des boucs-émissaires. C'est, pour quelques-uns, Bourguiba. Et la tentation est encore très vivante de répondre au moindre prétexte donné par le F.L.N. à une expédition punitive en Tunisie. C'est, pour d'autres, de Gaulle lui-même qui pratique « la douche écossaise » avec ses discours. Et la tentation reste grande de prêter une oreille favorable à la propagande ultra.

Où en sommes-nous donc aujourd'hui ? L'armée dans son ensemble n'est pas gaulliste, mais ne s'opposera pas au général de Gaulle. Sauf incident lui permettant de faire croire qu'elle se trouve dépassée. En cas de négociation même noble et digne, même respectant les formes et le prestige, les mesures ne sont pas encore prises, les discours ne sont pas encore tenus, qui autorisent à négliger un mouvement où les militaires auraient une tolérance complice.

Le seul fait nouveau, et d'ailleurs important, c'est que les ultras ne peuvent plus utiliser les musulmans et que l'armée elle-même ne peut les utiliser que dans un sens gaulliste. Il y a maintenant une très forte majorité de députés, de conseillers municipaux, de maires et bientôt de sénateurs musulmans. Ces hommes prennent de plus en plus publiquement position en faveur du président de la République, ce qui devient presque un acte de courage en Algérie. A Constantine, le maire musulman proclamait sa fidélité au général de Gaulle, tandis que les jeunes Européens ultras lacéraient son portrait. Toute la propagande de l'Action psychologique en milieu musulman a été faite sur le nom de de Gaulle et continue de se faire sur son nom, bien qu'elle le lie à l'intégration. Le président de la République a pour soutiens en Algérie une partie de l'armée et une masse musulmane.

Cette confusion ahurissante est la rançon de l'équivoque. En ne parlant pas clairement, depuis un an, aux chefs militaires, aux Français d'Algérie, à la nation tout entière, le président de la République l'entretient.

L'Armée

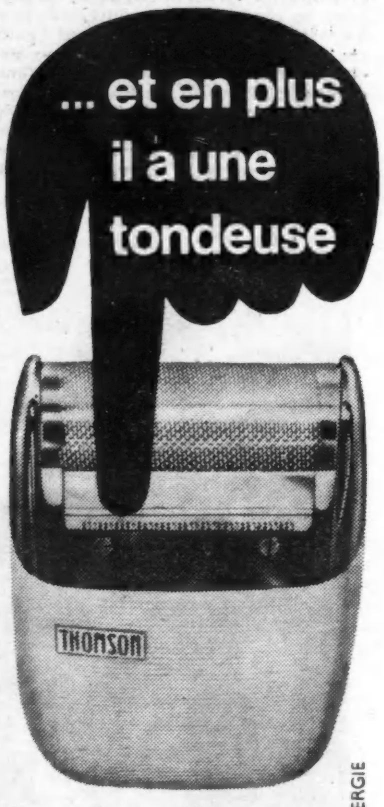
A une émission de télévision, à laquelle j'ai été convié mardi, ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir l'accord se faire entre mes confrères et moi sur la disparition progressive *en métropole* des mythes du 13 Mai. Deux choses en restent, a déclaré l'un d'entre nous, en conclusion, c'est un Homme et une Constitution. A part quoi, pour le moment, rien n'est changé. Rien, sauf ceci : pour la première fois, depuis le 18 Brumaire, l'Armée a pris l'initiative d'un renversement des institutions, elle a désormais le goût de la politique, il faut compter avec elle. Une armée à laquelle personne n'a encore tenu le clair langage qu'il faut, d'une part, elle mérite, et qui, d'autre part, pourrait la ramener à son rôle démocratique.

JEAN DANIEL.

*) A gauche, avec une barbe, le député d'Alger, Lagaillarde, au milieu des manifestants.

"BONNE NUIT !"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

il rase au 4/100 de mm



une grille «microsouple» pour raser au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse «supercoupe» pour tailler pattes moustaches et tous les poils longs

c'est le premier rasoir complet:

rasoir double-service
THOMSON
Thomson... c'est sérieux

AFRIQUE

Le test historique

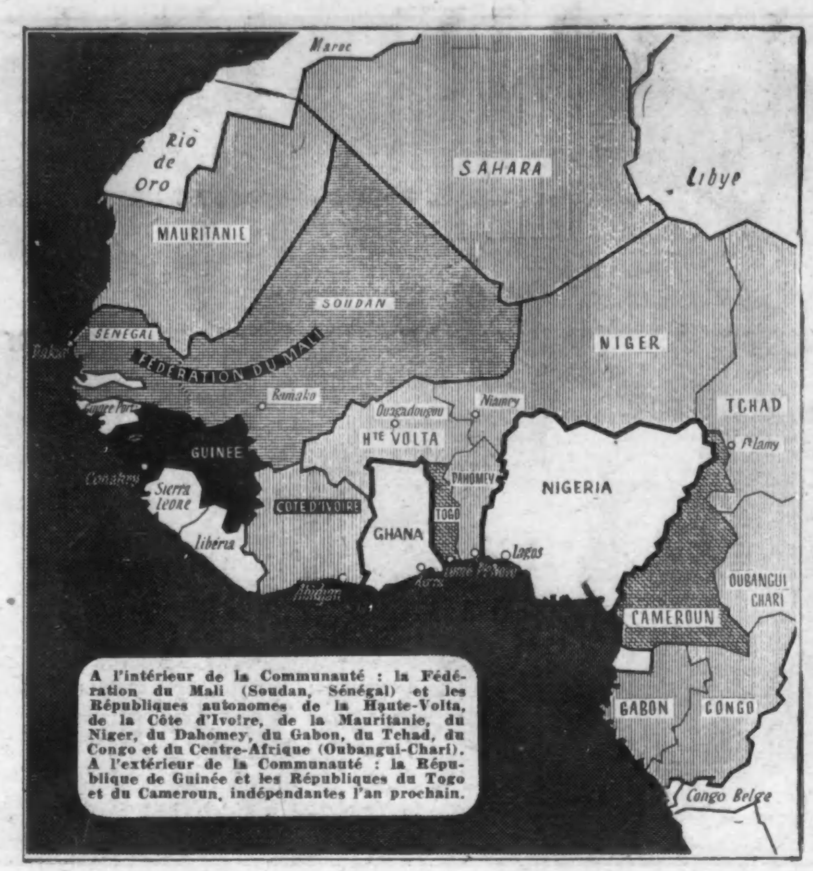
Claude Krief a parcouru l'Afrique noire où la France et l'Angleterre s'affrontent. Voici sa conclusion (1) :

DES milliers de kilomètres parcourus en plusieurs semaines de voyage : capitales et humbles villages de brousse, congrès, meetings, élections, dizaines de rencontres et de conversations — des personnages les plus modestes aux plus importants — cérémonies traditionnelles, barrages ultra-modernes, usines... toutes ces images défilent tandis que je regagne Paris, bien installé dans l'un des long-courriers de l'U.A.T. Une question : Quel est l'avenir de la nouvelle « Communauté » dans ce continent qui s'éveille avec la volonté de brûler toutes les étapes ?

Une première constatation s'impose : l'avenir de l'Afrique française ne dépend plus seulement des intentions ou de la volonté de Paris. L'Empire n'est plus une « chasse gardée » ni même un terrain réservé au tête-à-tête franco-africain.

L'ordre colonial reposait en Afrique sur deux faits. D'abord évidemment sur l'administration directe, le contrôle politique et militaire total. Ensuite, et cela est aussi important, sur un partage des zones d'influence réglé au niveau des chancelleries européennes : le fameux traité de Berlin en fournit le meilleur exemple. En prenant en charge leurs propres affaires, les Africains ont indirectement remis en cause toutes les bases de ces accords. Londres pouvait se croire tenu de respecter la Guinée française. Mais M. N'Kruhmah, premier ministre du Ghana, membre du Commonwealth, n'a aucun traité avec Paris à respecter. Des frontières sont appelées à disparaître, d'autres peut-être à naître, puisque le découpage de l'Afrique a souvent négligé les réalités économiques ou ethniques les plus élémentaires. L'abbé Youlou Fulbert, premier ministre de la République du Congo, regarde du côté du Congo belge, tandis que la Nigeria britannique, indépendante l'an prochain, lorgne le Niger français. Bref, l'équilibre du traité de Berlin est révolu, un autre va naître.

(1) Voir « L'Express » du 16 et du 30 avril.



A l'intérieur de la Communauté : la Fédération du Mali (Soudan, Sénégal) et les Républiques autonomes de la Haute-Volta, de la Côte d'Ivoire, de la Mauritanie, du Niger, du Dahomey, du Gabon, du Tchad, du Congo et du Centre-Afrique (Oubangui-Chari). A l'extérieur de la Communauté : la République de Guinée et les Républiques du Togo et du Cameroun, indépendantes l'an prochain.

« Je vois un facteur très favorable à notre réunification, déclarait à la fin de 1958 M. Sylvanus Olympio, premier ministre du Togo, *c'est l'unité européenne qui est en train de se faire... Je pense que si nous sommes divisés, c'est en raison des rivalités des grandes puissances au siècle dernier. »*

C'est vrai. Mais justement, l'Angleterre est demeurée étrangère à la petite Europe. Elle oppose économiquement au « Marché commun » sa zone de « Libre-Echange ». Le « Marché commun » s'étend en Afrique et ce continent devient de ce fait, naturellement, un des théâtres de la lutte politique entre le continent et l'Angleterre, directement ou par gouvernements interposés. Il suffit de regarder une carte pour constater que les atouts anglais, dans cette partie de l'Afrique, sont importants : le Ghana pénètre comme un coin dans l'A.O.F. tandis que l'immense Nigeria, forte de ses trente-cinq millions d'hommes — deux fois plus que toute l'Afrique française — s'insère entre l'A.O.F. et l'A.E.F.

Un bon calcul

Cette présence géographique et humaine serait pourtant de peu de poids sans les atouts proprement politiques de l'Angleterre. Sa force vient de ce qu'elle a su opérer sa reconversion coloniale dans le minimum de temps et avec le maximum d'efficacité. Le Commonwealth offre ce cadre souple où de nouvelles souverainetés sont accueillies sans heurts majeurs. Mais cela est déjà du passé. Après avoir misé sur l'indépendance — une indépendance qui ménage ses intérêts essentiels — l'Angleterre parie sur l'unité africaine ou plutôt tente de faire de la vocation africaine à l'unité l'instrument de sa pénétration. Le calcul n'est pas faux. Il semble bien qu'à terme la prise en considération des objectifs propres aux hommes politiques et aux populations noires doive constituer la base de toute association durable. Selon qu'il sera un obstacle, un frein ou un moteur, tel ou tel pays d'Occident, et peut-être même l'Occident tout entier, déterminera lui-même son rôle futur en Afrique. Que fait, pendant ce temps, la France ?

Après une longue période d'hésitation, voire d'immobilisme, la loi-cadre de M. Gaston Defferre avait donné le départ aux indispensables réformes. La rigidité de la Constitution de la IIIe République « une et indivisible » ne permettait guère à son promoteur d'aller plus loin. Mais l'importance de cette initiative frappe encore aujourd'hui : sans elle, c'est le destin africain de la France qui aurait été compromis, sans doute d'une manière fatale. La loi-cadre préparait efficacement la prise en main réelle des affaires africaines par les Africains eux-mêmes. Mais elle n'était qu'une étape : écartant résolument sinon le droit à l'indépendance, du moins l'indépendance immédiate, le R.D.A., réuni à Bamako en 1957, demandait la création d'une véritable République fédérale avec la France.

La IVe République, incapable de réformer sa Constitution, engluée dans le conflit algérien, ne sut pas saisir cette chance historique, pas plus qu'elle ne sut saisir le projet de Confédération franco-maghrébine proposé par la Tunisie et le Maroc. Le coup d'Etat militaire du 13 mai, la venue légale au pouvoir du général de Gaulle reposaient tous les problèmes.

Allait-on régler définitivement la question coloniale et construire cet ensemble durable que les Africains appelaient de leurs vœux ? Je ne crois pas aujourd'hui qu'on puisse le dire.

L'avance prise

L'Afrique française avait besoin d'un mystique, Houphouet-Boigny. C'est vrai. Mais elle avait aussi besoin d'un révolutionnaire, Sekou Touré, leader incontesté de l'U.G.T.A.N., le premier syndicat autonome d'Afrique noire. Il lui fallait enfin un Jean Monnet. Ces trois hommes auraient donné à l'Afrique française sa cohésion et son dynamisme. En faisant du Président de la Communauté le détenteur réel de tous les pouvoirs communs, gérés par des ministres du gouvernement français, en individualisant chacun des territoires des anciennes fédérations africaines, la Constitution de la Ve République a rejeté en dehors du groupe français Sekou Touré et rendu improbable la venue d'un Jean Monnet africain.

Ce double échec, au départ, pèse lourdement sur l'Afrique : il hypothèque singulièrement la révolution économique et sociale que tous les territoires doivent mener de front sous peine d'éclater ou de se détacher, la politique reprenant alors tous ses droits. C'est aussi un handicap pour l'association franco-africaine : la Communauté se jugera à ses fruits, c'est-à-dire finalement sur le progrès réel des masses africaines.

Là, pour l'instant, Sekou Touré a pris de l'avance. C'est lui qui a abordé avec le plus d'audace les problèmes que j'ai entendu exposer tant à Dakar qu'à Abidjan : ces problèmes sont partout les mêmes en Afrique, on les recense dans les meetings, les congrès politiques, les discussions. Et on les énumère en litanie : africanisation, décolonisation, développement des coopératives agricoles, réforme des circuits commerciaux, effort de chacun — pour ne pas dire, comme Sekou Touré, investissement humain... En un mot, le Président de la République de Guinée impose aux Etats de la Communauté d'aller aussi loin que lui. Ce n'est pas facile, sauf peut-être pour M. Mamadou Dia, premier ministre du Sénégal.

Une tentation s'offre aux Africains, comme à tous les dirigeants des pays promus à l'indépendance : prendre purement et simplement les places laissées vides par les Européens, ou au moins détourner au profit d'une nouvelle classe la gestion des affaires du pays. Mais c'est en même temps créer des privilégiés, renforcer le prolétariat naissant et subordonner l'évolution politique future au cycle de la lutte des classes, dans une société qui n'est pas encore structurée. Il y a du visionnaire dans Sekou Touré : il entend être à la fois le Sun Yat-sen et le Mao Tsé-toung de l'Afrique, ou du moins un Sun Yat-sen qui rendrait l'étape communiste inutile dans la mesure où il réussirait à fonder un nouvel humanisme social, prévenant les conséquences du développement capitaliste.

L'aide française

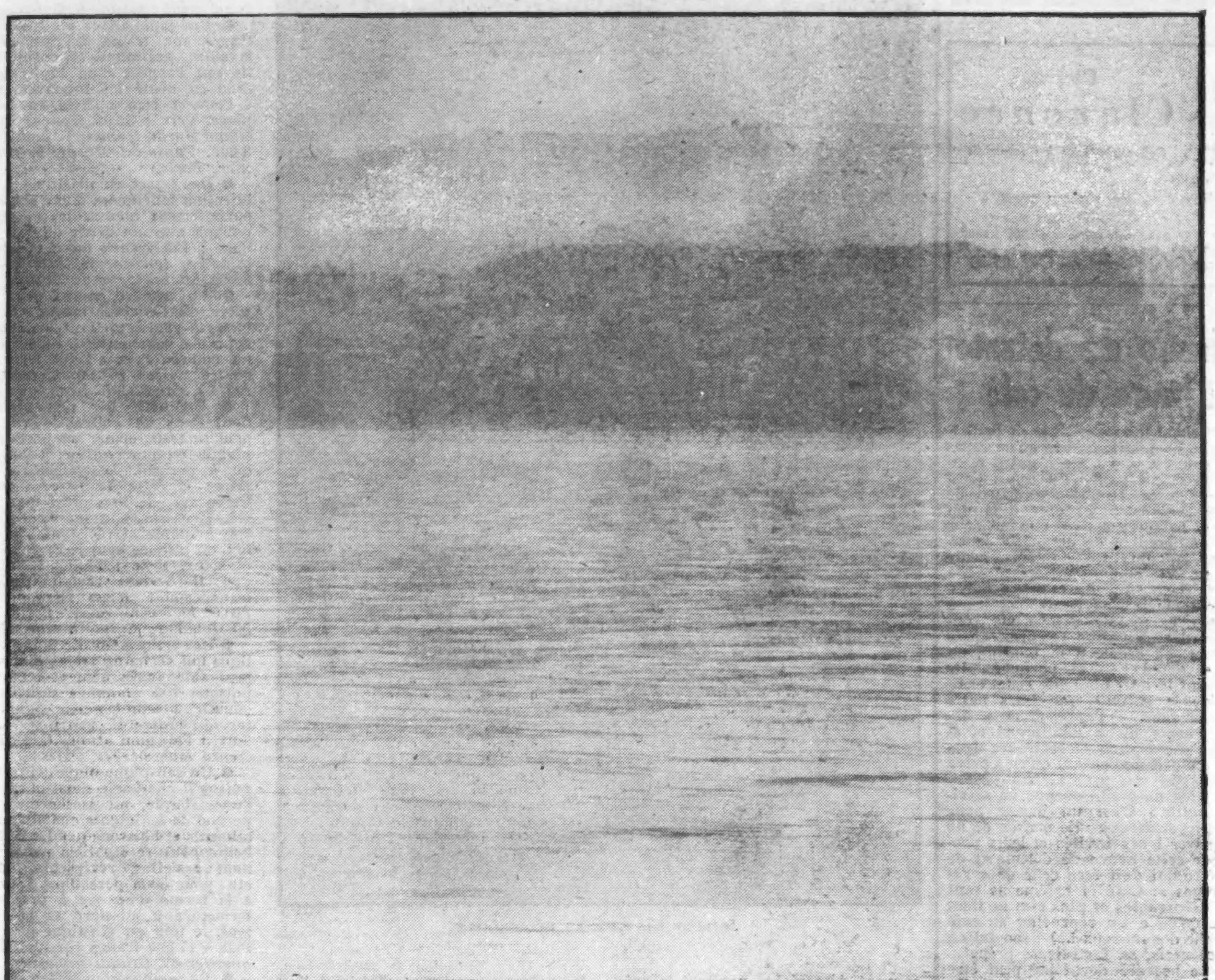
L'ampleur de l'œuvre qu'il a entreprise dès les premiers jours de la loi-cadre est frappante : suppression de la chefferie, émancipation de la femme, réforme fiscale, développement d'un réseau de coopératives agricoles fondées sur le village, transformation de l'économie de traite... la liste est longue, bien que les résultats soient inégaux. Pour faire de la Guinée une nation moderne, Sekou Touré a constaté qu'il fallait d'abord transformer les structures économiques de son pays, le mobiliser et non pas attendre sous forme de manne l'aide des métropoles ou de l'étranger. C'est ce qu'il est en train de faire. Et en dernier ressort, une seule question se posera pour les masses africaines de la Communauté :

« Est-ce que Sekou Touré a pu régler ses problèmes qui sont

(Suite en page 25.)

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS



FARNIENTE OU TOURISME ?

Vingt réponses au problème vacances

(Voir pages III, IV, V, VI)

(Henri Cartier-Bresson)

MAGALI

Nouvelle collection
PRINTEMPS « 59 »

Parmi celle-ci : CONCERTO
Manteau en shantung
Nombreux coloris 17.900

91, RUE LA BOETIE - PARIS (VIII°)

Pierre
Clarence

Collection tous les mercredis à 15 h. 15

« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs

9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

L'heure de détente L'heure du café

Pastichant le mot célèbre de Brillat-Savarin, on pourrait dire qu'un repas sans café est une belle à qui il manque un œil. L'heure du café... C'est elle qui crée l'ambiance douce de « l'après-dîner » propice à la détente, à la conversation, elle qui nous rend une bouffée de cette joie de vivre que la Belle Epoque semblait avoir emporté avec elle.

C'est l'agitation de la nôtre qui a obligé tant de nos contemporains à sacrifier ce plaisir délicat qui consiste à déguster sans remords, après le dîner, au creux d'un fauteuil, un café savoureux — et parfumé... Ils craignent la nuit blanche, l'effet excitant de la caféine sur leurs nerfs fatigués, alors « l'après-diner » devient l'heure du « non merci », et chacun s'assombrit et se trouve dans l'état d'esprit de l'enfant qu'on a privé de dessert.

Or, rien ne coûte comme un sacrifice inutile ! C'est un devoir pour toutes les maitresses de maison de ne pas priver leurs invités et leurs proches de cette heure de détente et de bien-être qui doit être celle de « l'après-repas ». Café et caféine ne sont plus inséparables et plus rien ne tient de ce qu'on a pu reprocher au café (querelle d'amoureux !...) : son action sur les nerfs, sa fastidieuse préparation. Le nescafé décaféiné peut être consommé à tous les âges et à toutes les heures.

C'est qu'il ne reste pratiquement plus de caféine dans le nescafé décaféiné. Il faudrait un véritable record, en avaler plus de 50 tasses pour réussir à absorber la quantité de caféine qui est contenue dans une seule et unique tasse de café ordinaire.

Inoffensif, apaisant autant que n'importe quelle infusion, il peut comme elle se baptiser « apéritif du sommeil » et est (faut-il l'ajouter) infiniment plus agréable à déguster ! En effet, le nescafé décaféiné est un mélange des meilleurs crus dont les grains ont été préalablement débarrassés de leur caféine.

L'Heure du nescafé... C'est l'heure exquise qui sert à la fois votre plaisir, votre santé et aussi votre beauté, Madame, car ce fameux « beauty-sleep » cher aux Anglais, celui qui s'acquiert avant minuit sera le vôtre après une journée fatigante.

Le café qui apaise et détend... Ce qui au temps de Balzac eût été une gageure est devenu à notre époque, grâce au nescafé décaféiné la plus souriante et la plus euphorique des réalités.

Communiqué.

CETTE SEMAINE

Madame Express a :

● ***Acheté*** dans un Monoprix des filets de poisson surgelé vendus sous cellophane. Pour les faire cuire au court-bouillon, il n'est pas nécessaire de les sortir de leur sachet, ce qui évite l'odeur de poisson souvent désagréable pendant la cuisson. (Filets de colin, de merlans, d'églefins : 260, 170, 160 fr. le sachet de 330 gr.)

● ***Regardé de près*** les nouveaux verres pour jeunes presbytes, récemment mis au point par la Société Française des Lunetiers. Leur puissance progressive variable a un double avantage, elle permet :

● de supprimer les « doubles foyers » si disgracieux dans les cas de presbytie encore légère;

● de faciliter l'accommodation qui se fait progressivement alors qu'avec des doubles foyers le regard fait un saut brutal chaque fois qu'il change de distance. (Varilux, 6, rue Pastourelle, Paris-3e.)

● ***Sursauté*** devant les bijoux dessinés par Salvador Dali et exposés à New York au bénéfice d'une œuvre charitable. Les voici réunis sur une seule et infortunée personne : sur sa main droite une main d'or sculptée aux veines apparentes et sertie de rubis et d'émeraudes, sur un œil un monocle intitulé « l'œil du temps », c'est une montre en émail bleu, ornée de brillants montés sur platine. Sur la bouche : des lèvres de rubis avec des perles pour dents. L'histoire ne dit pas si ces bijoux trouvent des amateurs (photo ci-dessous).

● ***Admiré*** l'imagination des Français qui ont trouvé une nouvelle astuce pour attirer les dollars snobs à Paris. A partir du 21 juin, à l'Académie Maxim's, 3, rue Royale, les jeunes Américaines — et les autres — pourront s'initier à l'art de la table (professeur : comtesse de Toulouse-Lautrec), l'art de choisir les vins, l'art de recevoir (professeur : Mme G. d'Assailly), l'art de l'élégance, etc., moyennant la somme modeste et forfaitaire de 500.000 francs pour cinq semaines (logées, nourries et promenées). Elles auront droit, pour le prix, à un diplôme d'excellence qui sanctionnera leur réussite aux examens. Les élèves françaises, s'il y a des amateurs, sont acceptées... comme externes.

(U.P.)

JOINDRE L'INUTILE AU DÉSAGRÉABLE

NOUVEAUTÉS

Petit tour à la Foire

● ***Les nouveautés dans le domaine ménager.***

LA Foire de Paris fermera ses portes lundi prochain. En dix-huit jours, elle aura reçu environ 4 millions de visiteurs. En cette année 1 du Marché commun, on peut noter une participation importante des exposants étrangers et un gros effort des industriels français qui sont sur le qui-vive.

Mais l'enceinte de la Porte de Versailles est si vaste que le simple visiteur passe souvent à côté des choses les plus intéressantes. Mme Express, après une exploration méthodique de la Foire, a donc dressé ici la liste des nouveautés susceptibles d'intéresser ses lecteurs dans le domaine ménager.

Nous avons volontairement donné les numéros des stands à la Foire pour les visiteurs de dernière minute, mais également les adresses où les objets exposés peuvent être trouvés, une fois cette manifestation terminée.

● Des tapis tissés en bandes plastiques sur trame d'orlon. Souples, lavables, antimites et antidérapants, ils ont l'aspect d'un tapis de laine sans en avoir les inconvénients.

Peuvent être utilisés en tapis de plage. Prix : 3.200 francs. Tapiplast (*stand Murdi, terrasse* B, *hall* 30, *stand* 3.006. *Tapiplast Murdi*, 5, *rue Saulnier, Paris.*)

● Des tasses en plastique à double injection fabriquées d'une seule pièce, parfaitement incassables et jolies de couleur avec un décor de pois blancs. Prix : 100 francs tasse et soucoupe (*Sitaflex, terrasse* B, *hall* 31, *stand* 3.160. *Sitat*, 38, *rue du Temple, Paris.*)

● Un placard mural pour chaussures, d'un encombrement très réduit, facile à poser, mettant les souliers à l'abri de la poussière. Existe en quatre coloris. Prix : 2.490 francs pour quatre paires (*Gardabi, terrasse B, hall* 29, *stand* 2.967. *Grands magasins.*)

● Un petit bar démontable qui tient dans un coffre de voiture. Il peut se transformer en porte-pots de plantes ou porte-revues à lampadaire ou à parasol. Les éléments nécessaires à cette transformation sont livrés avec le bar, ainsi qu'un parasol. Une nouvelle matière plastique très brillante et résistante, le Permalux, est utilisée pour le revêtement des plateaux. Prix : 12.500 francs complet, livré dans carton triangulaire transportable (*Mon Rêve, allée de l'Ameublement, entre postes* 63-64. 59, *faubourg Saint-Antoine, Paris.*)

● Une toute nouvelle peinture vinylique qui sèche en moins d'une heure, lessivable, inaltérable et économique, puisque 100 grammes suffisent pour couvrir 2 m2. (*Vycone Sapiba-Peintures, terrasse* F, *quartier* 70, *stand* 7.011.) Prix non encore fixé. (10, *boulevard Malesherbes, Paris.*)

● Un sac pique-nique très complet, puisqu'il comporte deux parties, dont l'une, souple, est isotherme, ce qui permet de maintenir chauds ou froids aliments et boissons pendant plusieurs heures, l'autre étant un panier contenant assiettes, récipients, couverts, etc., pour deux personnes. L'ensemble a la forme d'un sac à provisions à fermeture à glissière et volet abattant, le tout en plastique genre cuir. Prix : 17.500 francs complet (*Hillbag, quartier* 67. *Grands magasins.*)

● Un nouveau matériau destiné à isoler et décorer les plafonds. Composé de plaques que l'on peut poser soi-même avec la colle spéciale livrée en même temps, ce matériau diminue le bruit et garanti une climatisation effective.

Dimension de chaque plaque : 490 cm × 490 cm ; épaisseur : 15 mm; poids : 75 grammes. Prix : 350 francs. Existe en blanc et sept coloris clairs ou ornées de dessins blancs sur blanc ou blanc sur couleur. (*Corodal, Henry et Cie, terrasse F, quartier* 71, *stand* 7.557. 1, *boulevard de Ménilmontant, Paris.*)

● Un grillage ornemental pour l'extérieur qui ne rouille pas puisque entièrement plastifié. Vendu en rouleaux de 25 mètres, il est très facile à poser. Prix : depuis 5.590 francs les 25 mètres. (*Grillage Ursus, terrasse F, quartier* 71, *stand* 7.171. 17, *rue du Colisée, Paris.*)

● Un désodorisant pour réfrigérateur et glacière garanti un an, qui assure à l'intérieur de ces appareils un air pur et sans odeur. Il augmente la durée de certains aliments. Prix : 360 francs. (*Stopodeu-Sitaflex, terrasse B, hall* 30, *stand* 3.160. *Sitat*, 38, *rue du Temple, Paris.*)

oscar publicité

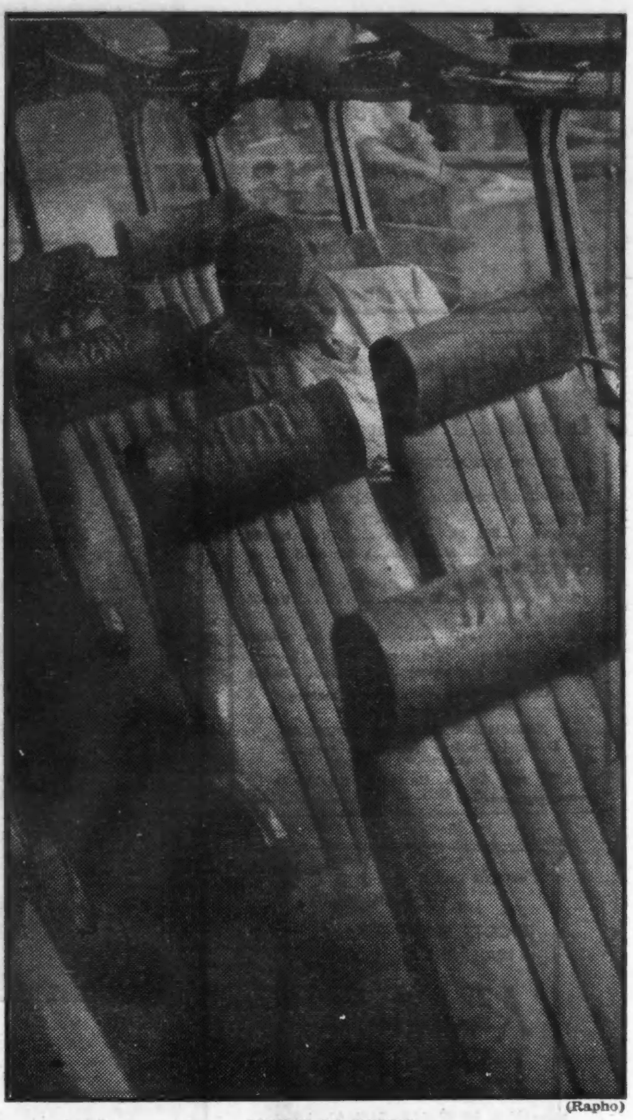
odoriseur

C'est une lumière qui parfume.
La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'Odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise.
Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant !
Essayez-le ! Prix : 1.980 Fr.

Seprol, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

QUE VOUS VOYAGIEZ PAR LE TRAIN... (Rapho)



...OU PAR LA ROUTE (Rapho)

VACANCES

Où ? Quand ? Comment ?

Vingt questions-types qui vous aideront à organiser votre été.

SI vous ne faites pas partie des personnes organisées qui règlent avec minutie leurs vacances d'été dès le mois de janvier, il ne vous reste plus que quelques semaines pour prendre une décision et retenir vos places pour cet été. A en juger par le courrier reçu ces derniers jours par notre « Service Vacances », vous n'êtes pas les seuls dans ce cas, et bien des Français hésitent encore au mois de mai entre la Russie et la Grèce, la mer et la montagne, le farniente et les monuments.

Pour vous aider à sortir de ce problème angoissant et urgent, voici vingt questions-types qui nous ont été posées par nos lecteurs et leurs réponses. Peut-être y trouverez-vous une idée originale, une adresse utile, une solution imprévue. Et même si vous avez déjà mis au point votre plan de bataille, ces invitations pratiques au voyage vous feront passer quelques minutes de... vacances.

Où louer une caravane ?

Loue-t-on des caravanes en France comme des voitures sans chauffeur ?

La location de caravanes n'a pas pu se développer jusqu'ici en France, à l'instar des locations de voitures sans chauffeur. Les constructeurs ne suffisent pas à la demande. Le marché français de la caravane commence seulement à se créer. Seule possibilité : mettez une annonce dans une revue spécialisée (comme Caravane-Camping, 13, rue de Grenelle) pour trouver un possesseur de caravane n'utilisant pas la sienne cet été

Où s'adresser pour passer la voiture dans les détroits danois ?

Nous désirerions, pour les vacances, camper au Cap Nord. Est-ce possible ? Nous reviendrions par la Finlande. Où trouver des renseignements sur les pays scandinaves ? Où s'adresser pour passer la voiture dans les détroits danois ?

Il y a plusieurs itinéraires pour passer une voiture par les détroits danois, soit par Frederikshavn-Oslo, Copenhague - Malmoë, Helsingr - Haelsingborg, Gedser-Grossenbrode. Partout des ferries modernes sont en service et l'attente est très courte. On peut se renseigner auprès des Chemins de fer danois, 142, Champs-Elysées, ou des Chemins de fer suédois, 125, Champs-Elysées.

Il est possible de camper au Cap Nord, ainsi que dans tous les pays scandinaves. Soyez muni de préférence d'une licence de camping internationale (délivrée par les clubs de camping habituels). Des renseignements sur le camping sont donnés par les offices nationaux de tourisme de ces pays à Paris, soit : Norvège, 10, rue Auber ; Suède, 125, Champs-Elysées ; Danemark, 142, Champs-Elysées, et pour la Finlande, 31, rue Danielle-Casanova.

Dans quelles conditions peut-on travailler comme guide touristique ?

J'ai 18 ans et je suis étudiante et parle bien l'anglais. Puis-je trouver un poste de guide ou d'accompagnateur de groupes pour les vacances auprès d'une agence ?

Les guides professionnels (diplômés et patentés) se défendent contre la concurrence « noire » de guides « volants » recrutés précisément parmi les étudiants. Néanmoins, la demande de guides-courriers accompagnateurs est telle en été que vous pouvez poser votre candidature auprès de la Direction générale du Tourisme, 8, avenue de l'Opéra. Vous suivrez des stages de formation rapide et ne serez autorisée à travailler au début que pour la saison.

Existe-t-il des colonies de vacances où les parents soient acceptés ?

Je suis divorcé et j'ai la garde de trois enfants de 4, 6, 8 ans. Mon revenu mensuel est de 60.000 francs. Je ne peux aller à l'hôtel, mais je voudrais être

→

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of taxe

FEMMES PETITES
enfin des modèles créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

C'EST LA PREMIÈRE FOIS
Mesdames, qu'un coiffeur de classe ouvre le lundi pour vous être agréable et met à votre disposition son chasseur-voiturier (vous pourrez déjeuner sous le casque et n'aurez pas de contravention pour stationnement prolongé)
PRENEZ RENDEZ-VOUS CHEZ...
Roger Pasquier
40, avenue Pierre-1er-de-Serbie (VIIIe)
ELY. 65-80 et 38-11

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

Prix spéciaux d'Été
du 1er Avril au 30 Août...
Profitez-en pour super-hermétiser vos fenêtres et portes. En supprimant les courants d'air, vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et 40% d'économie de combustible.
Voici le point faible de votre confort.
Demandez notre documentation gratuite S 63
Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
79-81, Fg Poissonnière - PRO. 80-89

Durer
PARIS
ESCARPINS LEGERS
SANDALES D'ETE
DURER
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

VACANCES
AIR PUR - SOLEIL - DETENTE
Le Comité d'Accueil Parisien vous propose :
POUR ENFANTS DE 6 A 12 ANS
FRANCE :
St-Gervais-les-Bains (Hte-Savoie) .. 54.500
SUISSE :
Leysin, 1.250 m. 52.400
POUR CEUX DE 13 A 20 ANS
ITALIE :
Malcesine, au bord du Lac de Garde, Camp de toile 54.000
YOUGOSLAVIE :
Dubrovnik 53.900
BALEARES :
Palma (île de Majorque) 46.500
Ces prix tout compris 4 semaines de Paris à Paris.
NOMBREUX AUTRES VOYAGES
Demandez notre programme complet pour enfants et adultes.
16, rue de la Banque, PARIS-2e
GUT. 29-80

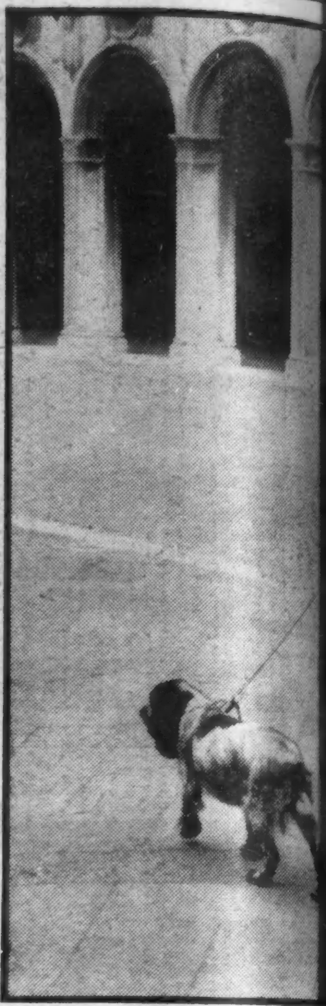
Pour la mer...
ou la montagne
TRICOTS SHORTS ROBES
MAILLOTS DE BAINS
Raymonde
LESCUR
125 R. DE SÈVRES - FON. 87-63

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

tennis
montagne
pêche sous-marine
horizons-sports
32, rue de Londres (9e) (gare St-Lazare)
TRI. 40-29
Recordage en 48 heures

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS
Marcel Franck

VOULEZ-VOUS VOIR ATHÈNES... (Rapho)



Il ne reste que quel...

avec les enfants en vacances. Y a-t-il des colonies de vacances où les parents soient acceptés ?

En principe, les colonies de vacances n'acceptent pas les parents. Il vous reste néanmoins plusieurs possibilités : 1) Les maisons familiales de vacances. Les prix sont modérés, moins chers que dans les hôtels (de l'ordre de 1.000 francs par jour environ pour les adultes, 500 francs pour les enfants). Vous seriez accepté sans difficulté. Il faut faire sa chambre et donner un coup de main amical à de petits travaux en équipe. Les quatre cents maisons familiales de vacances existant actuellement sont presque toutes groupées en fédérations qui diffusent leurs adresses. Les plus importantes de ces fédérations sont : à Paris, 28, place Saint-Georges ; 15, rue de Chabrol ou 155, boulevard Haussmann ; 73, rue Sainte-Anne ; 54, boulevard Garibaldi ; 126, boulevard Auguste-Blanqui. 2) Certains séjours familiaux (Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée) et les villages familiaux de la F.F.T.P. (155, boulevard Haussmann), les centres de vacances avec garderie de Vacances-Voyages, 5, rue Lamartine, par exemple, ou les formules de séjour de certaines associations comme Repos et Loisirs, 10, boulevard Poissonnière, ou Relais de Vacances, 64, rue de Richelieu.

Comment louer une villa en Espagne ?

Des amis m'ont assuré qu'on pouvait louer facilement une villa en Espagne, sur la côte. A qui s'adresser ?

De plus en plus nombreux sont les Français qui cherchent à louer une villa en Espagne, soit sur la Costa Brava, soit sur la côte cantabrique, soit même aux Baléares. L'Office de Tourisme espagnol à Paris, 29, avenue George-V, BAL. 14-63, vous donnera des adresses de bureaux de location en Espagne. Le prix moyen peut varier de 3.000 à 20.000 pesetas par mois (40.000 à 240.000 francs), mais il existe des villas de grand standing. Exceptionnellement, rappelons que les Français peuvent exporter en Espagne l'équivalent de 110.000 francs. Une aide familiale, logée, nourrie, se paie 1.000 pesetas par mois (11.700 francs). On en trouve aisément en s'adressant sur place. Rappelons que le visa pour l'Espagne est maintenant supprimé et qu'un passeport valide suffit.

Qu'est-ce que les trains-croisières ?

J'ai entendu parler des trains-croisières à travers l'Europe. De quoi s'agit-il exactement ? Où les prendre ?

Quatre trains-croisières sont organisés cette année au départ de Paris : lac de Garde-Dolomites (21 juin-28 juin ; prix par personne : 40.300-42.300 fr. selon les hôtels, départ de Paris, et 35.850-37.850 francs si on prend le train à la frontière). Allemagne-Autriche (5 au 15 juillet ; prix par personne : 52.800 fr. à 57.500 fr. selon la catégorie des hôtels, départ Paris, et 47.750 fr. à 52.450 fr. de la frontière française). Italie du Sud (deux départs, les 19 juillet et 13 septembre, avec retour les 29 juillet et 23 septembre ; prix par personne : 59.200 fr. à 65.000 fr. selon les hôtels, départ Paris, et 52.600-58.400 fr. départ frontière). Castille-Andalousie (du 1er au 11 septembre ; prix par personne : 62.900 fr. à 68.300 fr., départ Paris, selon la catégorie des hôtels, et 55.100-60.500 fr. départ frontière). Le transport se fait en seconde classe et le train est accompagné d'un guide. Les inscriptions (accompagnées d'un versement de 20 %) se font dans les bureaux de tourisme S.N.C.F. (à Paris, dans chaque grande gare).

Existe-t-il des voyages organisés en avion ?

Existe-t-il des voyages-séjours avec accès par avion ? En Grande-Bretagne, cela se fait beaucoup. —

En raison de leur insularité, les Britanniques partent volontiers en vacances sur le Continent par avion... très nombreuses associations de ... ces se sont créées dans ce but... France, l'an dernier, s'est c... Airtour, dans un but analogue. D... grammes sont offerts, départ Pari... la Corse, les îles Baléares, la ... Naples (Capri, Sorrente, Positano...) la Grèce, Rhodes et Corfou. Par e... ple quinze jours à Capri, logem... hôtel moyen, aller-retour par avi... vient à 69.900 francs, seize jo... Grèce, avec visite complète du P... nèse, logement en hôtel mo... 129.800 francs, etc. Seize jours à ... en hôtel de luxe, à 185.000 fra... formule est sinon bon marché, co... car elle économise un temps pr... Les inscriptions se font dans tou... agences de voyages.

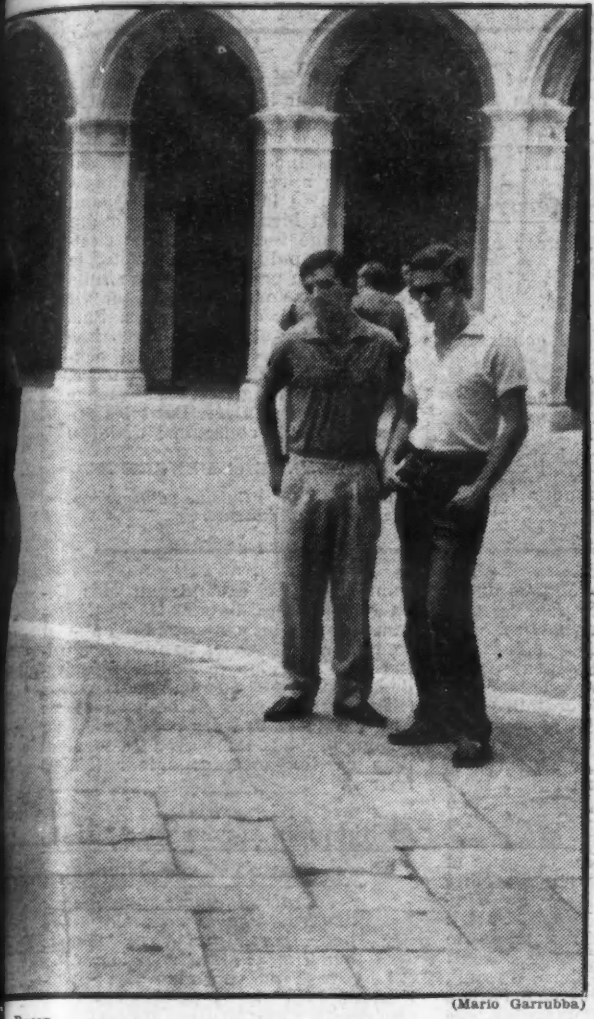
Existe-t-il des agences spécialisées pour les croisières ?

Je suis en Europe e... 22 juillet et le 30 aoû... voudrais utiliser mon ... pour faire une croisière ... Grèce. Peut-on aller en E... Connaissez-vous des ... sérieuses spécialistes d... sières ?

Il existe en été de très nom... croisières vers la Grèce, au dép... Marseille, Venise, Gênes. Elle... « construites » sur les lignes ré... des compagnies de navigation ... gnent ce pays à la France ou à ... Demandez à n'importe quelle ag... voyages, au besoin aux agents g... des lignes de navigation grecques... 16, rue de la Paix ; Van Om... Typaldos, 10, rue Auber ; Ac... Olympic Cruises, 10, rue Auber... mianos-Havas, 26, avenue de l'... Certaines croisières prévoient des... dans les nombreux villages de v... installés en Grèce depuis q... années. Toutes peuvent être pro... de séjours dans les îles ou d... sières complémentaires vers la C...

R. DÉTHY
20, place des Vosges, PARIS-4e
Tél. : ARC. 20-67
CAMPING - SKI - MONTAGNE
OCCASIONS - ECHANGES
LOCATIONS
TENTES - DUVETS - MATELAS - SACS - SKIS - CRAMPONS - PIOLETS, ETC.

gannex is good for you
importateur exclusif
Completely waterproof
Completely windproof
Prevents condensation
POUR LUI, POUR ELLE
gannex
VÊTEMENT
TOUTES SAISONS
AU PETIT MATELOT
27 AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE



(Mario Garrubba)

...ROME...

...ndre une *décision*

(U.F.P.)

...OU MOSCOU ?

...Nous vous signalons, en outre, ...avire yougoslave « Jedinstvo » ...sière relativement « pas cher », ...36.000 francs, d'itinéraire inté... Renseignements à S.C.T.T.-Tran... 34, rue de Lisbonne, et à la ...ie française de Tourisme, 18, ...i de la Madeleine.

...ment aller en Grèce par ...route ?

...Nous voudrions aller en Grèce en voiture, mais échapper aux circuits classiques pour découvrir des « coins perdus » et des restaurants typiques. Est-ce possible ?

...difficile de comparer le déve...t touristique de la Grèce à ...la France, de l'Allemagne ou ...isse. Certes, l'accès en voiture ...acile actuellement, soit par la ...rie (autostrade Zagreb-Bel...oit par Brindisi (mise en route ...s modernes et amélioration ...s de Thessalie). Pendant long... Grèce a été visitée « en croi... et les auberges « typiques » ne ...t être accessibles au voyageur ... La situation évolue rapide... ...r la création de petits hôtels ...les (pavillons de tourisme) dans les sites les plus célèbres. Un Office de Tourisme grec fonctionne à Paris (31, avenue de l'Opéra, OPE. 27-55) qui fournit toute la documentation désirable.

Comment louer une maison dans un coin tranquille ?

Nous voudrions une location calme dans un pays sans bruit et à des prix raisonnables. Toutefois, il nous faudrait un minimum de confort garanti. Un répertoire de locations tranquilles existe-t-il ?

Il n'existe pas en France d'agence immobilière centralisatrice de locations de vacances et encore moins en ce qui concerne les locations « tranquilles ». Vous pouvez certes commencer par chercher une station « tranquille » (toutes les localités de vacances françaises sont répertoriées dans les fascicules régionaux publiés par l'Union des Fédérations de Syndicats d'initiative, 127, Champs-Elysées, Paris). Ce véritable « Bottin » des vacances est en vente par région à l'adresse indiquée. Prix de chaque fascicule : 150 à 210 francs, plus taxe de 50 francs pour le port. C.C.P. 388-78. Vous y trouvez hôtels, pensions avec prix, agences de location, etc.

Un grand nombre de locations campagnardes se trouvent dans l'annuaire des « Gîtes de France », 5, avenue de l'Opéra, Paris (300 francs franco) qui fait un réel effort depuis six ans pour mettre à la disposition des vacanciers citadins des logis dans des fermes et maisons paysannes offrant un minimum de confort (eau courante dans la maison, w.-c., intérieurs à fosse septique, électricité, contrevents aux fenêtres, mobilier simple et rustique, possibilité de cuisine). Les prix sont raisonnables, de 8.000 à 40.000 francs par mois avec une moyenne de 20.000 francs.

Qui organise des villages de vacances ?

J'ai dix-sept ans et l'habitude de voyager seule. Mes parents peuvent-ils m'autoriser à aller dans un village de vacances ?

En principe, il n'y a pas de limite d'âge pour s'inscrire dans un village de vacances ; toutefois, une autorisation paternelle est demandée aux mineurs. On compte actuellement plus de soixante-quinze villages de vacances dans la seule Europe occidentale (sans compter les fameux camps Butlin's en Angleterre) qui sont commercialement entre les mains de vingt-cinq organisateurs envi- →

Visitez
L'EUROPE DE L'EST

Moscou et Léningrad
17 jours 78.500
Pologne - Tchécoslovaquie
20 jours 87.500
Vienne, Prague, Budapest
15 jours 64.500
L'Ukraine et le Caucase
23 jours 107.500
Le circuit des Balkans
31 jours 135.000

TOUS FRAIS COMPRIS au départ de Paris

Pour recevoir les programmes détaillés de ces voyages, écrire avec 3 timbres à 25 fr. pour frais d'envoi à :
L'ASSOCIATION DE TOURISME
VOIR et CONNAITRE
LICENCE BUCOTOUR n° 391
13, r. de Laborde, Paris-8°
LAB. 54-87
Permanence Quartier Latin :
174, rue Saint-Jacques - PARIS (V°)
ODE. 72-21

pour les week-ends
vous porterez
les pull-over
en bouclette de
mohair
en shetland
ERAM

Une voiture brillante fait, elle aussi, partie de votre élégance !

Vous le sentez bien, quand votre voiture n'a pas tout l'éclat où se retrouve votre charme. Vous savez qu'une voiture brillante n'est pas une vaine coquetterie et qu'il serait tout aussi regrettable de paraître dans une voiture terne que de porter une toilette négligée. Votre mari aussi le sait... Il n'y a d'ailleurs pas de bonnes excuses... Aujourd'hui, en effet, il est si facile d'avoir une voiture qui scintille au soleil.

Jon-Wax, créé par la grande marque Johnson, est le premier produit d'entretien auto qui, en une seule opération, nettoie, fait briller et protège carrosseries et chromes. Les peintures de toutes compositions et les chromes retrouvent leur éclat d'origine et le glacis déposé par Jon-Wax prévient l'oxydation. Pâte souple, Jon-Wax est aussi facile à étendre qu'un liquide. En vente Accessoiristes, Drogueries, Grands Magasins.

R. L. Dupuy - 133
Vacances
ou pas,
je pars
avec
ma caméra
PAILLARD

B8L 8 mm
la caméra la plus perfectionnée à posemètre incorporé.
Avec tourelle de 2 objectifs
Cinor Som Berthiot.
110.600 F T.L. incluse
Démonstration et vente chez les Concessionnaires PAILLARD BOLEX

2 magnifiques Croisières d'été... sur le M/S TRANSILVANIA
Du 1er au 16 août 1959 : "LES TROIS CONTINENTS"
YOUGOSLAVIE - ALBANIE - GRÈCE (RHODES) - LIBAN
SYRIE - CHYPRE - EGYPTE (Le Caire et Louqsor) - SICILE
Prix de 1200 à 3.400 N.Frs
Du 16 au 31 août 1959 : "DE L'ALBANIE AU CAUCASE"
SICILE - GRÈCE (Crète) - ROUMANIE - U.R.S.S. - TURQUIE
ALBANIE
Prix de 980 à 3.180 N.Frs
Renseignements et inscriptions :
CIRCUITS TRANSCONTINENTAUX
2, rue du 29 Juillet - Paris (1er) - Tél. : RIChelieu 43-90...
... et dans toutes les agences de voyage — organisation française

ron. Aucun guide complet n'existe à leur sujet. Les plus importants sont à Paris : Club Méditerranée, 8, rue de la Bourse ; Touring Club, 65, avenue de la Grande-Armée ; Repos et Loisirs, 10, bd Poissonnière ; Club français du Tourisme, 29, rue des Pyramides ; Relais du Soleil, 3, rue des Mathurins ; Amis de l'Univers, 121, rue Saint-Lazare ; Club olympique, 3, rue de l'Echelle ; Tourisme et Travail, 1, rue de Châteaudun ; Clubs Léo-Lagrange, 20, Chaussée-d'Antin ; Air-Sport-Soleil, 21, rue de Trévise. Les villages les plus nombreux se trouvent sur la Côte d'Azur, en Corse, en Italie, en Grèce et en Yougoslavie.

● Le tourisme « technique » et « culturel » existe-t-il ?

Je voudrais participer à un voyage non touristique mais de découverte culturelle (problèmes sociaux, humains). Où trouver une organisation pour cela ? A défaut un voyage de tourisme technique (visite d'entreprises, etc.).

Le « tourisme technique », comme on l'appelle (mais en fait il ne s'agit pas que d'un intérêt pour des problèmes techniques), va se développer. Une agence (S.C.T.T. - Transatours se spécialise pour des voyages s'adressant à certaines catégories professionnelles, 34, rue de Lisbonne, Paris (8e). Le Cité-Club (33, rue de Courcelles, Paris) et le Centre de coopération culturelle et sociale (26, rue Notre-Dame-des-Victoires) offrent aux jeunes des voyages de découverte humaine. Par exemple, le Cité-Club a organisé, à la demande de groupes, des visites de Centres pédagogiques, d'installations industrielles, de services administratifs, etc. Il faut signaler aussi dans cet esprit les voyages de « La Vie nouvelle » (mouvement d'éducation adulte, à base du personnalisme). Cet été, le programme offre Berlin (43.000 francs) ; le travaillisme anglais (62.000 francs) ; l'expérience communiste yougoslave (75.000 francs) ; la Terre Sainte et Israël (110.000 francs) ; le complexe industriel rhénan (43.000 francs) ; le jeune Etat marocain et ses problèmes (70.000 francs) ; le socialisme scandinave (69.000 francs) ; le lendemain de l'in-
Style de voyage assez dur, préoccupa-
dépendance tunisienne (60.000 francs).
tions uniquement touristiques à l'arrière-plan (inscriptions 73, rue Sainte-Anne, Paris (1er).

● Quelles sont les formalités pour entrer une voiture à l'étranger ?

Quelles sont les formalités actuelles pour entrer à l'étranger en voiture ? En cas d'accident à l'étranger, y a-t-il un moyen d'aide quelconque? Et en cas de vol de voiture ?

Les formalités exigées pour aller en voiture à l'étranger se sont largement simplifiées, tout au moins à l'intérieur de l'Europe occidentale. Des documents douaniers (carnet de passages, triptyque) sont encore exigés pour Irlande, Grande - Bretagne, Grèce, Hongrie, Portugal, Espagne, Tchécoslovaquie, Turquie, Allemagne de l'Est, Pologne. Dans certains cas, ces documents peuvent temporairement être obtenus à la frontière même. En revanche, la carte verte d'assurance internationale est quasi obligatoire pour l'Europe occidentale. Pour le dépannage à l'étranger, le Carnet d'entraide Touring internationale (clubs automobiles) permet une assistance financière en cas d'accident, contravention, perte ou vol, frais juridiques jusqu'à 260.000 francs dans certains cas.
avec visite complète des sites archéologiques.

RECETTES

● CORDON BLANC

Flan aux framboises (ou aux fraises)

Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 5 minutes.
250 *gr. de framboises (ou de fraises).*
3 *verres de lait.*
6 *morceaux de sucre.*
5 *cuillerées de semoule.*
75 *gr. de beurre.*

On fait une semoule assez épaisse avec du lait sucré. On y ajoute hors du feu le morceau de beurre, puis les framboises ou les fraises. On verse dans un moule et on laisse refroidir.

On démoule et on sert avec une sauce Custard (crème vanillée), ou bien avec un peu de crème fouettée. Garnir le dessus du flan avec fraises ou framboises.

● CORDON BLEU

Pain de gruyère

Préparation : 20 minutes ; cuisson : 45 minutes.
125 *gr. de farine.*
125 *gr. de gruyère râpé.*
2 *œufs.*
1 *tasse à café de lait condensé ou de crème.*
1 *cuillerée à café de sel fin.*
1 *cuillerée à café de poudre à lever (Levure Alsacienne ou autre).*

Ce plat peut servir d'entrée, accompagné d'une salade.

Ou bien de gâteau pour le thé et l'apéritif.

On peut aussi en donner une tranche pour le goûter des enfants.

Vous mélangez bien la farine, le gruyère râpé, le sel, la levure. Puis vous incorporez les œufs entiers l'un après l'autre, et enfin la crème ou le lait condensé. Quand la pâte est bien travaillée, vous lui donnez une forme de miche, c'est-à-dire de pain rond, et vous la posez sur un papier beurré ou huilé légèrement. Vous mettez à four vif pendant environ 15 minutes. Puis vous attendez que la chaleur baisse un peu et vous laissez ainsi pendant environ 30 minutes encore.

Le pain de gruyère se mange chaud comme entrée. Dans les autres cas, on le consomme tiède ou froid.

SUZANNE et HENRIETTE.

(Extrait de « Cuisine d'urgence », Pierre Horay, éditeur.)

● Comment visiter la Sardaigne ?

Nous voudrions passer nos vacances en Italie en louant une villa sur le bord de la Riviera ou en Italie du Nord. Ensuite, profiter de quelques jours pour faire la Sardaigne. Peut-on partir de Gênes ?

La location de villas au bord de la Riviera se fait, mais n'est pas systématiquement organisée à l'intention de la clientèle française. L'E.N.I.T. (bureau officiel de renseignements de tourisme italien, 23, rue de la Paix) pourra vous dire à quel syndicat d'initiative ou à quelle station vous adresser. Des noms d'agences de location figurent dans la partie « étranger » des éditions spéciales « Locations Vacances » créées depuis l'an dernier par l' « Indicateur Bertrand » (11, rue du Louvre ou dans les kiosques). On peut très bien aller en Sardaigne tout l'été, un service fonctionne au départ de Gênes et un circuit en autocar dans l'île a été étudié par la C.I.T. (spécialiste des voyages en Italie, 3, boulevard des Capucines, Paris (2e). OPE. 40-85) : dix jours en Sardaigne, 50.400 francs départ Gênes

● Peut-on faire faire un voyage en groupe « sur mesures » ?

Existe-t-il à l'intention des groupes de jeunes des collectivités, des organismes pouvant non pas offrir des voyages ou des séjours de vacances-types, mais étudier sur mesures tel projet de vacances collectives ?

Pour cela on peut s'adresser au Centre technique des Loisirs des Jeunes, 5, avenue de l'Opéra, Paris. A la même adresse fonctionne aussi depuis peu le C.N.O.L. (Comité national d'organisation des loisirs), préoccupé à la fois par le recensement des possibilités de vacances à l'échelle nationale, la fourniture de cadres (moniteurs, accompagnateurs). Dans le même esprit, voir la Fédération française de tourisme populaire, 155, boulevard Haussmann, Paris (8e) ; le Centre de coopération culturelle et sociale, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (9e) ; le Centre laïque de tourisme culturel, 3, rue Récamier, Paris (5e), etc.

● Les vacances en septembre seront-elles plus agréables cette année ?

En raison de la date de rentrée scolaire avancée en septembre, y aura-t-il des possibilités de vacances réduites ou au contraire facilitées pour les personnes qui peuvent partir à cette date ? Où aller de préférence ?

Si vous pouvez précisément partir en septembre, nous vous le conseillons fortement. Il est à craindre toutefois que certains hôtels saisonniers, en montagne et sur les plages, ferment à partir du 15. Ailleurs, la plupart des stations peuvent consentir des réductions importantes (20 à 30 %) pour les prix de séjour. Un grand nombre de manifestations existent encore en septembre (récoltes et vendanges). Un calendrier est édité par la Direction générale du Tourisme (8, avenue de l'Opéra, Paris). A l'étranger, un certain nombre de régions sont agréables à cette saison : l'Espagne et l'Italie, le Tyrol du Sud, la vallée du Rhin, le Portugal (Office du Tourisme, Casa de Portugal, 7, rue Scribe, Paris).

● Peut-on faire du tourisme en Europe orientale et en U.R.S.S. ?

Existe-t-il des voyages organisés à destination des pays de l'Europe orientale ? Peut-on y aller en voiture privée ? L'U.R.S.S. a-t-elle une représentation touristique à Paris ?

Il n'est pas impossible de se rendre dans les pays orientaux en voiture privée. Des documents douaniers (carnets de passage en douane, certificat international et permis de conduire international) sont exigés. Une assurance est souscrite à la frontière. De même pour l'U.R.S.S., à condition de se conformer à certains itinéraires. Ce pays a maintenant une représentation touristique (10, rue de Sèze, Paris (8e). RIC. 47-40) à Paris, qui fournit des renseignements pour les automobilistes. Toutefois, les bons d'hôtels ou de visite doivent être achetés auprès des agences agréées par l'Intourist. L'une d'entre elles, très spécialisée (Transtours, 49, avenue de l'Opéra, Paris. OPE. 61-15) possède un service automobile qui peut se charger des formalités pour toute l'Europe orientale. Elle organise même des voyages-types en voiture privée vers la Tchécoslovaquie par exemple.

● Où louer un cheval pour parcourir la Camargue ?

On parle beaucoup des possibilités de faire du cheval en Camargue. Où peut-on louer un cheval ? Des randonnées en groupe sont-elles organisées ?

Plusieurs mas louent des chevaux en Camargue pour des randonnées et offrent aux visiteurs un logement sommaire (par exemple au Mas Cacherel, par les Saintes-Maries). Des indications plus complètes à ce sujet sont fournies par les Syndicats d'initiative d'Arles ou des Saintes-Maries-de-la-Mer. Une agence de voyages (Camargue-Voyages, 4, boulevard des Lices, Arles) offre des randonnées en groupe de deux jours avec les services d'un gardian-accompagnateur (20.500 francs).

● Connaissez-vous des vacances vraiment sportives ?

Je suis étudiant, sportif et je voudrais savoir comment faire pour participer à un voyage maritime vraiment original.

Le voyage que vous cherchez appartient au type des « odyssées » qu'a lancées le Club Méditerranée (8, rue de la Bourse). Il s'agit de voyages en Grèce et vers la Yougoslavie, comportant environ deux semaines de navigation (sous la direction de moniteurs expérimentés) avec bivouac et camping. Ces odyssées sont assez dures. Il faut se munir de vêtements sportifs ou de vêtements de bain. On peut partir de Paris toutes les deux semaines (prix par personne, de Paris: 52.200 francs pour la Grèce et 48.000 francs pour la Yougoslavie).

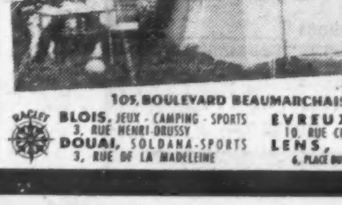
● Peut-on voyager en autocar tout en restant libre ?

J'aime les voyages en autocar, mais ne voudrais pas de voyages en groupe « organisés ». Peut-on atteindre en autocar les grandes villes touristiques ? Le billet-car peut-il être combiné à des billets de chemin de fer ?

Dans la plupart des pays européens, le réseau « Europabus » vous offrira la possibilité de trajets individuels en autocar, combinés avec des trajets en chemin de fer (par exemple : de Paris à Venise, puis de Venise à Vienne et de Vienne à Paris, en traversant l'Allemagne du Sud). Les bil-

"SISSI"
veste
en agneau
glacé
22.000f
CRÉATION
BRUNSWICK-SPORT
62, BOUL. DE STRASBOURG
Grand parking dans l'immeuble
Catalogue gratuit

EXPOSITIONS PERMANENTES DU CAMPING



TENTE CARRÉE 49.000
MATELAS PNEUMATIQUE 3.750
DUVET COUVERTURE 6.900
...et TOUT MATÉRIEL DES PRINCIPALES MARQUES.
RACLET-CAMP-HUTCHINSON, etc...
DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT

"AMIS CAMPEURS"
105, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, PARIS 11e (MÉTRO : SAINT SÉBASTIEN-FROISSARD) 8, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3e
BLOIS, JEUX - CAMPING - SPORTS, 3, RUE HENRI-DRUSSY — DOUAI, SOLDANA-SPORTS, 3, RUE DE LA MADELEINE — EVREUX, VOG-SPORTS, 10, RUE CHARTRAINE — LENS, LION-SPORTS, 6, PLACE DU CANTIN et 30, RUE DE LILLE — LONGWY, PARIS-EST-SPORTS, 8, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING — MERLEBACH, IGLOO - SPORTS, 60, RUE NICOLAS-COLSON — NANTES, COMPT-IMPER-CAMPING, 4, ALL. CASSARD-1, RUE SAINTE-CROIX — POITIERS, SOLDANA-SPORTS, 4, RUE DU MARCHÉ — TOURS, SOLDANA-SPORTS, 65, RUE NATIONALE — TROYES, SOLDANA-SPORTS, 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER
CHAINE "AMIS CAMPEURS"

lets Europabus sont vendus par toutes les agences de voyages. Il existe des circuits-types : par exemple un tour de sept jours en Suisse de Bâle à Bâle, avec départs tous les lundis entre le 30 juin et le 1er septembre, coûte environ 40.000 francs (chambre à deux lits, transport en deuxième classe).

Existe-t-il des centres de vol à voile ?

Puis-je profiter de mes vacances pour apprendre le vol à voile ?

Le service de la formation aéronautique et des sports aériens (155, rue de la Croix-Nivert, Paris) organise des stages de vol à voile (également vol à moteur et parachutisme) qui reçoivent des stagiaires ayant fait une demande deux mois d'avance. Les frais d'hébergement sont à la charge des stagiaires (environ 800 francs par jour). En outre, les tarifs des heures de vol varient selon l'âge des stagiaires et selon qu'ils appartiennent ou non à un aéro-club. Les centres de vol à voile sont à La Montagne-Noire (Aude) et à Saint-Auban-sur-Durance (Basses-Alpes).

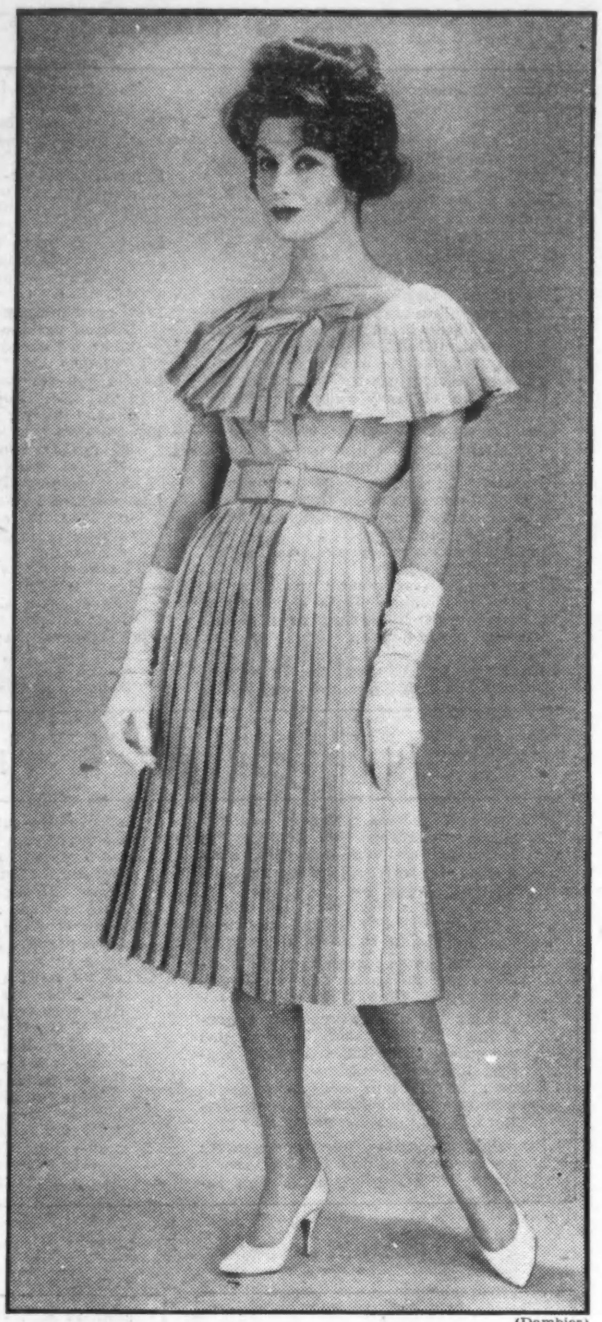
Si votre «problème-vacances» n'a pas été traité ici, écrivez au « Service Vacances », « L'Express », 29, rue de Marignan, qui vous aidera. (Joindre une bande d'abonné ou 5.000 francs pour un abonnement.)

MODE

Pour bien prendre le pli

La jupe plissée est une bonne tenue d'été. Quelques conseils pour la réaliser :

LE SHANTUNG PLISSÉ VERSION DIOR...



(Dambier)

...ET SON INTERPRÉTATION « PRÊT-A-PORTER »

A traiter avec ménagement

CETTE année, la soie concurrence sérieusement le coton pour les robes d'été. Elle est plus pratique en ville (parce que plus habillée), moins froissable et plus facile à porter sous un ciel variable. Son principal handicap demeure son prix, mais les confectionneurs ont fait un effort important à cet égard. Un exemple : le modèle de shantung plissé que nous avons photographié à droite vaut 24.000 francs (1) et ressemble comme un frère à celui présenté il y a trois mois par Saint-Laurent chez Dior (photo de gauche).

Dans un style plus classique, le chemisier accompagné d'une jupe plissée assortie est une excellente tenue, mais il faut la traiter avec ménagement et ne pas la porter sous la pluie. La soie, en effet, ne tient pas le plissé permanent (pas plus que la laine, la rayonne ou le coton).

En fait, pour obtenir un plissé permanent, il faut deux conditions :

- une fibre qui s'y prête et ne se relâche pas;
- une chaleur variable, mais toujours assez grande.

Or le fil de soie lâche et ne supporte qu'une chaleur minimum. Une exception cependant : la soie mélangée de tergal qui, elle, peut être « permanentée », tout comme les tissus « laine et tergal ».

Nous avons demandé à un plisseur quels étaient les meilleurs tissus « à plisser ». Les voici, dans l'ordre :

1) Le tergal et ses divers mélanges.
2) Le rhovylon ;
3) Les crylor, dralon, flanerod, etc.;
4) La laine;
5) La soie et la rayonne;
6) Le coton.

Faut-il donc renoncer à la robe de coton ou de shantung plissée ? Pas forcément, car un plissé normal peut durer assez longtemps si on prend la précaution de faire nettoyer le vêtement à sec.

Voici, selon un plisseur, la façon de procéder pour réussir une jupe plissée :

- Avant d'acheter le tissu, aller voir le plisseur pour choisir le modèle : les plus en vogue actuellement sont les plis plats (couchés tous du même côté) et les plis ronds cassés, dits « Watteau ». Ces deux plissés existent en diverses largeurs.
- Se mettre d'accord avec lui sur le métrage : on compte généralement trois hauteurs de jupe en petite largeur (90 cm.) et deux hauteurs en grande largeur (140 cm.) pour une taille moyenne.

ATTENTION : vous pouvez demander un modèle « calculé ». Les plis seront alors plus rapprochés dans le haut de la jupe (1 cm. par exemple pour 2 dans le bas). Mais il vous faut alors une hauteur de tissu en plus. L'avantage est que la jupe est plus étoffée et le montage de la ceinture facilité.

- Une fois le tissu acheté, le couper en trois lés égaux. Réunir ces lés pour obtenir un anneau de tissu qui mesurera approximativement trois fois le tour de hanches. Laisser ouvert l'emplacement de la fermeture à glissière.
- Faire l'ourlet avant le plissage ; le plisseur ne se charge pour ainsi dire jamais de ce travail. Sur la soie, ou tout tissu léger, on peut faire un double rentré. Sur de la laine, il faut seulement surfiler ou poser un extra-fort.
- Préciser toujours au plisseur la nature du tissu, surtout si c'est une fibre synthétique, les temps de chauffe varient avec chacun.
- Il vous restera à monter la ceinture en faisant se chevaucher les plis pour obtenir votre tour de taille. Le moyen le plus simple pour qu'ils ne glissent pas est de les épingler sur un ruban de taille.
- Enfin, pour le nettoyage, n'oubliez pas que :

— les plissés permanents ne doivent jamais être donnés au teinturier. Les laver à l'eau savonneuse tiède. Ne jamais tordre et faire sécher suspendu;

— au contraire, tous les autres plissés doivent être nettoyés à sec, c'est le seul moyen de les faire tenir le plus longtemps possible.

(1) En vente au Printemps.

eau de Toilette
LUBIN

Si vous avez trois enfants (ou plus !)

Vous pouvez faciliter votre tâche de mère de famille et gagner un temps précieux. Les nombreuses astuces de la fameuse machine à coudre NECCHI Supernova vous permettent d'habiller votre petite famille mieux encore sans consacrer de longues journées à votre couture. Avez-vous remarqué les annonces en couleurs qui paraissent actuellement dans la presse féminine ? Lisez-les attentivement. Nouveau chef-d'œuvre de précision de la mécanique italienne, *entièrement automatique*, la NECCHI Supernova pique aux points droits et zig-zag, ourle, festonne, fait les boutonnières, les jours, les nids d'abeilles... et brode comme une fée les mille dessins de votre choix. Ne tardez pas. Demandez la documentation NECCHI (9 modèles à partir de 36.900 fr.) ou mieux encore une démonstration à domicile ; Agence NECCHI, Paris-Seine, 77, rue Turbigo. Tél. : ARC. 34-96.

Communiqué.

MOQUETTES
ET TOUS REVETEMENTS DE SOL
LE TAPIS CLOUÉ
vous assure la qualité parfaite de ses moquettes « Contrôlées » par
« QUALITE FRANCE »
que tout acheteur peut vérifier sur place dans ses
20 coloris en stock. Devis gratuit
20-22, rue du Meil - CEN. 10-62
DISTRIBUTEUR FRANCE-TAPIS

PUBLIVIT 1410

cadeaux - voyages - vacances
De bon goût
si pratique et ultra-léger
L'ENSEMBLE "SET" S.E.B.A.
en tissus cordoual lavable Tweed ou grain porc doublé moiré rouge - fermeture de sureté - initiales gratuites
Exceptionnel les 3 bagages
MALARMOIRE 85 cm x 55 x 17 cm
MIXTE "59" 65 cm x 50 x 18 cm
TRAVELBAG
20.000 F

Veuillez m'expédier contre remboursement ou contre règlement ci-joint de Frs 20.000 le "set" S.E.B.A. ci-dessus
NOM ______ Initiales ______
ADRESSE ______
en cas de non satisfaction dans les 10 jours de réception, le set S.E.B.A. vous sera remboursé.

S.E.B.A. 27, FAUBOURG MONTMARTRE - PARIS 9e
PRO. : 31-05

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

GOHA, un conte oriental en couleurs, humoristique et poétique. Un film qui ne ressemble à aucun autre. (*Broadway, Cinéma d'Essai Caumartin.*) (Voir la critique de Denis Vincent, page 36.)

TROIS BÉBÉS SUR LES BRAS : pour les amateurs de Jerry Lewis. (*Elysées Cinéma.*) (Voir la critique p. 36.)

LES TEMPS MODERNES : Charlot face au XX^e siècle. (*Quartier Latin.*)

MADAME DE : Ophüls conduit la ronde autour d'un bijou en forme de cœur entre le mari, la femme et l'amant. (*Club.*)

POUR QUI SONNE LE GLAS : le romantisme d'Hemingway avec Ingrid Bergman et Gary Cooper. (*Studio République.*)

LES VISITEURS DU SOIR : complaintes et diableries. Un film qui est resté beau. (*Studio Raspail.*)

RICHARD III : Laurence Olivier transpose Shakespeare du théâtre au cinéma avec une éblouissante fidélité. (*Acacias.*)

SUEURS FROIDES : un suspense signé Hitchcock. (*Celtic.*)

LE PROCÈS DE NUREMBERG : un film sans précédent composé de documents, d'archives inédits. Goering, Ribbentrop, etc., pendant leur procès. (*George-V.*)

LES FRAISES SAUVAGES, LA PRISON : deux films de Bergman également intéressants. (*Vendôme, Publicis, Ursulines.*)

MA TANTE : une joyeuse comédie américaine anticonformiste. (*Les Reflets.*)

FAIBLES FEMMES : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes. (*Cluny-Palace, Danton, Chézy.*)

LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRÈS LA PLUIE : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

IVAN LE TERRIBLE : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

LA GRANDE ILLUSION : un message de fraternité. (*Palais des Glaces, Idéal-Ciné, Caméra, Legendre.*)

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Plaza.*)

LES COUSINS : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Raimu.*)

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS : le meilleur western des dix dernières années, avec Gary Cooper. (*Monte-Carlo.*)

LES GRANDES FAMILLES : les grands bourgeois tels qu'ils sont. Gabin remarquable. (*Lecourbe, Denfert, Domrémy, Rambouillet-Palace.*)

siné-sélection

« Les tripes au soleil »

théâtre

L'EXCEPTION ET LA RÈGLE : une parabole ironique et amère. (*Lutèce.*)

TCHIN-TCHIN : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*)

CYRANO DE BERGERAC : (ballets de Roland Petit). La célèbre histoire de Rostand, mimée, dansée, mise en scène dans un grand spectacle. Un excellent divertissement. (*L'Alhambra.*)

LA DESCENTE D'ORPHÉE : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

LA TOILE D'ARAIGNÉE : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

TUEUR SANS GAGES : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

L'HURLUBERLU : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

LES POSSÉDÉS : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent. (*Antoine.*)

LA VIE PARISIENNE : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

expositions

PICASSO : 58 tableaux. Année par année, les étapes d'une carrière éblouissante. (*Musée Cantini, Marseille.*) (*Voir le reportage de J.-F. Chabrun, page 37.*)

DE GÉRICAULT A MATISSE : les prodigieux trésors des Collections suisses. (*Musée du Petit-Palais.*)

ART PRÉCOLOMBIEN : grandeur d'une civilisation anéantie. (*Galerie Charpentier, 76, faub. Saint-Honoré.*)

LE SIÈCLE DE L'ÉLÉGANCE EN ANGLETERRE : dernière semaine, à ne pas manquer. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

CÉSAR : le meilleur sculpteur de la nouvelle génération. (*Claude-Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

PEINTURE FRANÇAISE DEPUIS CÉZANNE : un ensemble d'une qualité exceptionnelle, à l'ombre de la plus fameuse des cathédrales. (*Musée de Chartres.*)

CHEFS-D'ŒUVRE DE DUFY : l'égal de Bonnard et de Matisse. (*Bernheim jeune, 27, av. Matignon.*)

KANDINSKY-KLEE : une passionnante confrontation. Dernière semaine. (*Berggruen, 70, rue de l'Université, 15^e.*)

SALON DE MAI : vaut le déplacement à cause de la « bête du Gévaudan » du sculpteur Auricoste. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

MARIONNETTES : petite rétrospective qui donne à tous les adultes normalement constitués l'envie de retourner au guignol. (*La Joie de Lire, 40, rue Saint-Séverin.*)

SINGIER : une leçon de goût et de clarté. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

FOLDÈS : un informel qui plait, présenté par l'ancien animateur du « Salon des Réalités nouvelles ». (*Rive Droite, 23, faub. Saint-Honoré.*)

REBEYROLLE : le tempérament d'un jeune peintre en passe de devenir un artiste qui compte. (*Creuzevault, 7, avenue Matignon.*)

BUSSE : un constructeur solitaire dont l'œuvre durera. (*Massol, 12, rue La Boétie.*)

COUTAUD : poésie de la décoration. (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

BUCAILLE : les fascinantes merveilles de l'automatisme. (*Soleil dans la Tête, 11, rue de Vaugirard.*)

DOMINIK : une matière riche, a quelque chose à dire. Et le dit. (*Lambert, 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

occasions

Je propose

- 2 FAUTEUILS CLUB en excellent état, grand confort. 60.000 F. Tél. de 20 h. à 21 h. MIR. 83-80.
- COLLECTION REVUE « VENDRE » 1946 à 1958. Tél. hres des repas WAG. 26-12.
- DEUX MONOGRAMMES P V fer forgé de 20 cm de haut, destinés à être vissés dans losange de 23 cm de côté. VER 58-44.
- CAMÉRA EMEL C 94 à tourelle, 8 mm, trois objectifs Berthiot. Etat neuf. 50.000 F. Tél. TRE 06-78, de 19 à 20 h.
- LIT LOUIS XVI, matelas 85 cm, fauteuil crapaud remis à neuf, trumeau ancien Louis XV, table basse et lampadaire fer forgé doré. Tél. de 9 h. à 11 h. MED 24-01.
- PIANO STEINWAY 1/4 de queue, 1 m80, noir, parfait état. GAL 77-15.

concerts

MARDI 19 MAI, A 21 H. : la jeune chanteuse Jacqueline Tolmer présente son premier récital parisien ; elle a choisi un programme varié, de Scarlatti à Fernando J. Obradors. (*Salle Debussy-Pleyel.*)

MARDI 26 MAI, A 21 H. : l'excellent pianiste Claudio Arrau ne possède pas en France l'audience qu'il mérite. Son récital sera vraisemblablement l'un des beaux concerts de la saison. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

LUNDI 1^{er} ET JEUDI 4 JUIN, A 21 H. : le pianiste américain Van Cliburn a subjugué le jury de Moscou et acquis une large célébrité; en grande vedette internationale, il se présente pour deux récitals devant le public parisien. (*Salle Gaveau.*)

télévision

JEUDI 14 MAI, A 21 H. 35 : « Les Jeunesses Musicales de France », une émission de Bernard Gavoty, avec Francis Poulenc, Denise Duval et le flûtiste Jean-Pierre Rampal. Au programme : des scènes de « La Voix humaine », des « Dialogues des Carmélites » et des « Mamelles de Tirésias » ; au piano : l'auteur, Francis Poulenc.

VENDREDI 15 MAI, A 22 H. 50 : « Cinépanorama », l'actualité cinématographique (à Cannes) commentée par François Chalais.

SAMEDI 16 MAI, A 21 H. 35 : « L'Ecole des Vedettes », émission d'Aimée Mortimer, avec Léonide Massine présentant son fils Léonide et sa fille Tania (tous deux danseurs), Annie Cordy, Sacha Distel, Maurice Escande et Bernard Blier.

SAMEDI 16 MAI, A 22 H. 40 : « Reflets de Cannes ». François Chalais réalise le reportage de la séance de clôture du XII^e Festival du Film.

DIMANCHE 17 MAI, A 20 H. 45 : « L'Ancre de Miséricorde », de Pierre Mac Orlan. L'action se déroule (bien sûr) à Brest. Avec Yves Deniaud, Georges Poujoly, Daniel Sorano, etc. Réalisation de François Gir.

LUNDI 18 MAI, A 14 H. 50 : « Finale de la Coupe de France de Football » en direct du stade de Colombes (et pour la seconde fois), les équipes du Havre et de Sochaux se retrouvent en présence, devant 50.000 spectateurs.

MARDI 19 MAI, A 22 H. 5 : « Musique pour vous ». Lucienne Bernadac présente l'orchestre des Concerts Français dirigé par André Jouve. Les 27 musiciens de cet ensemble formé en 1957 interpréteront des œuvres de Lalande, Fauré et Albert Roussel.

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Pierre Defert, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE DINA VIERNY
36, RUE JACOB
*
NIKIFOR
EXPOSITION DU 15 AVRIL AU 15 MAI

SYNTHESE
PELAYO
66, boul. Raspail - 14 mai - 13 juin

MARCEL GUIOT 4, rue Volney
DESPIERRE
peintures récentes

Galerie Claude Bernard
5, rue des Beaux-Arts - PARIS (6^e)
CÉSAR
SCULPTURES

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8^e)
FERNAND LÉGER
LA VILLE
29 lithographies originales
Éditions VERVE
12 au 20 mai

GALERIE J. BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
Moser, Nallard, Bertholle, Bissière

Galerie Daniel CORDIER
NOUVELLE ADRESSE : 8, rue de Miromesnil - ANJ. 20-39
JEAN DUBUFFET
« CELEBRATION DU SOL »
Du 28 avril au 7 juin

SAINT-PLACIDE 41, rue St-Placide
WEISBUCH
vern. 15 mai - jusqu'au 29 inclus

GALERIE DU COLISEE
40, rue du Colisée
J. SOTERAS

GALERIE H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud (6^e) DAN. 20-76
VILLERI
gouaches récentes - jusqu'au 6 juin

GALERIE RIVE DROITE
FOLDES
4 mai - 31 mai
23, Fg St-Honoré. ANJ. 02-28

GALERIE CHARPENTIER
PARMI LES TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN
20 siècles de bijoux d'or
exceptionnellement ouvert de 21 à 23 h. tous les soirs (sauf dimanche et lundi)

Galerie CHARPENTIER, 76, Fg-Saint-Honoré
TRESORS D'ART PRECOLOMBIEN
Au 1^{er} étage : BRETAGNE, par Jean Oberlé

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob, PARIS (6^e) - LITtré 23-18
Exposition NIKIFOR, peintre primitif
Du 15 avril au 15 mai 1959.

SAMEDI 16 MAI à 16 h. 30
au théâtre de l'Alliance française
Jean-Marie SERREAU
lira « Le séisme » du poète algérien Henri Kréa
Communiqué.

(Suite de la page 16)

les nôtres mieux que nous ne sommes en train de le faire ? »

Il n'est pas sûr qu'une aide massive de la France suffise à faire pencher la balance en faveur des Etats de la Communauté. La distribution des nouvelles richesses, dans les rares territoires qui, comme la Côte-d'Ivoire, pourront s'enrichir, va compter au moins autant que leur montant. De plus, il n'est pas prouvé, tant s'en faut, que l'application du strict libéralisme capitaliste soit la meilleure formule pour permettre à un pays sous-développé d'accéder à une pleine et rapide promotion économique. Fort de sa révolution et du prestige que confère l'indépendance, voire la mystique de l'unité africaine, Sekou Touré risque d'exercer une attraction déterminante sur les Etats demeurés au sein de la Communauté.

SÉKOU TOURÉ (GUINÉE) ET N'KRUMAH (GHANA). (A. P.)
Une course impressionnante et ouverte.

Le problème Sekou

On constate là qu'en ayant laissé Sekou Touré répondre « non » au référendum, la France risque de s'être enfermée politiquement dans un cercle vicieux. Il fallait, en bonne logique, soit recourir à la force, soit trouver un compromis. Pour n'avoir choisi ni l'un ni l'autre, la Vᵉ République fait courir autant de dangers à la Communauté en combattant Sekou Touré... ou en l'aidant.

Aider Sekou Touré, c'est finalement renforcer un régime dont certains espéraient qu'il s'effondrerait de lui-même, vu sa carence administrative, c'est accroître à terme ses chances de faire « boule de neige ». Là est précisément la crainte que plusieurs leaders africains, partisans du « oui », ont très fermement fait valoir auprès du général de Gaulle.

Combattre Sekou Touré, c'est actuellement tenter de l'« asphyxier ». Où peut mener cette politique ?

Sekou Touré s'est plaint, il y a quelques jours, à un envoyé spécial américain de ce que la France s'efforçait d'isoler son pays : le président Eisenhower, pour ne pas heurter les susceptibilités françaises, aurait refusé de lui envoyer les quelques milliers de fusils qu'il lui demandait pour équiper les deux mille hommes de l'armée guinéenne. L'Est, sans avoir été sollicité, expédiait ces armes et promettait l'installation d'un puissant émetteur à Conakry.

Au même moment, M. Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères françaises, déclarait à la tribune de l'Assemblée :

« L'Afrique devient à son tour l'enjeu d'un conflit entre l'Est et l'Ouest... Dans la conjoncture présente, il est essentiel que les Occidentaux concertent en Afrique leur politique et ajustent l'un par rapport à l'autre leur ligne de conduite. Le temps est passé où l'on pouvait se permettre d'agir en ordre dispersé et même de s'opposer au gré de tel ou tel intérêt particulier... »

Le cas du Mali

L'avertissement et l'invitation sont nets : ils s'adressent aux Etats-Unis, et surtout à l'Angleterre. La guerre froide peut en effet pousser au maintien du statu quo en Afrique, au moins temporairement : elle aboutirait, au nom de l'anticommunisme, à respecter le partage actuel des zones d'influence. Encore faudrait-il que Sekou Touré s'engage résolument du côté de l'Est communiste, rompant avec le neutralisme. Rien n'indique actuellement que cela soit vrai : ce serait pour Sekou Touré un ultime recours et, à voir de près, l'échec d'une large partie de ses ambitions. Mais le danger est réel : la Guinée est sur la corde raide.

J'ai appris à Conakry que Sekou Touré avait eu sur sa table, peu après le référendum, un accord entérinant son entrée dans la zone sterling. Il a finalement décidé, ne croyant pas à la « sécession », de ne pas le signer : « Il ne comprend pas l'anglais », m'a dit en souriant un Guinéen. En fait, actuellement, vouloir isoler Sekou Touré, c'est le rapprocher de N'Krumah, premier ministre du Ghana, et faire peser leur poids conjugué sur les pays de la Communauté, le double poids de l'indépendance et de l'unité.

Est-ce la seule voie ? Il était bon que la Communauté tentât de lever l'hypothèque de l'indépendance. L'association franco-africaine est riche de sens. Et ce n'est pas par hasard que M. Houphouet-Boigny a choisi de donner son nom à un pont, à Abidjan. Les réalisations de la culture et de la technique françaises survivent à tout colonialisme. Le pont Houphouet-Boigny unit justement Treichville, l'agglomération des petits employés et des prolétaires, au Plateau, le quartier résidentiel et administratif classique. Pourquoi faut-il que des menaces politiques s'enracinent en Afrique ? C'est que la France, n'ayant opté ni pour la fédération ni pour la confédération, a laissé la Communauté dans l'équivoque juridique — au moins sur le plan international — tout en divisant les ex-A.O.F. et A.E.F. De là est né le Mali, au sein même de la Communauté, et beaucoup de ses adversaires, après avoir partiellement réussi à le « torpiller », le considèrent comme le danger numéro 1.

Deux politiques

Que veut le Mali ? D'abord être reconnu par la France. Cela lui a été pratiquement refusé : seuls les territoires ont une existence aux yeux de la Communauté. Il entend ensuite voir la Communauté évoluer vers une confédération multinationale, par transferts progressifs de compétences. Rien n'indique pour l'instant qu'il puisse avoir gain de cause. Va-t-on, dans ces conditions, à la crise ? On peut au moins dire que la Communauté porte en elle-même des forces qui tendent à la disperser. C'est là que l'on retrouve justement la Guinée et Sekou Touré.

On a beaucoup remarqué, il y a quelques jours, Sekou Touré qui déclarait :

« Il ne fait aucun doute que le gouvernement effectuera un jour ou l'autre son entrée dans la fédération malienne ; ceci est d'un ordre inéluctable. »

De son côté, M. Modibo Keita, président du Mali, avait affirmé peu auparavant :

« Si la Communauté évolue vers un ensemble analogue au Commonwealth, qui peut dire si la Guinée ne serait tentée par l'expérience ? L'évolution devrait cependant être assez rapide pour que le renforcement de l'union Ghana-Guinée ne rende impossible ce retour de la Guinée dans un ensemble de langue française. »

Ces perspectives sont séduisantes. Mais elles impliquent des bouleversements profonds, alors que tous les organismes prévus par la Communauté ne sont même pas en place.

Si la France choisit le statu quo actuel, c'est à terme l'écueil de l'éclatement, voire la pénétration étrangère à la faveur de la balkanisation. Pression du Maroc sur la Mauritanie, du Ghana sur le Togo, du Nigéria sur le Dahomey et le Niger (Fédération du « Benin »), du Soudan et de l'Egypte sur le Tchad...

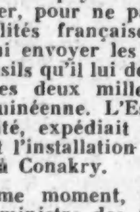
En fait, deux politiques se dessinent sous le gaullisme. La première, héritière de l'empire, a la faveur des lobbies politiques et militaires du régime qui n'hésiteraient pas, s'ils avaient les mains libres, à reconquérir purement et simplement la Guinée. Cette politique met l'accent sur la guerre froide, l'anticommunisme doctrinal, la lutte stratégique et la guerre révolutionnaire : elle tend à maintenir la tutelle la plus large sur l'Afrique, quitte à régner par personnes interposées. Elle aboutirait, politiquement et peut-être économiquement, à une sorte de « latino-américanisation » de l'Afrique.

La seconde politique, plus évolutive, plus empirique, jouerait au contraire des facilités qu'offre la Constitution pour ouvrir la Communauté sur l'association des peuples libres que nul n'a encore définie. Il est frappant de constater à ce sujet que le Togo et le Cameroun vont devenir indépendants d'ici moins d'un an. Dans quel ensemble s'intégreront-ils ? Il serait audacieux, mais sans doute payant, de repenser à cette occasion le problème des regroupements africains en le posant sur son véritable terrain, c'est-à-dire celui des réalités économiques et humaines et des voies d'accès à la mer.

Seule une telle attitude assurerait la vraie cohésion d'un ensemble lié à la France et permettrait enfin d'avoir vis-à-vis du tiers monde la grande politique dont les hommes politiques français rêvent depuis de nombreuses années.

CLAUDE KRIEF.

LA CURE DE BAINS DE MER ALGUÉS



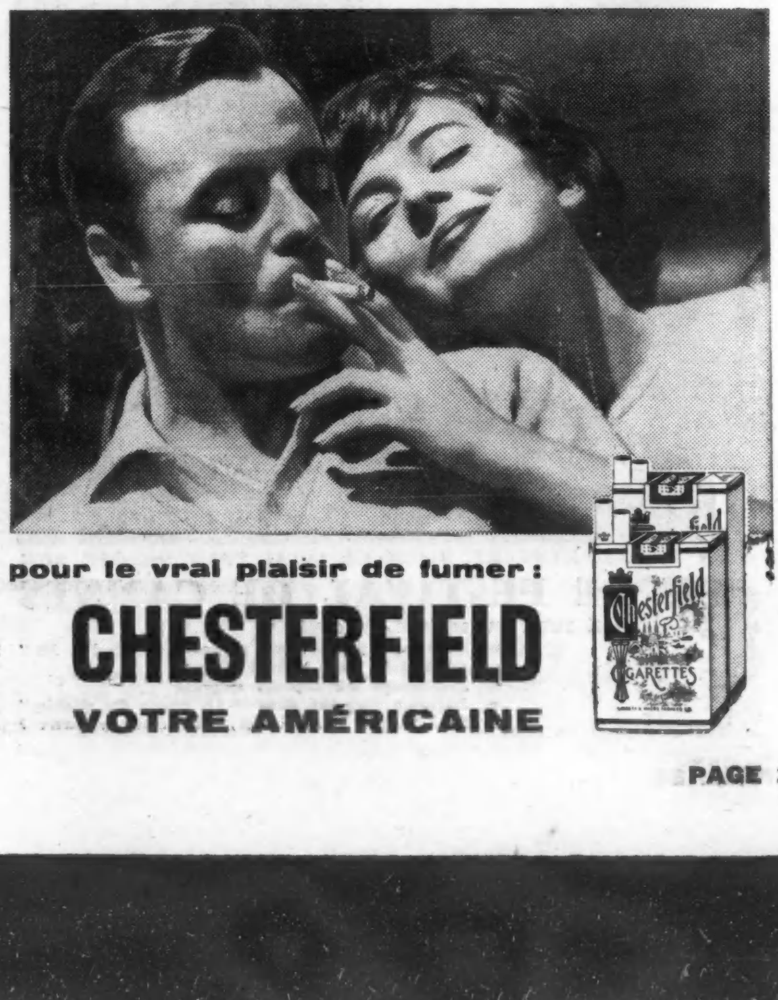
Les animaux baignant en milieu marin restent en équilibre physiologique constant

ALGUE D'ARMOR

REMINERALISE - TONIFIE

DESINTOXIQUE

FATIGUE - COURBATURES - DOULEURS



Des correspondants de « L'Express » dans le monde

PHILIPPINES

● Depuis quatorze ans, deux soldats japonais poursuivent la guerre.

(MANILLE, *de notre correspondant particulier*)

ATTAQUEE par des abeilles, une mission japonaise qui s'était enfoncée dans la jungle des Philippines a dû rebrousser chemin. Quatre de ses membres ont été si cruellement piqués qu'ils ont dû être hospitalisés d'urgence.

Le but de la mission était de prendre contact avec deux soldats japonais, le lieutenant Hiroo Onoda et le sergent Kinshishi Kotsuka, qui refusent d'admettre la défaite japonaise de 1946 et se terrent dans les montagnes depuis quatorze ans.

Onoda et Kotsuka sont les deux derniers membres d'un groupe de quarante soldats japonais débarqués dans l'île de Lubang quelques semaines avant la capitulation. Trente-six d'entre eux se sont rendus aux Américains en 1946. Un autre a déposé les armes en 1954 et un autre encore a été tué par une patrouille de l'armée philippine.

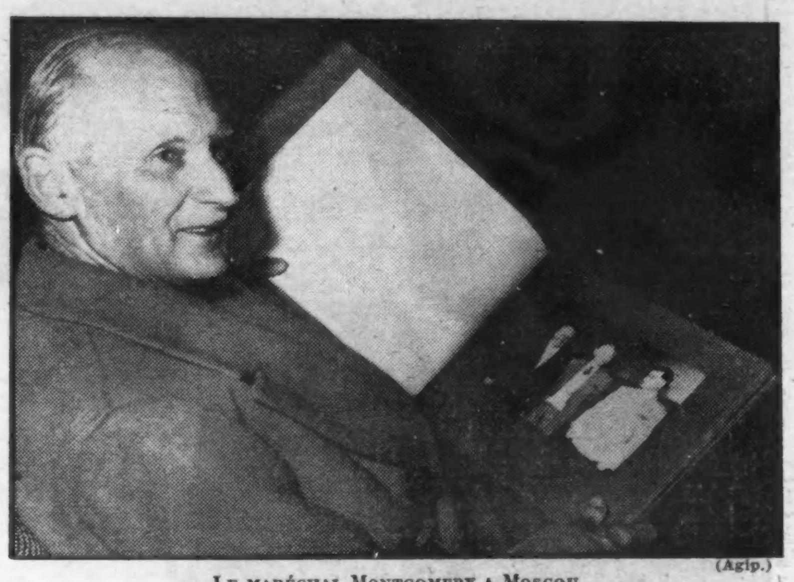
Si la mission japonaise ne parvient pas à convaincre les deux derniers de regagner leur pays, la police philippine est décidée à s'emparer d'eux « morts ou vifs ».

ANGLETERRE

● Monty raconte : « Kroutchev m'a dit... »

(LONDRES, *de notre correspondant particulier, Paul Johnson*)

LE maréchal Montgomery a publié cette semaine dans le « Sunday Times » le récit des entretiens qu'il a eus les 29 et 30 avril dernier à Moscou avec M. Nikita Kroutchev.



(Agip.)

LE MARÉCHAL MONTGOMERY A MOSCOU
« M. Kroutchev est d'accord sur mon plan »

Le chef du gouvernement de l'U.R.S.S. lui a déclaré notamment :

● « Il faut faire quelque chose pour mettre fin à la tension actuelle en Europe. Le plus simple serait de conclure des traités de paix avec les deux Allemagnes, en accordant des garanties réelles à Berlin-Ouest. Si les Occidentaux s'y refusent, la Russie finira par agir seule et conclura un traité de paix avec la République démocratique allemande. Et si cela doit conduire à la guerre, eh bien ! c'est que tel doit être le destin de la Russie. »

● « Personne ne veut la réunification de l'Allemagne pour l'instant, mais rares sont ceux qui osent le dire tout haut. Adenauer ne la désire pas. Les Français et les Anglais non plus. La Russie, en tout cas, n'en veut pas. »

● « Si l'on se mettait d'accord sur le retrait des troupes d'occupation dans leurs pays respectifs, la Russie accepterait un large plan d'inspection et de contrôle des différents territoires nationaux. Mais une telle inspection est impossible tant que les forces armées des deux blocs se trouvent face à face, prêtes à se battre à la moindre alerte. »

● « La Russie éprouve certaines appréhensions au sujet de l'Allemagne. Elle redoute le réveil d'un esprit de revanche dans ce pays. Il semble que l'Allemagne fédérale puisse jouer bientôt un rôle dirigeant en Europe occidentale et il n'est pas impossible qu'elle cherche un jour à convaincre les Occidentaux de marcher vers l'Est. »

Le maréchal Montgomery a déclaré de son côté à M. Kroutchev :

● « Ce serait une erreur que de vouloir résoudre tous les problèmes d'un seul coup. Il faut progresser lentement en examinant les questions l'une après l'autre et non présenter les solutions sous forme de « paquet ».

● « Le danger le plus immédiat se trouve à Berlin, mais deux mesures pourraient diminuer la tension actuelle :

1) Demander à l'O.N.U. d'établir un plan accordant à Berlin-Ouest des garanties acceptables de part et d'autre. Les troupes d'occupation occidentales pourraient être progressivement remplacées par des forces de l'O.N.U.; 2) Adopter un système d'inspection simple applicable à une région limitée, mais pouvant être étendu par la suite. »

M. Kroutchev a déclaré qu'il était d'accord sur ces deux mesures. Il a ajouté aussi que la Russie était prête à séparer les deux problèmes qui se posent à propos de l'Allemagne, c'est-à-dire à s'attaquer d'abord à celui de Berlin et à remettre à une date indéterminée la question des traités de paix.

● Klaus Fuchs : de nombreuses offres d'emploi.

(*De notre correspondant particulier*)

DANS quelques jours, le physicien anglais Klaus Fuchs, condamné à quatorze ans de prison en 1950 pour avoir livré des secrets atomiques aux Russes, sera transféré de la prison de Wakefield au domaine pénitentiaire de Leyhill. Des remises de peine lui ayant été accordées pour « bonne conduite », il sera libéré le 2 juillet prochain, après neuf ans seulement d'internement.

Fuchs a engagé, il y a déjà plusieurs années, des négociations avec le gouvernement de Pankow par l'intermédiaire de son père, professeur de théologie à Leipzig, pour obtenir le droit de s'établir en Allemagne de l'Est. Mais la réponse officielle ne lui est pas encore parvenue. Fuchs n'aura pas de mal à utiliser ses connaissances de physicien : plusieurs gouvernements cherchent déjà à s'assurer ses services.

Samedi dernier, à Washington, au cours d'un débat sur la nomination de l'amiral Lewis S. Strauss (ancien président de la Commission de l'énergie atomique américaine) au poste de secrétaire au Commerce, un sénateur a révélé que Fuchs avait déposé un brevet d'invention de la bombe à hydrogène dès 1946, soit quatre ans avant que le président Truman annonce la décision américaine de fabriquer la bombe H.

● La technique du bâton dans les prisons du Kenya.

(LONDRES, *de notre correspondant particulier*)

VENDREDI dernier, les Anglais ont pris connaissance avec consternation du rapport du juge d'instruction chargé d'enquêter sur le « massacre » de onze Africains détenus dans le camp de Hola, au Kenya. Après une longue enquête, le magistrat a en effet établi les faits suivants : le 3 mars, les onze Africains ont été battus à mort par leurs gardiens à l'aide de gourdins. Les bastonnades infligées aux prisonniers Mau Mau qui avaient refusé de se rendre au travail ont duré cinq heures. Un blessé a déclaré qu'il avait été battu pendant trois heures.

Le gardien-chef, un Africain, a expliqué au juge d'instruction la technique de la bastonnade : « *Un coup sur chaque bras, un coup à l'estomac, un coup sur chaque jambe, de nouveau un coup à l'estomac*, etc. » Il a affirmé que le commandant du camp, un Européen, lui avait dit : « *Frappe-les sur les bras et les jambes, mais pas trop.* »

Le commandant a nié avoir donné de tels ordres. Il a déclaré avoir seulement autorisé les gardiens à frapper les prisonniers « *sur les jambes au-dessous du genou* ». Il a cependant reconnu que les incidents du 3 mars étaient le résultat d'un plan conçu par l'administration pénitentiaire du Kenya pour contraindre les prisonniers à travailler.

(A. P.)

KLAUS FUCHS*
La bombe H dès 1946

Détail qui a particulièrement choqué l'opinion : une première enquête menée par les services pénitentiaires avait conclu que les prisonniers étaient morts pour avoir bu de l'eau contaminée.

Le ministre britannique des Colonies, M. Lennox Boyd, qui avait récemment refusé une demande d'enquête sur les camps de détention présentée par les travaillistes, a tenté d'échapper aux critiques en promettant qu'une commission d'enquête spéciale allait être nommée. Mais les députés du Labour Party sont revenus à la charge en posant une question

*) Photographié en 1952.

Le numéro spécial en couleurs de

N° 36 - MAI

cinéma 59

PRIX 200 F

EN AVANT-PREMIÈRE, TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR

LE FESTIVAL DE CANNES

et le TOUR DU MONDE DU CINÉMA :

* Roberto Rossellini présente "India 58"
* Au Brésil, avec Marcel Camus
* Printemps du cinéma anglais
* Jacques Dupont dans "La passe du diable"
* Le cinéma mexicain, un mort vivant ?

VENTE DANS LES KIOSQUES

Pub. H. Rapin

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

précise : *« Quand une inculpation de meurtre sera-t-elle lancée contre les responsables ? »*

« Pourquoi, a demandé Mrs Barbara Castle, *la justice ne peut-elle suivre son cours au Kenya comme elle le fait ici ? »*

M. Lennox Boyd n'a pas répondu.

teur, que la pègre commence à s'y intéresser. »

Ce trafic scandalise l'opinion, mais il révèle un problème grave : on évalue à 800.000 le nombre des couples américains qui cherchent à adopter un enfant et les agences d'adoption officielles sont incapables de

(Intercontinentale.)

Prisonniers Mau-Mau au Kenya
Un coup sur chaque bras, un à l'estomac, un sur chaque jambe...

ÉTATS-UNIS

● Un nouveau « racket » : le marché noir des bébés.

(New York, *de notre correspondant particulier, Sydney G. Cooper*)

A la suite de l'arrestation d'un ancien magistrat new-yorkais accusé de « marché noir d'enfant », un policier téléphona à un juge d'instruction que l'on supposait impliqué dans l'affaire. La conversation fut à peu près celle-ci :

— *Nous voudrions, ma femme et moi, adopter un enfant grec.*

— *J'attends justement un petit garçon incessamment*, répondit le juge.

— *Quel serait le prix ?*

— 2.800 *dollars* (1.400.000 francs).

— *Voulez-vous que nous prenions rendez-vous ou que ma femme vienne vous voir ?*

— *Inutile. Je vous téléphonerai lorsque l'enfant sera disponible.*

Lorsque l'enquêteur compléta le coup de téléphone par une visite, il put constater que le juge était prêt à tenir sa parole. Les contacts avaient déjà été pris en Grèce et la livraison de l'enfant était garantie.

Celui-ci eût été l'un des 20.000 enfants adoptés illégalement chaque année par des couples américains. Beaucoup viennent de Grèce et la plupart sont placés à New York. Le prix varie de 1.500 à 10.000 dollars (750.000 à 5 millions de francs) et le chiffre d'affaires de ce « racket » est estimé à 35 millions de dollars (17 milliards de francs) par an. « L'affaire est si fructueuse, a déclaré un enquêteur, que les agences ne parviennent pas à satisfaire cette demande. Les démarches à effectuer et les conditions à remplir sont d'autre part si nombreuses que beaucoup de couples préfèrent emprunter le « raccourci » du marché noir.

ARGENTINE

● Le gouvernement Frondizi juge Fidel Castro trop populaire.

(Buenos Aires, *de notre correspondant particulier*)

PENDANT son séjour à Buenos Aires, où il venait participer aux travaux du Comité des vingt et un de l'O.E.A. (Organisation des États américains), M. Fidel Castro, chef du gouvernement cubain, a été pratiquement « chambré » par les autorités argentines. Le gouvernement Frondizi craignait que son apparition en public ne déclenche un enthousiasme révolutionnaire qui tournerait à la manifestation contre le régime.

Il fallut plusieurs heures au ministre des Affaires étrangères argentin, M. Florit, pour convaincre son dynamique visiteur de demeurer dans sa chambre d'hôtel pendant toute la journée du 1[er] mai, où les manifestations ouvrières avaient été interdites et où le gouvernement craignait des troubles.

Après son intervention au Comité des vingt et un — dans laquelle il réclama le lancement d'un plan Marshall pour l'Amérique latine sur la base de 30 milliards de dollars (15.000 milliards de francs) en dix ans — Fidel Castro a tenu une conférence de presse au cours de laquelle les journalistes argentins l'ont surtout interrogé sur les « affinités communistes » de son régime.

Constamment escorté par M. Florit, il a finalement quitté l'Argentine sans avoir une seule fois pris la parole en public. Mais au cours de son escale à Montevideo (Uruguay), ville six ou sept fois moins peuplée que Buenos Aires, 100.000 personnes se sont pressées pour l'entendre et l'acclamer.

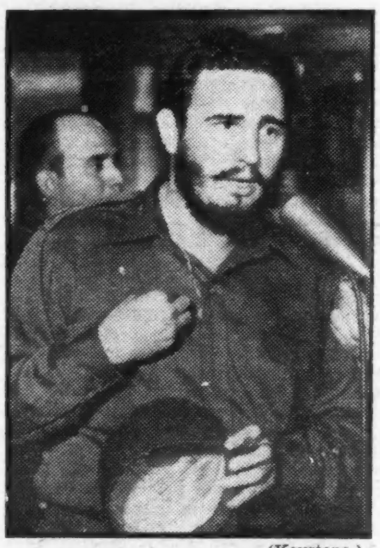
VU, LU, SU

● **Ancêtres à vendre.** — « Les Américains sont atteints de snobisme et de conscience de classe ; ils ne sont pas démocrates, et un va-nu-pieds ne peut plus devenir un millionnaire », écrit le sociologue américain Vance Packard dans son dernier ouvrage, « The status seekers » (Les Chercheurs de statut social). A son avis, l'Angleterre est allée beaucoup plus loin dans la démocratisation que les U.S.A., « dont les habitants sont surtout préoccupés de leur position sociale... Il en résulte que la démocratie est de plus en plus un idéal, de moins en moins une réalité ».

Voici quelques-unes de ses observations :

La Religion : Le protestantisme « High Church » est au sommet. Il y a quelques catholiques dans la haute société, mais aucun juif. Puis il y a, de plus en plus bas dans l'échelle sociale, les presbytériens, les méthodistes et les baptistes.

Les Ancêtres : Les galeries de tableaux font un grand commerce de vieux portraits, parce que les gens en achètent souvent une paire, pour être en mesure, après quelques années, de dire à leurs invités que ce sont leurs arrière-grands-parents.



(Keystone.)

Fidel Castro
Un plan Marshall

● **75.000 bombes.** — Le savant américain Linus Pauling, prix Nobel de chimie, a fait scandale en annonçant dans une conférence que les U.S.A. avaient un stock de 75.000 armes nucléaires capables de détruire vingt fois tous les habitants de la terre. La Commission de l'énergie atomique, gardienne du grand secret, a déclaré : « Pour le public, ce chiffre ne peut rien signifier, ni même indiquer si le stock est suffisant, trop petit ou trop important. Mais ce chiffre serait (s'il était vrai) fatalement significatif « ailleurs » — c'est-à-dire pour l'équipe de planification d'un ennemi potentiel. »

● ● ●

● **La danse des microbes.** — « Pénicilline », tel est le titre d'un ballet récemment présenté à Copenhague par le médecin danois qui en a écrit l'argument. Familier des milieux chorégraphiques, ce praticien a mis en scène la lutte qui se déroule dans l'organisme au cours d'une infection grave. Le thème musical faisait également de larges emprunts à la physiologie, notamment aux différentes formes du rythme cardiaque. On voit des danseurs-leucocytes affronter des danseuses-bactéries, puis la mort terrassée par la pénicilline. Le décor lui-même évoque les tissus de l'organisme décolorés à mesure des progrès de l'infection, revivifiés ensuite par la guérison.

● ● ●

● **Journal parlant.** — « L'Asahi Science Magazine », hebdomadaire japonais (90.000 exemplaires) a dû, le mois dernier, procéder à un second tirage de 100.000. Il contenait un encart constitué, au recto, des photos en couleurs des chutes du Niagara et de la fameuse horloge de Big Ben, au verso, d'un pavé d'encre brune qui emplissait la page. En plaçant cet encart sur un appareil spécialisé, un Synchroreader, on entend successivement le rugissement des célèbres chutes et la sonnerie de l'horloge londonienne. C'est, selon le « Time », grâce au professeur Hoshino, de l'Institut de technologie de Tokyo, que l'on a réussi à adapter le procédé de l'enregistrement magnétique au papier journal.

Seul inconvénient : le lecteur magnétique indispensable coûte plus de 20.000 francs.

● ● ●

● **Deux cents heures d'écoute.** — La presse soviétique annonce la sortie d'un nouveau récepteur à dix transistors, équipé de deux antennes. L'appareil reçoit toutes les stations de l'U.R.S.S. en n'importe quel point du territoire. Il pèse 2 kilos. Les piles durent 200 heures.

"BONNE NUIT !"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

Le prix de gros, pour le GAZ,
croyez-moi, cela réduit sérieusement un budget.

Il ne s'agit d'ailleurs pas exactement "d'un prix de gros" mais d'un tarif aussi avantageux qu'un prix de gros. C'est le TARIF BINÔME qui intéresse tous les abonnés domestiques dont la consommation annuelle atteint ou dépasse un certain niveau.

Demandez à votre Centre Local GAZ DE FRANCE ou à votre Installateur d'examiner si vous faites partie de cette catégorie privilégiée. Il vous dira franchement si vous avez intérêt à demander pour vous le TARIF BINÔME GAZ DE FRANCE. Cela peut entraîner une économie de plusieurs milliers de francs par an, pour une famille de 3 personnes.

ça compte !

Renseignez-vous auprès des Services du GAZ DE FRANCE et des Vendeurs ou Installateurs

GAZ

DÉMOCRATIE

Visite chez les Normaliens

● ***Dans la prestigieuse maison de la rue d'Ulm, 300 jeunes gens affûtent leur intelligence. Jean Cau est allé les interroger.***

Notre enquête « Croyez-vous à la Démocratie ? » semble avoir de sérieux prolongements, de réels échos non seulement parmi ceux qui nous ont répondu, mais aussi parmi ceux que les textes publiés jusqu'ici ont incités à réfléchir sur leurs propres convictions.

De tous côtés, on nous écrit, on nous signale telle prise de position individuelle, on nous suggère de sonder tel ou tel milieu, on s'interroge, on discute.

Les milliers de réponses qui nous sont parvenues font maintenant l'objet d'un indispensable travail de synthèse. Parmi ces réponses, se trouvaient quelques lettres émanant d'élèves de grandes écoles et en particulier de l'Ecole Normale Supérieure. Ces jeunes hommes, scientifiques ou littéraires, représentent une partie de l'élite de la jeunesse intellectuelle française. Aussi, plutôt que de publier les fragments de tel ou tel témoignage personnel, nous avons demandé à Jean Cau d'aller voir « les Normaliens » et de parler avec eux.

Voici les résultats de sa visite dans la célèbre maison de la rue d'Ulm.

ON y entre comme dans un moulin: c'est de tradition. Je suis entré et j'ai brusquement compris pourquoi une sorte de malaise m'avait saisi lorsqu'il fut convenu à « L'Express » que j'irais « voir les Normaliens ».

Maintenant, je sais : j'avais peur de ce rendez-vous avec les fantômes et les souvenirs ; peur de ces couloirs et de ces thurnes où nous venions, en rupture de khâgne, discuter le coup ou disputer belotes, bridges et pokers ; peur de retrouver l'ombre de D..., qui, plus chevelu qu'Absalon, traînait son élégance fatiguée et son intelligence sceptique de cour en couloir et de couloir en thurne. C'était un copain.

Et l'ombre de S... qui déjà ratiocinait « vachement » et logeait à chaque palier de ses démonstrations un amour tantôt emporté et tantôt glacé des « hommes ». C'était un copain.

Et l'ombre de A... qui était « thala » (1) doux et studieux. Le soir, il s'agenouillait et, sous l'œil narquois des athées, disait sa prière. Parfois, les sarcasmes volaient. Imperturbable, A... continuait de marmonner. Il y fallait quelque courage. C'était un copain.

J'ai retrouvé D... en Algérie. On s'est tapé dans le dos, on a ri, on a levé les bras au ciel. Il y avait douze ans, je crois, que nous ne nous étions vus. Toujours très élégant et fatigué, mais moins chevelu, D... m'a appris qu'il était fasciste. Je lui ai dit — il le savait — que je ne l'étais pas. Nous avons bien ri, puis parlé sérieusement. Chacun — pour l'autre — a refait ses trajets.

J'ai revu S... un jour. Il était devenu communiste, militait, collaborait aux revues du parti et écrivait « *quelque chose autour du marxisme* ». A..., je crois, est marié et a trois enfants. Il enseigne la philosophie aux moutards d'un bled du centre de la France. Toujours doux et studieux, je le parierais. Et d'autres...

(1) Thala : en argot de l'Ecole : les Catholiques, c'est-à-dire ceux qui vont à la (Thala) messe.

L'un est devenu moine, l'autre est mort d'une espèce de tuberculose ; un autre, mon copain L... (qui était petit, Breton et agile latiniste) a abandonné la plume pour l'épée et est, aujourd'hui, ou mort ou capitaine (il était, il y a quatre ans, lieutenant).

Alors, je suis entré. Des jeunes gens lisaient, au soleil de la cour, une revue ou un cours sur Montesquieu. Un solitaire, dans une thurne, derrière un rempart de dictionnaires, s'acharnait sur un texte de Thucydide. Des bouffées de musique classique ou de jazz retenaient ma main sur la poignée d'une porte. Des gars passaient, sans un regard. Et moi je scrutais les visages comme si j'allais reconnaître un copain.

Une sorte d'oasis

Mais non, personne ne vient à moi, personne ne m'appelle par ce surnom qui fut le mien.

J'aborde, au hasard, un gaillard — cheveux en brosse, pull-over jeté sur les épaules — et lui explique pourquoi je voudrais « parler à des Normaliens ».

— *Le mieux, d'abord, serait que tu viennes bouffer au pot.*

Au pot (2) il y a entre cent et cent cinquante garçons. Leur âge : entre 19 et 25 ans. L'école compte environ 300 élèves, dont moitié de « Scientifiques » (à peu près) et moitié de « Littéraires » (3). Entre les deux groupes, il n'y a ni hostilité, ni mépris, ni frictions d'aucune sorte. Les élèves sont, *d'abord*, des Normaliens, et les affinités qui lient les groupes ne relèvent pas forcément d'un même amour pour Xénophon ou d'une même ardeur à résoudre des Intégrales.

Le mathématicien borné ou l'intellectuel filandreux sont des notions qui sautent ; ici, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse se déclarent réconciliés. L'Ecole possède un passé prestigieux : Pasteur en fut directeur (il y a d'ailleurs laissé un souvenir détestable auprès des « non-thalas » en instituant, de son règne, la messe obligatoire...) et ses anciens élèves ont nom Bergson, Péguy, Baudrillart, Herriot, Brasillach, Jules Romains, Jean Prévost, Giraudoux, François-Poncet, Léon Blum, Sartre, Merleau-Ponty, Soustelle, Brouilhet, etc.

Tout passé prestigieux suppose une légende. L'E.N.S a la sienne selon laquelle le Normalien serait un individu brillant « laïuseur » (c'est-à-dire intarissable sur quelque sujet que ce soit), terriblement sec et adonné à un genre de plaisanterie spécifique nommée « canular ». Cette légende est bien entendu en partie fausse. L'Ecole n'est pas un champ clos d'amicales disputes byzantines et il n'est pas vrai que les élèves y passent leur temps — comme le prétendait Giraudoux — à y appointer leur intelligence comme un enfant, en le suçant, appointe un sucre d'orge.

Plus sérieusement, l'Ecole est ceci : le foyer de liberté intellectuelle traditionnellement le plus libre qui soit ; une sorte d'oasis de culture humaniste sans lequel l'université ne serait plus ce qu'elle est ; le symbole, enfin, au niveau de l'enseignement de ce que le génie français (« français » parce que l'E.N.S. est *impensable* aux U.S.A., en Allemagne ou en U.R.S.S.) nourrit de plus nerveusement intelligent et de plus intellectuellement ouvert.

Avoir un père général ?

Nous nous sommes installés dans le jardin, au soleil, autour d'une table ronde. Il y a là une dizaine de « Scientifiques » (mathématiciens, physiciens, chimistes...). Ils sont débraillés, jeunes, passionnés, sincères. Durant notre longue conversation à bâtons rompus, ils me donneront une impression d'honnêteté intellectuelle absolue.

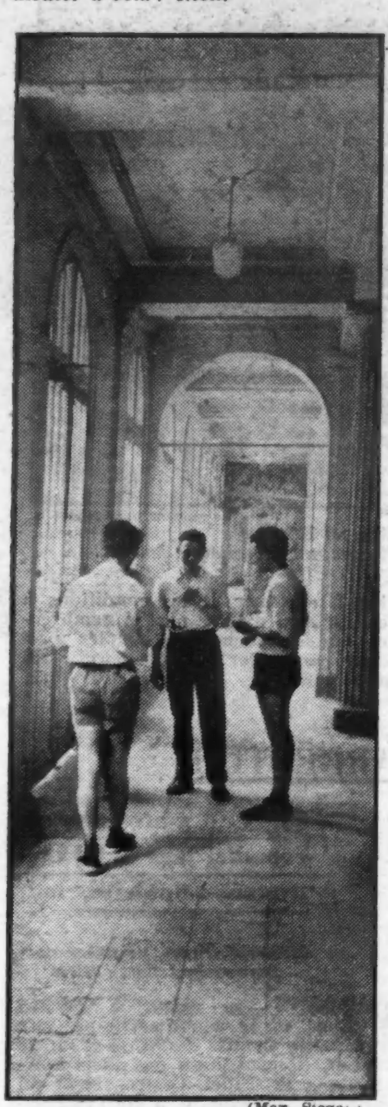
(2) En argot de Normale, le Restaurant.

(3) L'Ecole Normale Supérieure (dont le siège est 45, rue d'Ulm) à laquelle on accède par un concours préparé dans les classes supérieures des grands lycées (entre 2 et 4 ans de préparation) forme en principe des professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur. Les élèves y passent de 3 à 5 années et y préparent théoriquement l'agrégation. Chaque promotion « intègre » entre 60 et 80 élèves, moitié scientifiques, moitié littéraires. Les élèves, qui ont reçu ces dernières années le statut de fonctionnaires (ils reçoivent de 40 à 60.000 francs par mois) sont pensionnaires (ils reversent 20.000 francs par mois à l'école). Ils s'engagent à fournir dix ans de service à l'Etat.

Après avoir connu le tricheur empêtré et le parachutiste buté, ces gars-là me donnent une impression de fraîcheur.

Les réponses à mes questions se croisent, se complètent, l'un termine la phrase que commence l'autre. Ils (je suis obligé de dire « ils ») disent :

— *La majorité d'entre nous voudrait évidemment se consacrer à la recherche, mais le statut de celle-ci, en France, est aberrant. Aucune école en France ne prépare à la Recherche Scientifique, il n'existe aucun statut préparatoire à celle-ci, et on va partout déclarant que notre pays manque de savants. Mais que fait-on pour remédier à cela ? Rien.*



(Max Siegal.)

UN COULOIR DE L'ÉCOLE
On y entre comme dans un moulin...

Nous, Normaliens, sommes obligés de signer un engagement aux termes duquel nous devons dix années de service à l'Etat. Cet Etat, comment nous utilisera-t-il ? Serons-nous envoyés dans la Communauté qui a besoin de cent professeurs agrégés ? Que celle-ci ait besoin de professeurs, c'est certain ! Mais que la France ait besoin de savants, c'est plus certain encore. Va-t-on sacrifier la recherche ?

— *Il s'agit de savoir,* dit l'un, *ce que choisira Magrandeur !*

— *Aucune nouvelle bourse n'a été accordée cette année par le C.N.R.S. On s'en tient au statu quo qui est audessous même de ce qu'on peut appeler l'insuffisance.*

— *Magrandeur est tout à fait coincée. Elle veut trop de choses contradictoires. D'un côté, elle désire que la France construise des fusées et des bombes atomiques ; d'un autre côté, elle semble ignorer qu'il faut des savants pour réaliser cet ambitieux programme. Or, ceux d'entre nous qui auront la possibilité de faire de la recherche sont une poignée.*

— *Autre chose,* dit un physicien : *nous sommes sursitaires mais, notre sursis épuisé, nous devons accomplir notre service militaire. Après trente mois d'uniforme et d'Algérie, quel est celui d'entre nous qui pourra se remettre aux études ? La durée du service — probablement due à la guerre — risque ainsi de bousiller intellectuellement des promotions entières de scientifiques. A moins d'être planqué dans un laboratoire de l'armée ou de recevoir une affectation spéciale... Il y faut des protections, un père général...*

Ils éclatent tous de rire et s'interpellent pour savoir lequel d'entre eux a un père général. Aucun.

— *Moi, le mien l'était,* dit l'un d'une voix lugubre, *mais comme je l'ai assassiné, impossible de compter sur lui !*

On injurie le meurtrier et suivent en cascade quelques raisonnements bien plaisants sur la nécessité d'en avoir (des généraux) ou pas. Le sérieux revient :

— *Nous craignons aussi de nous voir contraints par Magrandeur à être des chercheurs téléguidés:* « Mes chers enfants, vous allez me construire ma bombe atomique, hein ? »

— *Je crois,* dit calmement l'un, *que je préfère encore l'Aurès à cette domestication.*

Les « dernières gouttes... »

Ils discutent : que vaut-il mieux ? Renoncer à la recherche et vadrouiller pendant d'interminables mois aux quatre coins de l'Algérie ou accepter de travailler à la fabrication de la bombe atomique et de ses variantes ? Et voilà comment nous en arrivons à parler « politique ».

— Où en êtes-vous ?

— *Au moment du 13 mai, nous avons été tous unanimes pour refuser le coup de force. Nous avons constitué un Comité de Défense de la République, signé des adresses, envoyé des pétitions, etc. Puis, il y a eu les examens, les vacances, la rentrée. L'élan était perdu. Ensuite, le référendum qui nous a donné une incroyable impression d'isolement et nous a mis un peu K.O. Depuis — car on ne peut pas isoler l'Ecole du reste de la Nation — un sentiment d'impuissance nous a gagnés et l'agitation politique est en léthargie.*

— Mais le gaullisme ?

Ici, les réponses fusent en désordre. En éventail, les voici :

— *On peut dire qu'une cinquantaine au moins de normaliens le considèrent comme une escroquerie pure et simple.*

Je demande :

— Et les autres ?

— *Les autres n'arrivent pas à « identifier » de Gaulle. Certains le créditent d'une sympathie qui s'adresse à l'homme, mais considèrent que politiquement il ne représente rien de solide.*

— *D'autres se demandent :* « Tant qu'il n'a rien fait, peut-être peut-il encore faire quelque chose ». *Mais l'attitude de confiance totale a, en tout cas, totalement disparu.*

— *Nous en sommes presque tous arrivés à considérer que de Gaulle est de moins en moins important. Que le plus important n'est pas ce que le général dit ou veut (ou est supposé dire et vouloir) mais ce qui se fait.*

— *A mon avis,* déclare un agrégé de mathématiques, *le général est en train de presser les dernières gouttes de son prestige. Et, pour tout dire, je crois que nous vivons une sorte de 6 février permanent sans tomates.*

« Hérédo-quelque chose »

Tous approuvent. Il continue, porté par cette approbation :

— *Nous étions, avant le 13 mai, dans l'opposition aux créatures et aux politiques qui, à travers les acrobaties que l'on sait, gouvernaient notre pays. Mais la démocratie qui, avant le 13 mai, n'existait plus dans les faits, depuis cette date n'existe même plus dans les principes. Aujourd'hui, les gens sont frappés de stupeur, paralysés d'impuissance. L'identification de la IV^e République à tous nos écœurements a été pour le nouveau régime payante. Jusqu'au jour où les Français s'apercevront que si le cadavre de la IV^e République pue, cela n'empêche pas la V^e d'avoir la vérole et d'« être hérédo-quelque chose » qui n'est pas la démocratie.*

— Pour vous, qu'est-ce que la Démocratie ?

« Ils » répondent :

— *La même chance pour tous.*

Et l'un :

— *Tant qu'il n'y aura que trois ou quatre fils d'ouvriers à l'Ecole, nous ne serons pas en Démocratie.*

— Et cette Démocratie ?

Il y a à l'Ecole une trentaine de communistes : ceux-là ont fait leur choix. Ils arrivent à s'entendre sur des points concrets et particuliers avec la grande majorité des élèves, mais sur le fond d'une politique générale, il y a rupture. Le marxisme, qui autrefois était un courant vivant irriguant l'Ecole, est maintenant devenu — par l'identification qu'en font ses adeptes au « stalinisme » français — une simple rivière bardée de digues.

Non isolés politiquement (car ils trouvent des « ouvertures » sur l'Algérie, le gaullisme, la politique économique du gouvernement, etc.) les communistes le sont intellectuellement et ont renoncé à tout prosélytisme. La

MORTIMER
Chemisier Habilleur
30, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
(SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)

Vêtements
POIDS PLUME Été 59
COSTUMES, BLAZERS, PANTALONS
tissus et coloris inédits

IMPERMÉABLES ULTRA-LEGERS

CHEMISETTES, POLOS ITALIENS
et autres exclusivités masculines

ouvert de 9 h. à 19 h. 30

(Max Siegal.)

DANS LES JARDINS DE NORMALE SUP'
« Cela s'appelle l'aurore »

gauche non communiste (U. F. D., P.S.A., U.G.S.) représente une force à peu près égale à celle des communistes.

Le troisième bastion est le bastion « thala ». Très actifs et nombreux (entre 80 et 110) les thalas « diffusent » leurs idées plus qu'ils ne militent. Ils se rattachent aux tendances progressistes du catholicisme français. Le reste des Normaliens est imprégné par ce qu'un littéraire appelle avec un sourire un *« sain conformisme de gauche »*...

Je répète :

— Et cette Démocratie ?

— *Il faudra d'abord réparer ce qui aura été détruit par la IVe et enterré par la Ve. Déjà, c'est une tâche. Ensuite, promouvoir une véritable justice sociale. Sans heurts, sans violences ? Ça !... Notre rôle à nous est peut-être d'être résolus à amortir les chocs, à faire que la fin ne se perde jamais dans les moyens, à ne pas oublier que la liberté doit suivre du même pas la démarche de la société que nous souhaitons. Et, avant tout, faire la paix en Algérie.*

Chez les littéraires

— *Vous avez vu des scientifiques ?*

— Oui...

— *Et que vous ont-ils dit ?*

— C'est que je ne vous le dirai pas. Je veux savoir si vos opinions et vos dires concordent.

Nous sommes entassés dans une thurne neuve et claire. Livres éparpillés, cours manuscrits, reproductions de tableaux piquées au mur. Sur un papier fixé au mur par une punaise, deux vers, je crois, d'Eluard : *« Dure et douce bien-aimée Comme un roc couvert de mousse »*... Ma « table ronde » de « Littéraires » est dispersée sur le divan, assise par terre, appuyée aux rayons de livres.

— *Nous avons moins encore le choix que les scientifiques. A la sortie de l'école, que faire ? Le C.N.R.S. marque le pas et accorde des bourses au compte-gouttes. Même problème de places en ce qui concerne l'Ecole de Rome et l'Ecole d'Athènes.*

— Serez-vous nommés dans la Communauté ?

— *Il s'exerce une sorte de chantage à l'agrégation sur les dernières places. On n'accorde le titre d'agrégé qu'à condition que le candidat accepte de servir dans la Communauté...*

— Comment vous diversifiez-vous politiquement ?

— *Il y a les thalas, discrets mais qui avancent souterrainement ; les P.S.A., U.G.S., très actifs ; les communistes dont le noyau n'irradie pas. Le reste est « gauchisant ».*

— Etes-vous plus actifs qu'avant le 13 mai ?

— *Non. Au moment du 13 mai, le refus a été total, absolu, sans bavures. Mais, à la rentrée de novembre, nous nous sommes — dans l'ensemble — retrouvés en plaine atonie. L'Ecole, quoi qu'on en dise, n'est pas une tour d'ivoire et notre « collectivité » répercute forcément l'atonie et la passivité ambiantes. Dites-nous, que faire ? Allons-nous organiser des conférences pour nous autoconvaincre ? Nous le sommes ! Allons-nous défiler dans la rue, seuls ? Manifester, signer, pétitionner ?*

Ils se regardent chaque fois que je leur pose une question comme si la curiosité que j'ai d'eux les surprenait. Mais la réponse vient vite que l'on sent avoir été ressassée au cours d'interminables discussions.

— *L'impression d'immobilité est étouffante. Et celle de stagnation, d'enfoncement lent... Voilà : il n'y a plus d'Histoire. Il y a peut-être un Destin à la Malraux mais plus d'Histoire. Ce que nous estimions impensable et à jamais révolu — cette liquidation de l'Histoire et cet envol insensé et mystique de la France vers un destin magique — s'est réalisé.*

— *Drôle de coup de matraque pour des rationalistes !* dit l'un en riant.

— *Mais oui, impensable ! Nous étions — tous...*

J'interromps :

— Il n'y a pas de « fascistes » à l'Ecole ?

— *Deux ou trois : ils font partie du folklore. Donc, nous étions — tous — persuadés qu'il fallait en finir avec la IVe. Mais nous croyions que l'on en finirait à travers le processus — même en passant des seuils de violence — d'une politique. Or, tout d'un coup, on s'envole dans une espèce de mollétisme supérieur appelé Grandeur... Et 80 % des Français, bouche bée, devant le « phénomène » !*

— Et de Gaulle ?

— *En gros, nous n'avons aucun lien personnel ou passionnel d'hostilité à son égard. Plutôt un double sentiment: celui qu'il ne peut rien faire et qu'on ne peut rien sur lui.*

— Comment voyez-vous l'avenir ?

— *Bouché en tout cas par l'affaire algérienne. Pour le moment, en suspens. Quasi indéchiffrable, tant qu'on ne se décide pas à la paix par la négociation.*

— Et ensuite ?

— *Ensuite, comme il est évident que les structures politiques de l'avenir sont à créer, c'est à partir de ces structures neuves que nous pourrions vous répondre. La difficulté est là. Elle est accrue, dans la période que nous vivons, par l'impossibilité qui est la nôtre d'avoir une action sur les structures présentes. Pour le moment, la France est habilement anesthésiée.*

— Comment croyez-vous qu'elle se réveillera ?

Ici, deux réponses — approuvées par tous — vont venir se compléter. Et l'un dit :

— *Il y a un élément très rassurant dans tout ce qui nous arrive : la droite vient de prouver avec éclat qu'elle en est arrivée à un point où elle ne peut se survivre qu'en s'accrochant à l'armée. Le jour où une maille du filet dans lequel nous sommes enserrés craquera, tout le filet viendra avec. Certes, pour le moment, il est solide et la non-résolution de la guerre d'Algérie le renforce chaque jour.*

— *Et il y a,* dit un autre, *un autre problème qui est celui de la gauche française, et particulièrement, du Parti communiste. Tant que le P.C. restera ce qu'il est et claironnera ses gains électoraux comme des victoires de la Révolution ; tant qu'il gèlera l'électorat de gauche dans l'idéalisme (car enfin c'est faire de l'idéalisme que de croire à la France promue demain « socialiste » à travers le P.C.)... Je veux dire : le P.C. est prodigieusement isolé. Pour des raisons sans grande force (retraite des combattants, allocations de la Sécurité sociale), il se réinstalle dans son fauteuil de 25 % de voix, mais n'en bouge pas. Ses cadres vieillissent, son militantisme s'épuise, son recrutement est stoppé. Paralysée de frousse, la gauche, autour de lui, s'émiette peut-être, mais ne le rejoint pas. Du coup, on en arrive là : une droite au pouvoir, puissante et ironique et possédant tous les leviers de commande en face d'un P.C. impuissant et ankylosé. Il y a blocage. Mais supposez que naisse une troisième force, suffisamment puissante pour dégeler le P.C. parce que capable de pouvoir discuter avec lui d'égal à égal. Là, tout change ; là, le blocage saute. C'est pour cela que la tâche la plus urgente qui devrait apparaître à la gauche non communiste serait avant tout d'abattre le socialisme mollétiste. Si l'on ne croit pas — fût-ce à l'échéance de dix ou quinze ans — à la naissance de cette force, alors, comme la France ne sera jamais communiste sans guerre mondiale et comme la droite ne passera pas la main sans y être contrainte, comme enfin le P.C. ne semble pas vouloir se désankyloser, car cela supposerait un bouleversement de son appareil et des cadres... alors, il n'y a plus qu'à désespérer.*

Je leur ai dit :

— Vous n'êtes pas gais ? Hein ?

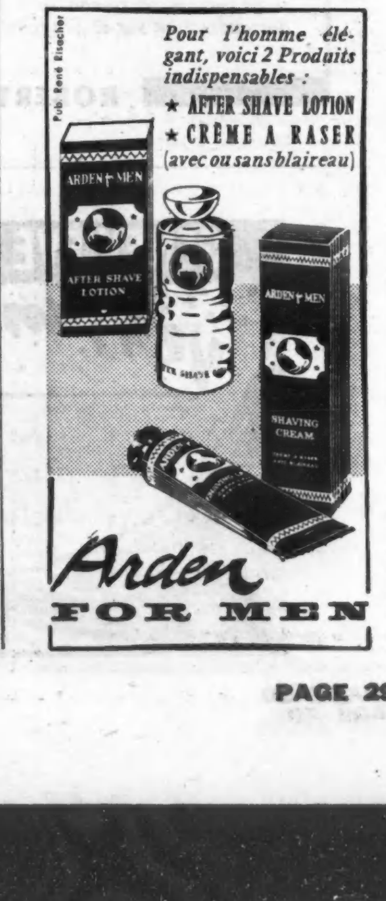
Ils m'ont répondu en riant : *« Mais si ! Mais si ! »*

Nous sommes allés dîner au pot. L'appétit leur était venu. Ils avaient entre 20 et 24 ans. A cet âge, rien ne coupe l'appétit. Les rires, autour de la table, se sont mis à fuser et les fourchettes à voler vers les plats. Cela s'appelle la vie.

> *« Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?*
>
> *« Cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'Aurore. »*

C'est Giraudoux qui a écrit cela, un Normalien.

JEAN CAU.



Les petits « QUE SAIS-JE ? » font les grandes cultures

JACQUES N. POLITIS
CHYPRE
sa légende
son épopée
son histoire
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
PUBLIALE

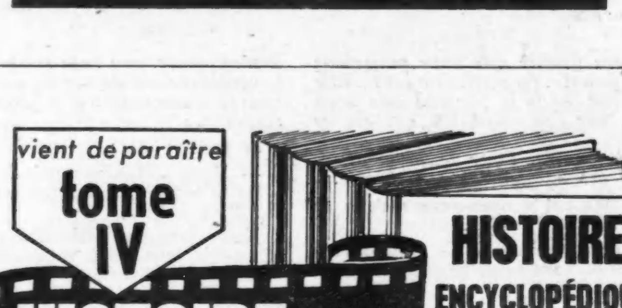
le plus grand romancier belge de langue française
FRANZ HELLENS
ŒIL-DE-DIEU
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Un très moderne DON QUICHOTTE

vient de paraître
tome IV
HISTOIRE DU CINEMA parlant
HISTOIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU CINÉMA en 5 vol.
par RENÉ JEANNE CHARLES FORD

Voici le tome 4 de la magistrale HISTOIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU CINEMA de René Jeanne et Charles Ford : histoire vivante, précise, objective du cinéma parlant en Europe et dans le monde, depuis ses premiers balbutiements jusqu'en 1945.

Spécialiste ou "amateur", vous trouverez dans cet ouvrage, qui se lit comme un roman vécu la plus complète et la plus actuelle documentation sur le Septième Art.

1 fort vol. abondamment illustré
ROBERT LAFFONT



REPORTAGE

● *Les « tricheurs » face à leur juge.*

Les Enfants de la justice

par Michel Cournot. Ed. Gallimard. 212 pages, 650 francs.

« LES Enfants de la justice », c'est d'abord un document exceptionnel — noté sur le vif — mais c'est aussi, reconstruit, élaboré, un remarquable spectacle imaginaire.

Tout se passe en une journée dans le cabinet d'un juge des enfants qui, de demi-heure en demi-heure, reçoit et expédie ses malheureux jeunes clients. Echanges verbaux, serrés, précis, qui pourraient avoir lieu n'importe où ailleurs, dans une chambre, une usine, un confessionnal, partout où il y a « face-à-face », « huis-clos », la possibilité pour deux personnes de jouer, solitaires, le grand drame à deux voix de l'accusateur et l'accusé.

L'un, c'est le juge, le berger, le représentant de l'ordre, de la morale du troupeau. On le reconnait à son énorme voix qui menace, profère, démontre, et ne lui appartient pas tout à fait, parce qu'il parle au nom de tous. L'autre, c'est l'enfant, la brebis perdue, salie, qui s'obstine à revendiquer son erreur, son chemin singulier, d'une voix minuscule et sauvage.

La robe noire

Le juge est chez lui, dans son droit, dans son fauteuil.

Il est l'autorité suprême, un tribunal à lui tout seul (« *Je vais maintenant te juger. Je ne mets pas toujours ma robe noire, elle est là dans l'armoire... C'est comme si je l'avais*) parfaitement libre de renvoyer tranquillement chez lui ce garçon qu'on vient de prendre au volant d'une voiture volée ; ou, au contraire, de faire arrêter le soir même cet autre qui n'a rien fait — pas encore.

Liberté qui se retourne évidemment contre lui. Il faut qu'il protège les propriétaires de voitures et de portefeuilles contre les enfants criminels, mais surtout qu'il veille à défendre ces mêmes enfants contre la société, et contre eux-mêmes. Chacun d'eux est un « cas ». Les vrais délinquants, définitivement déformés, sont rares. La plupart des autres ont poussé dans des milieux malsains, dans la gêne et le besoin ; s'ils « prennent », c'est parce qu'ils n'ont pas reçu assez, s'ils « fuguent », c'est qu'on ne veut pas d'eux. Comment leur donner ce qui leur manque ? Tâche incommensurable, puisqu'il s'agit d'amour. Or, la seule façon qu'ait le juge de manifester son « amour » à cette immense masse d'enfants perdus qui réclament « plus que les autres », c'est de temps en temps de les châtier (d'où une scène surprenante où le juge tombe à bras raccourcis sur un garçon dont il vient d'apprendre qu'il a tenté de se suicider) — ou bien de leur faire confiance.

« — *Si vous tenez trois mois, je mettrai une rose là... ici !*

— *Une rose ?...* (Elle a deux grosses larmes aux yeux) *...Une rose pour moi ?* ».

Le juge, il faut bien le dire, est un énorme comédien ; pas une corde, une ficelle qu'il n'utilise ; les plus gros effets lui sont bons. Pensez, il a vingt minutes, une demi-heure, pour convaincre un adolescent dont personne ne s'est occupé pendant seize ans, que toute la société dans son entier a les yeux fixés sur ce qu'il va devenir.. Sinon, si le jeune passe la porte sans être sûr de l'intérêt qu'on lui porte, il va de nouveau fracturer une devanture, ou bousculer un agent, dans le simple but de se faire reconduire devant son juge, pour éprouver encore dans sa chair et par la souffrance, la poigne féroce et si adorablement rassurante du Père.

Le juge sait très bien qu'il se risque dangereusement : parce qu'il promet plus qu'il n'a. Après tout, la société se fiche joliment bien que son rebut, son « reste », rejoigne la majorité bien vivante et bien pensante, ou aille croupir à tout jamais derrière des barreaux. Tout ce qu'elle veut, c'est être tranquille. Le juge se sent seul, tout seul, à souhaiter le contraire, à vouloir rattraper de force les enfants qui s'en allaient au fil de l'eau, qu'il est chargé de punir, et qu'il punit pour sauver.

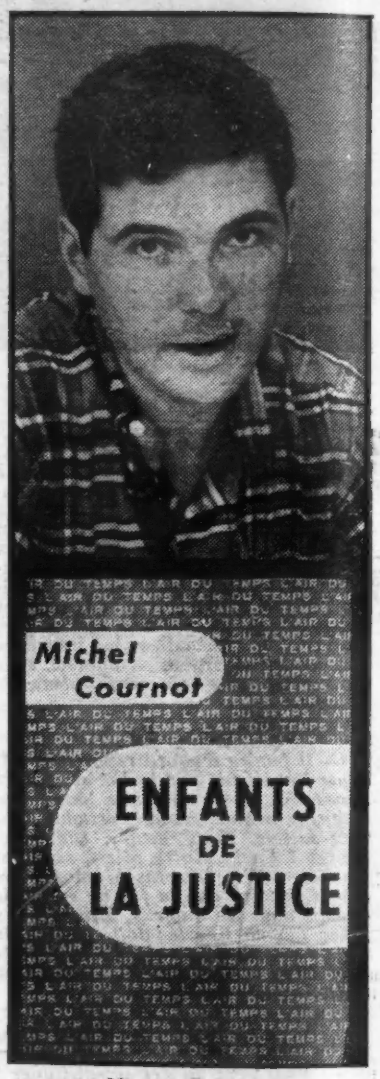
Et la vraie victime, ce n'est ni la société ni l'enfant : c'est ce juge, en apparence si sûr de lui.

Situation insolite, que le récit très bref, très concentré de Michel Cournot fait sentir en quelques dialogues. L'ancienne maison de correction n'existe plus ; ni murs ni barreaux, de belles demeures, ornées de massifs, flanquées d'ateliers et de terrains de jeu, où une bande de criminels en puissance couraille librement au bord perpétuel de la fuite.

La barrière morale

Ce qui les retient, ce n'est rien de plus qu'une haleine, la barrière morale que tissent autour d'eux continuellement, amoureusement, ceux qu'on a constitués leurs gardiens. On pourrait dire leurs dompteurs : une erreur de calcul, un geste maladroit, et c'est la rupture, le saut dans le vide d'une créature à nouveau livide, haletante, la police sur les talons.

Unité de lieu : le cabinet du juge des enfants. Là, toute une série de scènes comiques, tragiques, singulières,



MICHEL COURNOT
Une rose pour moi ?

qui pourraient s'intituler : « Le juge fait confiance », « Le juge prend des risques », « Le juge cherche une chambre », « Le juge prépare un mariage », et surtout « Le juge voit le vol mais ne trouve pas le voleur ».

En effet, tous ces fonctionnaires chargés de contraindre, réprimer, punir les jeunes, se retrouvent à la poursuite d'une ombre qu'ils n'atteignent jamais : le vrai coupable. Eux ne recontrent que la misère. Et rien ne trahit mieux l'ambiguïté actuelle de la situation du juge des enfants, représentant de la loi pénale, mais aussi père malgré lui, que le dernier mot de ce délinquant de seize ans, récidiviste, qui, après avoir attaqué des agents, meurt d'une balle perdue en suppliant : « *Appelez mon juge !* ».

A la lecture passionnée, fébrile, de ce court ouvrage qui trace du système judiciaire une image violente et cependant remplie d'espoir, on en oublie l'ordonnateur. S'effaçant derrière son dialogue, la réalité qu'il veut présenter, Michel Cournot a donné aux scènes et aux personnages des « Enfants de la justice » une vie belle et puissante.

MADELEINE CHAPSAL.

Lolita L'Exilé de Capri Zazie

« ...Ces pauvres gens sont donc insensibles à la littérature contemporaine ? »

ENTRETIEN

Cinq cents mots par jour

● ***Graham Greene est fatigué d'être considéré comme un « romancier catholique ».***

L'Express. — Que pensez-vous de votre dernier roman ?

GRAHAM GREENE. — « Notre agent à La Havane » ? Bien entendu, je le considère comme une plaisanterie.

L'Express. — Il est excellent.

GRAHAM GREENE. — J'espère seulement qu'il vous aura fait sourire.

L'Express. — Quand l'avez-vous écrit ?

GRAHAM GREENE. — L'année dernière. Je l'ai commencé en novembre 1957, lorsque j'étais à La Havane.

L'Express. — Vous écrivez vite ?

GRAHAM GREENE. — Non, très lentement. Quand je suis sur un livre, j'essaie de faire cinq cents mots chaque jour, mais bien souvent je me trouve arrêté.

L'Express. — Où travaillez-vous ? A Londres ?

GRAHAM GREENE. — Pas à Londres, non. Trop de coups de téléphone, trop de gens. Généralement à la campagne. Ou bien je vais à Brighton, sur la mer, et je travaille dans une chambre d'hôtel, personne ne peut m'y joindre, et si je m'ennuie trop, Londres n'est pas loin.

L'Express. — On a dû souvent vous poser la question : pourquoi donnez-vous à vos livres, même les plus sérieux, la forme d'un « thriller » ? D'un roman policier ?

GRAHAM GREENE. — J'aime les romans policiers, je prends toujours plaisir à en lire. Quand j'étais moi-même au collège, l'une de mes premières admirations fut pour John Buchan. Et puis, de nos jours, la vie ressemble un peu à un roman policier, vous ne trouvez pas ? Surtout depuis la guerre.

L'Express. — Lorsque vous vous préparez à écrire un livre, avez-vous déjà toute l'intrigue en tête ?

GRAHAM GREENE. — Je vois le commencement et la fin, mais il reste beaucoup d'obscurité au milieu. Heureusement, sinon le livre serait déjà comme écrit. C'est pourquoi je ne peux pas faire de nouvelles : on est obligé de savoir à l'avance ce qu'on va dire et il n'y a plus de découvertes à opérer. J'aime qu'un livre pousse.

L'Express. — Ecrirez-vous encore des livres qui ne soient pas seulement des « thrillers », comme « Le Fond du problème », « La Puissance et la Gloire » ?

GRAHAM GREENE. — Je suis un peu fatigué d'être considéré comme un romancier catholique et persécuté pour cette raison ; c'est pourquoi, dans mes deux derniers livres, il n'y a pas de catholicisme du tout. J'ai aussi une pièce qui va maintenant être jouée à Londres et qui n'est rien qu'une comédie. C'est afin de dépister les gens. C'est difficile : lorsqu'ils ont décidé que vous êtes un romancier catholique, tout un groupe de personnes bien intentionnées est là autour, à faire pression...

L'Express. — Quel sera le sujet de votre pièce ?

GRAHAM GREENE. — Elle s'appelle « L'Amant complaisant », et cela dit tout.

L'Express. — Vous trouvez ?

GRAHAM GREENE. — Expliquer une intrigue est impossible. Toute intrigue a l'air banal, mais la pièce fut très amusante à écrire. Jusqu'ici, je n'ai écrit que trois pièces et je crois que celle-ci est la meilleure, M. Anouilh est en train de la traduire en français.

L'Express. — Que pensez-vous des films qui ont été tirés de vos livres ?

GRAHAM GREENE. — Je les déteste tous. Sauf ceux dont j'ai fait moi-même le scénario, « Le Troisième Homme » et « The Fallen Idol ». Avez-vous vu « Un Américain bien tranquille » ? C'était épouvantable. L'Américain est complètement dans la vérité et l'Anglais complètement dans l'erreur. L'Américain est l'incarnation de la sagesse et de l'héroïsme. C'est terrible !

Je viens juste d'achever le scénario de « Notre agent à La Havane » ; ils sont en train de tourner le film là-bas avec Alec Guinness. Je rentre de La Havane.

L'Express. — Pour qui écrivez-vous ?

GRAHAM GREENE. — Pour moi-même, je pense.

L'Express. — Vos lecteurs ne vous intéressent pas plus que cela ?

GRAHAM GREENE. — Non. Je crois qu'en écrivant, chacun a dans l'esprit un lecteur imaginaire qui est le lecteur idéal.

L'Express. — Comment est le vôtre ? Homme ou femme ?

GRAHAM GREENE. — Probablement hermaphrodite ! En fait, lorsqu'on écrit une pièce ou un film, on a besoin de penser au public, parce qu'il s'agit d'un acte public. Mais un livre est un acte privé et il n'est pas nécessaire d'en imaginer les lecteurs.

L'Express. — Le succès immense de vos livres n'a pas eu d'influence sur vous ?

GRAHAM GREENE. — J'espère bien que non ! Surtout, surtout s'en préserver ! Il faut travailler dur, faire ce qu'on peut, s'escrimer. C'est tout. Et puis j'ai toujours été intéressé par la façon de raconter une histoire. La technique. Trop intéressé peut-être.

L'Express. — L'avez-vous étudiée chez d'autres écrivains ?

GRAHAM GREENE. — Quand j'étais jeune, oui.

L'Express. — Qui admirez-vous comme conteurs d'histoires ?

GRAHAM GREENE. — Henry James, Josef Conrad. Et un écrivain qui n'est pas très connu, Ford Madox Ford. A un moment donné, il a été plus célèbre en France qu'en Angleterre, parce qu'il a vécu en France. C'est un bon écrivain. Il est mort aux environs de 1940. Son meilleur livre est « The Good Soldier ». Je ne sais pas s'il a été traduit.

L'Express. — Et parmi les écrivains français contemporains, qui appréciez-vous ?

GRAHAM GREENE. — Je ne les lis pas en français, je regrette. J'aime beaucoup Malraux, surtout « Les Noyers de l'Altenburg » et « La Chute », de Camus. Ça m'a un peu rappelé Rilke.

L'Express. — Et Sartre ?

GRAHAM GREENE. — J'aime certaines de ses pièces, mais pas beaucoup ses romans. « Huis-Clos » est une pièce magnifique. Je trouve que ses romans sont trop sous l'influence de John Dos Passos.

L'Express. — John Dos Passos fut en effet l'une des découvertes de notre après-guerre.

GRAHAM GREENE. — Pour moi, il date un peu. Il appartient aux années vingt, morceaux de journaux découpés, gros titres, il est ennuyeux, très.

L'Express. — Suivez-vous la nouvelle littérature anglaise ?

GRAHAM GREENE. — Un peu. Il y a un ou deux jeunes auteurs que j'admire, mais dans l'ensemble, je ne lis pas beaucoup de romans. Et surtout je dois avouer que les deux seuls auteurs contemporains dont je puisse saisir le dernier livre avec l'absolue certitude que j'en éprouverai du plaisir, sont de la génération précédente, comme moi-même : Evelyn Waugh et sir Henry Green. Avec eux, je me sens absolument sûr de passer une heure agréable.

L'Express. — Les jeunes auteurs ne vous donnent jamais une image du monde moderne, du leur, qui vous apporte quelque chose ?

GRAHAM GREENE. — Je ne sens pas ça du tout. Une femme peut-être : Muriel Sparke. Mais, tout compte fait, je ne lis pas beaucoup.

L'Express. — Vous parlez peu de vous-même dans vos livres. Est-ce exprès ?

GRAHAM GREENE. — Mais si, je parle de moi ! Dans mes livres de voyages. Seulement, c'est vrai, je n'aime pas la confession, ni les confessionnaux.

L'Express. — Vous donnez le sentiment de ne pas aimer beaucoup l'époque moderne, ses mœurs, ses machines, de considérer que tout cela met en danger la vie intérieure.

GRAHAM GREENE. — Je ne crois pas que ce soit tout à fait vrai... Bien sûr, si on écrit quelque chose de... disons de laid, on peut le décrire avec affection, et cependant le lecteur n'y verra peut-être que la laideur.

L'Express. — Qu'est-ce que vous n'aimez pas dans la civilisation d'aujourd'hui ?

GRAHAM GREENE. — America. Et par America, je veux dire beaucoup de choses qui n'ont rien à voir avec l'Amérique elle-même, la télévision, les gadgets, les légumes enveloppés de cellophane, la nourriture congelée, toutes sortes de choses. Ce n'est pas là seulement l'Amérique, mais j'utilise le terme d' « America » pour les désigner.

L'Express. — Pourquoi n'aimez-vous pas la télévision ?

GRAHAM GREENE. — On s'en aperçoit même chez ses amis : une fois que les gens sont apparus à la télévision, ils deviennent des « vedettes ». →

« QUE SAIS-JE ? » 830 titres parus
Chaque volume : 2 Fr (nouveaux)

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Jacques MENETRIER
L'homme quelconque
Ami et disciple de Carrel, le docteur Ménétrier, dans cet essai qu'il vient de publier en librairie, examine avec autant de sympathie que de lucidité la condition qui est faite à l'homme quelconque de notre temps. La sociologie, la statistique et la psychanalyse auront-elles raison de notre âme. L'individu triomphera-t-il de la masse et la société de la fourmilière? Le docteur Ménétrier, en grand praticien servi par son talent d'écrivain, dans son livre de lecture aisée, nous apprend à défendre notre personnalité, notre liberté et notre société.

Michel DESORBAY
La paroi
Pour vaincre le Kanga, non loin du Toit du monde, quelques hommes sont prêts à affronter, s'il le faut, la mort. Leur courage indomptable aura-t-il raison de ce pic qui les défie du haut de ses huit mille mètres? LA PAROI, de Michel Désorbay, alpiniste qui participa à l'expédition française de l'Himalaya, nous décrit avec une sobriété admirable, l'aventure des hommes hantés par la passion des sommets. Avec eux nous luttons, nous souffrons, nous espérons. Et avec eux aussi nous partageons l'orgueil du service inutile et la fierté d'une victoire meurtrière.

JULLIARD

avez vous lu...?
LOLITA
nrf

Le bilan d'une vie philosophique
L'INVENTAIRE D'UNE EPOQUE
Les problèmes et l'avenir de la gauche et du socialisme
dans
Henri LEFEBVRE
LA SOMME ET LE RESTE
Deux volumes 14 x 19
792 pages
2.000 fr. t.l.c.
Contre le dogmatisme
Une magistrale mise au point
LA NEF DE PARIS EDITIONS
25, rue des Boulangers - PARIS-V°

avez vous lu...?
LOLITA
nrf

L'Express. — Et vous?

GRAHAM GREENE. — Je n'ai jamais accepté de m'y trouver. Je ne veux pas. Ce n'est pas l'affaire d'un écrivain que d'être reconnu. Et tous ces gens qu'on a vus à la télévision commencent à être identifiés dans la rue. Un écrivain devrait avoir une sorte d'enveloppe protectrice qui empêche qu'on le reconnaisse, c'est sûr.

L'Express. — Vous avez beaucoup voyagé. Pour quoi faire?

GRAHAM GREENE. — C'est névrotique! Je dis ça parce que j'ai calculé que l'année dernière j'ai parcouru en avion près de 44.000 km et c'est trop : ça, c'est de la névrose.

L'Express. — Vous n'aimez pas les réfrigérateurs, mais vous aimez les avions?

GRAHAM GREENE. — J'aime les avions long-courriers. J'aime entendre une voix par le haut-parleur qui annonce : Damas, Khartoum, Hong-Kong, mais les petits avions ne me plaisent pas, je préfère le train.

L'Express. — Dans vos romans, vous prenez souvent pour héros la même espèce de gens : des déchets sociaux, des hors-la-loi. Est-ce aussi ceux que vous préférez dans la vie?

GRAHAM GREENE. — Je ne peux pas répondre affirmativement parce que tous mes amis se sentiraient insultés!... C'est plutôt en tant que connaissances que j'apprécie les individus hors catégorie : ceux qu'on rencontre dans un bar ou dans un train et à qui l'on parle pendant une demi-heure. Il y a tellement de gens qui aiment raconter leur vie. Quelle quantité d'histoires on obtient d'un voisin d'avion : c'est extraordinaire!

L'Express. — De telles rencontres vous ont-elles parfois servi de point de départ à un roman?

GRAHAM GREENE. — Non, le point de départ pour un roman vient toujours de soi. Par exemple, pour « La Fin d'une liaison », je voyais un homme sur un balcon situé en un lieu particulier à Freetown. Il y avait deux façons de le faire quitter ce balcon, et il m'a fallu un an avant de me décider à choisir l'une ou l'autre : chacune pouvait être le point de départ d'une histoire complètement différente issue de l'image de ce même homme sur ce balcon. Il a fallu tuer une des histoires, afin de permettre à l'autre de prendre le départ. Je ne savais pas laquelle sacrifier. L'une était un « roman policier » et l'autre, l'histoire que j'ai écrite.

Quelquefois, je ne vois que la première scène et la scène finale, sans savoir comment remplir le reste. Ainsi pour cette histoire, qui je l'espère va marcher, le commencement est situé dans le Congo belge : je vois un homme marchant vers la caméra, c'est un docteur. J'ai déjà écrit les dernières paroles qu'il doit prononcer dans le roman. Mais le milieu manque encore. C'est difficile, je ne suis pas sûr que cela se fera jamais. Il faut attendre. Eh bien, cette idée m'était venue avant même que je n'aie vu une léproserie et il a donc fallu que j'aille en voir une au Congo belge : j'y étais il y a quelques semaines. J'ai passé six semaines dans cette léproserie pour que mon personnage ait un décor. Mais c'était à lui que j'avais songé d'abord.

L'Express. — Qu'est-ce qui vous attirait chez les lépreux?

GRAHAM GREENE. — Il existe dans la lèpre ce qu'ils appellent le « cas brûlé » : l'homme a perdu ses doigts peut-être, ou son nez, ou ses oreilles, il est fini, mais la maladie l'est aussi. Elle s'est brûlée. Cela m'intéressait de pouvoir obtenir à partir de là une comparaison avec un homme qui est psychologiquement « brûlé », qui se trouve au bout de son métier, par exemple, ou de sa foi, qui est guéri, mais qui est fini... Seulement, je ne veux pas y penser. En ce moment, je m'occupe de la pièce et j'ai mis le roman dans un tiroir d'où je le ressortirai peut-être cet été. Je n'en sais rien.

L'Express. — Avez-vous écrit les livres que vous souhaitiez écrire?

GRAHAM GREENE. — Certainement pas. Lorsque j'étais jeune, je voulais écrire des romans historiques, à la manière d'une romancière anglaise qui s'appelle Marjory Bowen et que j'aimais beaucoup. Je ne voulais certainement pas écrire les livres que j'écris. Je n'aimerais pas non plus les lire si j'étais un lecteur. Je les trouve un peu trop lugubres.

L'Express. — Ne pensez-vous pas que le public aime les histoires lugubres?

GRAHAM GREENE. — Je ne sais pas. Pas moi.

L'Express. — Vous disiez que vous n'aimiez pas être classé comme écrivain catholique. Pourtant, beaucoup de vos personnages le sont. Considérez-vous que les catholiques soient une espèce à part?

GRAHAM GREENE. — Dans la mesure où ils ont une foi : qu'ils fassent quelque chose de contraire à leur foi et cela produit sur eux un certain effet, engendre un conflit, ne fût-ce qu'un germe de conflit. C'est intéressant pour un romancier. Mais les choses se produisent de la même façon avec toute espèce de gens qui ont une foi, un communiste par exemple. Il y a des communistes dans mes romans.

L'Express. — On a beaucoup dit, à propos de vos livres, qu'il s'agis-

(Robert Barrat)
GRAHAM GREENE
La vie ressemble à un roman policier

sait de conflits entre le bien et le mal, que vos romans étaient une illustration de la puissance du mal.

GRAHAM GREENE. — Je ne comprends pas ce que cela veut dire! Quelqu'un a un jour inventé cette phrase à propos du mal et depuis elle a été toujours répétée. Qu'on vous attache une étiquette autour du cou, on a toute la difficulté du monde à s'en débarrasser par la suite! C'était un motif supplémentaire pour que j'écrive une pièce comique; tenter d'arracher mon étiquette.

L'Express. — Croyez-vous que vous y parviendrez?

GRAHAM GREENE. — Ce sera peut-être long. Je m'en suis aperçu aux premières représentations de mes pièces. Les gens, qui viennent pour assister à un certain spectacle, se retiennent de rire, ils croient que ce serait mal. Ils présument qu'une pièce doit être solennelle et ils sont décidés à ne pas s'amuser. Il faut lutter, lutter contre le public pour l'obliger à rire malgré lui, tout ça parce qu'on vous a mis autour du cou une étiquette qui indique « auteur sérieux ». Mais peut-être qu'en ayant intitulé ma dernière pièce « comédie », j'ai une chance d'y voir le public s'y rendre plus joyeusement disposé.

POÉSIE

● *Un homme a préféré devenir fou plutôt que de forfaire à une certaine idée de l'honneur humain.*

Essai sur Antonin Artaud

par Georges Charbonnier. Ed. Pierre Seghers. 224 pages, 540 francs.

DEPUIS une dizaine d'années qu'Antonin Artaud est mort, que reste-t-il de sa présence parmi nous? Pour certains, familiers de sa vie et de ses écrits, cet homme est le témoin d'une expérience dont ils savent trop le prix pour qu'ils se permettent d'en faire un sujet d'études; mais, pour d'autres, Artaud, le surréaliste par excellence, brille d'un éclat inquiétant, avec Rimbaud et Van Gogh, dans l'enfer des « maudits »; pour d'autres, il n'est qu'un fou, un obsédé; beaucoup enfin qui n'ignorent ni Beckett, ni Ionesco, ni Adamov, ne connaissent guère Antonin Artaud, sa situation par rapport au surréalisme, son apport au théâtre, le sens de sa révolte. Il est difficile de ne pas trahir Artaud, mais sur cela, du moins par-delà les simplifications rapides, la dérision, le mythe, un livre pourrait apporter un juste éclairage. L'essai que Georges Charbonnier vient de consacrer au poète, en un sens, y parvient. C'est un travail généreux inspiré par une fougueuse intention d'identification avec son sujet. Certes, Georges Charbonnier n'a pas entrepris de domestiquer, d'exorciser le scandaleux poète, il tombe sur lui comme la bête sur sa proie, il prétend nous le donner comme Artaud lui-même s'est donné, saignant. Une telle méthode, qui amène G. Charbonnier à mimer Artaud, a cependant le désavantage de ne point satisfaire les simples soucis de clarté de celui qui, tout d'abord, à travers la critique, s'informe. Modestement — sans préjuger une vraie rencontre que seuls les textes permettent — celui-ci demande : qui était Antonin Artaud?

Un orage mental

Il est né à Marseille en 1896, d'une mère d'origine grecque (1). Très jeune le mal physique et la poésie conjointement marquent sa vie. En 1920, à Paris : « Théâtre et Littérature », et, en 1922, grâce à Gémier, il travaille avec Charles Dullin à « L'Atelier ». Ce sont des années fécondes. Il rencontre André Masson, Elie Lascaux, Michel Leiris, et D.H. Kahnweiler édite en 1923 son premier recueil de poèmes : « Tric-trac du ciel ». Antonin Artaud tient aussi quelques rôles dans des films de Claude Autant-Lara et de René Clair, et au théâtre il joue encore sous la direction de Georges Pitoëff. Dès 1924, au groupe surréaliste, il collabore activement à la revue « La Révolution surréaliste », mais en 1926 le groupe l'exclut : « *Cette canaille, aujourd'hui nous l'avons vomie* », écrivent ses « amis »; Artaud répond à ces injures dans « A la Grande Nuit »; plus tard il se réconciliera avec André Breton. En 1924 s'est engagé également un dialogue difficile et d'un grand intérêt quant à la connaissance du poète avec le directeur de la N.R.F., Jacques Rivière (2).

Artaud poursuit son entreprise théâtrale, c'est le « Théâtre d'Alfred Jarry », théâtre qui vise « *à être véritablement un acte* », qui « *s'efforcera de traduire ce que la vie oublie, dissimule, ou est incapable d'exprimer* ». En 1928, en 1929, quelques représentations ont lieu, mais les difficultés sont trop grandes, du moins les textes essentiels sur le théâtre paraissent-ils à la N.R.F. : « Le Théâtre et la Peste »,

(1) Cf. l'importante biographie d'A. Artaud : 1896-1948, par Paule Thévenin, « A. Artaud et le théâtre de notre temps ». Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud - J.-L. Barrault, mai 1958, Julliard.

(2) Correspondance éditée dans le premier volume des « Œuvres complètes » d'A. Artaud, avec, entre autres : « L'Ombilic des limbes », « Le Pèse-nerfs », « L'Art et la Mort », etc. Gallimard, 1956.

« La Mise en Scène et la Métaphysique », « Le Théâtre alchimique », ils seront réunis plus tard en un volume ; « Le Théâtre et son double » (1938), ouvrage important qu'aujourd'hui nul homme de théâtre n'ignore.

Le voyage au Mexique en 1936 semble déterminant dans le destin d'Artaud, son « mal d'être » s'aggrave, le sens de sa protestation s'incarne dangereusement. Le « Voyage au pays des Tarahumaras » évoquera la réalité mystérieuse et implacable dans laquelle l'explorateur s'enfonce. En Irlande, à Dublin (1937), autre terre magique, il bascule dans les régions innommables. Scandale métaphysique appelé folie par la société, qui enferme Artaud. L'internement durera neuf ans. A Rodez, son dernier asile, où il subit le supplice des électro-chocs, il écrit toujours et dessine. Après la guerre, le corps épuisé mais l'esprit toujours intensément sur la brèche, Artaud revient à Paris chez des amis. A cette époque se situe la soirée mémorable du 13 janvier 1947 au Vieux-Colombier, au cours de laquelle il devait faire une conférence. Ce soir-là, écrivait Justin Saget, « *il me semble... que l'on assistait à une sorte d'orage mental, et que chacun de nous se sentait obscurément en danger* ». C'est aussi ce même mois qu'il écrivit l'admirable « Van Gogh, le suicidé de la société ». Artaud est de plus en plus faible. Il meurt d'un cancer le 4 mars 1948, à Ivry, 23, rue de la Mairie. Et de cette mort ne peut-on répéter ce qu'il écrivait de Van Gogh, mort « *d'avoir été corporellement le champ d'un problème autour duquel, depuis les origines, se débat l'esprit inique de cette humanité, celui de la prédominance de la chair sur l'esprit, ou du corps sur la chair, ou de l'esprit sur l'un et l'autre* ».

ANTONIN ARTAUD
Un homme malade parce qu'il est mal construit.

L'écriture est une cochonnerie

C'est le moment de s'interroger sur la signification de ce drame insolite.

Retranché, hors circuit, il y a dans la vie d'Artaud des choses étranges, et, en lui, une passion fondamentale qui évoquent le destin de ces découvreurs de secrets terribles, de ces envoûtés dont H.P. Lovecraft, dans ses contes, a décrit les affres terrestres. Ecorché, il se présente comme l'homme habité par la souffrance de l'incarnation, et le cri de ce pur matérialiste est peut-être celui de la révolte la plus radicale qui se soit exprimée contre le fait du corps. Vivre, pour Artaud, est une maladie, c'est peut-être aussi une irréalité.

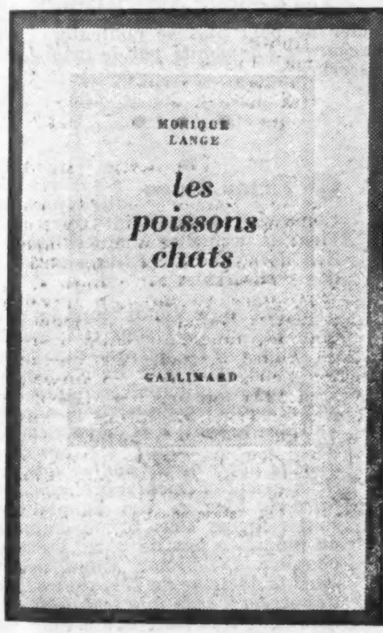
Rien n'échappe à sa mise en question, il ridiculise l'Occident, la « pourriture de la Raison », il renonce à la méthode : « *Je n'ai jamais rien étudié, mais tout vécu, et cela m'a appris quelque chose* »; par ailleurs, « *l'honneur comme la vertu m'emmerdent* », dit-il, « *j'en ai ma claque des hauts sentiments, je ne crois pas plus aux choses qu'à Dieu.* » Artaud écrit, dessine, fait du théâtre, mais ce n'est pas un « artiste », pas plus que ces hommes, eux aussi « retranchés », que furent Poe, Nerval, Hölderlin, Coleridge, Rimbaud, Van Gogh.

Artaud a exaspéré jusqu'au supplice l'exigence antilittéraire du surréalisme ; pour lui « *toute l'écriture est de la cochonnerie* », il « *ne conçoit pas d'œuvre comme détachée de la vie* ». Ces paroles dépassent de beaucoup les habituelles variations sur le thème : l'art et la vie. En fait, il écrit au ras de la chair, au seul niveau de l'être où le sérieux soit absolu, car on ne joue pas avec le physiologique dominé par ce dieu sombre : « l'ignoble sexualité » pour qui Artaud n'éprouve qu'abjection et qu'il couvre d'injures obscènes. Mais l'obscénité dans ce cas n'est ni triviale ni vulgaire car elle signifie le contraire de l'abandon et de la complaisance, l'obscénité est le cri de protestation contre la nécessité de la naissance et de la mort. En ce sens, si l'on veut bien comprendre le sérieux fondamental de la protestation d'Artaud, on doit dire de lui ce qu'il écrivait de Van Gogh : « *C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain.* »

Cette « idée supérieure », Artaud l'évoque sans doute dans la « Lettre à Pierre Loeb » (avril 1947), où il est question du retour de ce « *temps où l'homme était un arbre sans organes ni fonctions mais de volonté...* ». Ainsi, en face des nécessités naturelles, et des « mainteneurs d'une humanité digestive », Artaud dresse l'image des êtres de volonté pure, ceux « qui ont la force sempiternelle pour eux ». Texte remarquable chez ce matérialiste, qui contre le fait du corps promeut une humanité absolument libre. Anarchisme sublime qui s'explicite encore dans le dernier texte publié d'Artaud : « Pour en finir avec le jugement de Dieu ». Le diagnostic y est formel : « *L'homme est malade parce qu'il est mal construit.* » Les vices de cette construction sont : Dieu et les « organes ». Et voici la santé rêvée : « *Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes, alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à sa véritable liberté... alors vous lui rapprendrez à danser à l'envers — comme dans le délire des bals musette — et cet envers sera son véritable endroit.* »

L'intelligent Jacques Rivière, en 1924, répondant à Artaud, écrivait : « *Une âme physiologiquement atteinte. C'est un terrible héritage. Pourtant je crois que... sous le rapport de la clairvoyance, ce peut être aussi un privilège... Qui ne se sent jamais l'âme entamée par le corps... est incapable d'apercevoir sur l'homme aucune vérité.* » Il apparaît que la vérité entrevue est celle d'une révolution; ce dont il s'agit, par-delà toute connaissance objective, c'est de changer la vie des hommes. Cette exigence extrême vécue physiquement par Antonin Artaud, cet appel que Rimbaud avait une fois lancé, ce cri est bien celui de la modernité. Les signes et les rumeurs ne commencent-ils pas à abonder, qui prouvent que ceux-là n'ont pas clamé pour rien le « mal d'être » qui les possédait ?

JACQUES HOWLETT.



MONIQUE LANGE
Un animal gentil qui s'apprivoise bien

DÉBUTS

● *De vieilles connaissances sous un nouveau nom.*

Les poissons-chats

par Monique Lange. Ed. Gallimard, 95 pages, 450 francs.

VOUS pouvez les rencontrer, le soir, lorsqu'ils croisent devant les terrasses de certains cafés de la rive gauche. Feutrés et languides comme des chats, souples — dans la presse à travers laquelle ils se faufilent — comme des poissons. Ou bien, frétillants comme truites en vivier, vous pouvez vous mêler à eux dans certains clubs ou bars nocturnes. Admirablement, Monique Lange les appelle des poissons-chats. Le Dictionnaire de l'Académie ne s'est pas encore résigné à les qualifier de « tantes ».

Il était donc une fois une petite fille qui s'appelait Anne (mais que l'on peut soupçonner à travers le charme *direct* du récit de s'être appelée Monique Lange...). Elle en voulait au monde d'être « *grosse et laide* » et ses yeux « *se remplissaient de larmes pour un rien* ». Elle était « *d'un sentimentalisme écœurant* ». Un jour, comme d'autres jouent avec des allumettes, elle s'est mise à jouer avec des poissons-chats. Cet animal est tout à fait gentil et s'apprivoise très bien. Il glisse entre les mains, il joue, il fuit, il

→

avez vous lu...?
LOLITA
nrf

NOUVELLES DE L'EDITION
LE NOUVEAU ROMAN DE
MIKHAIL CHOLOKHOV
« Ils ont combattu pour la Patrie »
La revue : « ŒUVRES et OPINIONS » (1) est heureuse d'en offrir à ses lecteurs la primeur en français
●
Après « Le Don paisible » et « Terres défrichées », « ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE » continue l'épopée des Cosaques de notre temps.
●
C'est en 1942, dans le même décor grandiose des steppes du Don, que le roman de CHOLOKHOV nous montre les survivants d'un régiment décimé au combat, luttant sous le soleil torride de l'été ukrainien.
A sa façon têtue de payson du Don, pendant 16 années CHOLOKHOV a travaillé ce roman. Il a ciselé un ouvrage d'une espèce peu commune. Du troupier, tel qu'il est, il a fait son héros, avec tout ce qu'il comporte de bravoure, de joie, de gaudrioles, bien sûr, mais en révélant aussi ce qu'on est trop souvent convenu de taire, les critiques, la faim, la peur atroce de l'homme bouleversé par l'horreur de la guerre. Seul, le talent de CHOLOKHOV pouvait exprimer dans toute son intensité la violence de ces sentiments. Depuis « LE FEU » de Barbusse, jamais la vie de ceux qui ont fait la guerre n'a été dépeinte avec une vérité aussi poignante.
« ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE », premier volume d'une grande trilogie, porte en lui la rudesse, l'ironie, l'art incomparable qui font de CHOLOKHOV le plus grand romancier soviétique d'aujourd'hui
(1) Réception des abonnements : 1 an 1.000 fr.
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, r. des Carmes, Paris. (5e). C.C.P. Paris 9.694.67

Est-il possible d'hériter en U.R.S.S.?
Si l'on vous posait cette question, pourriez-vous y répondre ? Non, et vous avez peut-être tort. Oui, et si vous avez raison, encore vous demandera-t-on des preuves. Une réponse concrète existe. Elle est publiée, avec tous les renseignements désirables, dans le numéro de MAI 1959 de la revue France-U.R.S.S.
France-U.R.S.S. ne fait pas de politique et se contente de vous informer objectivement sur une grande nation que vous connaissez mal.
En vente partout : 100 francs. Spécimen récent gratuit sur simple demande à revue FRANCE-U.R.S.S. 8 (E), rue de la Vrillière, PARIS.

La Société KULTURA de BUDAPEST
vous présente au stand hongrois de la Foire de Paris :
- L'histoire du Livre hongrois ;
- L'Education musicale ;
- Les Relations culturelles franco-hongroises illustrées par diapositifs et photographies
Vous pourrez feuilleter sur place les dernières éditions hongroises en langue française et écouter les disques nouvellement gravés en Hongrie
Terrasse R - Grande Nef

Demandez « QUE SAIS-JE ? » à votre libraire

Mauriac
de l'Académie française
MÉMOIRES INTÉRIEURS
Mauriac
à la recherche de lui-même
Flammarion

MALAPARTE
EN RUSSIE
ET EN CHINE
Son dernier livre...
sa dernière aventure
denoël

pour l'anniversaire du 13 mai
LES 13 COMPLOTS
DU 13 MAI
par MERRY et SERGE BROMBERGER
une nouvelle édition
de nouvelles
révélations
un vol. : 1 200 Fr.
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

CETTE SEMAINE
PIERRE BENOIT
de l'Académie Française
FLAMARENS
JACQUES CHARDONNE
LE CIEL DANS LA FENÊTRE
PAUL GUTH
SAINT NAÏF
CLAUDE MAURIAC
LE DÎNER EN VILLE
CHEZ VOTRE LIBRAIRE!
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

revient, il ne mord pas (c'est à peine s'il griffe), il ne s'attaque pas aux petites filles. Ce n'est plus un mâle, ce ne sera jamais une femelle. Ce n'est plus de la chair, ce ne sera jamais du poisson. Ça ne participe d'aucun sexe. Bref, ça vit mais ça n'existe pas.

Anne avait peur des hommes (c'est-à-dire de la vie) et était innocente. Bientôt sans qu'elle y prit garde, elle se retrouva dans l'aquarium isolé du monde où glissaient les poissons-chats. O merveilleuse aventure ! Rien n'est vrai, tout se détraque, les genres se confondent, les images se renversent, les hommes sont folles, les femmes sont fous. Comme un éther qui grise, le monde s'évapore et tout — les gestes, les mots, les choses — y devient menteur. Anne tombe amoureuse de Bernard, poisson-chat de son état mais qui, à l'inverse de Jupiter cygne ou taureau, offre à Anne toutes les preuves de son humanité sauf, bien sûr, les dernières. Anne, innocente, s'y trompe, mais comme l'eau le bâton qu'on y plonge, Bernard « déforme » cet amour. Pauvre Anne ! Elle ne voit rien venir et son amour pour Bernard désintègre les aventures de la vraie femme qu'elle est avec les vrais hommes auxquels elle se prête. Ce sera la fin de l'histoire : Anne découvrira la « nature » de Bernard. On devine qu'elle ne se prêtera plus aux hommes (à l'amour si l'on veut) mais se donnera (dans un autre roman) aux vrais hommes et aux vraies amours. Il faut lire le récit de cette éducation sentimentale tendre et cruelle, il faut lire ce bref testament d'une innocence en voyage au pays des miroirs, des fausses amours, des prestidigitateurs folles et des poissons-chats. En 90 pages, Monique Lange présente avec une assurance timide sa carte de visite. Laissez donc entrer cette jeune personne dans les couvents de la littérature : il se pourrait qu'un jour elle en devînt l'une des supérieures.

J. C.

DOCUMENT

● *Triomphe de la volonté.*

Vu par un aveugle

par Ved Mehta. Ed. «Table Ronde», 1.000 pages, 320 francs.

L'HISTOIRE de Ved Mehta, c'est le récit d'un combat contre la cécité qu'un garçon indien mène victorieusement depuis l'enfance.

« Face to face » — titre anglais de l'ouvrage — en donne mieux le sens que celui qu'ont choisi ses traducteurs français Jean et Jacques Tournier. « Vu par un aveugle » convient cependant à l'ouvrage de Ved Mehta. Ces images de l'Inde moderne que secouent les bouleversements du Punjab, ce récit des troubles des années 1946-1947, qui s'insèrent dans une peinture de la vie quotidienne d'une famille hindoue, révèlent le visage d'un pays dont nous n'avions qu'une idée confuse.

« Vu par un aveugle » est pour nous la découverte d'un monde par un enfant de l'Inde qui a 15 ans lorsque son pays accède à l'indépendance. Découverte d'autant plus saisissante, que c'est à un être privé de la vue que nous la devons.

Intérêt documentaire, aventure humaine, qualités littéraires sont étroitement imbriqués. En même temps que Ved Mehta raconte sa lutte contre son infirmité et les préjugés d'autrui, un portrait de l'Inde surgit qui confirme la véracité du film de Rossellini, « India 58 », d'où les clichés occidentaux sont bannis : le yoga, les charmeurs de serpents, les sorciers ne sont qu'attirail de bazar pour foires européennes. Ved Mehta, bien sûr, fait partie d'une caste marquée par l'Occident : son éducation secondaire aux Etats-Unis le rend peu tributaire de la tradition orientale.

L'ambition de n'être pas considéré comme un malheureux sauve le jeune aveugle de la médiocrité. Il rejette la pitié avec mépris.

Sensationnel
DE GAULLE - STALINE
TEXTE DES ENTRETIENS
DE DÉCEMBRE 1944
Recherches Internationales n° 12

LU, VU, SU

● **Ilya Ehrenbourg** de passage à Paris, cette semaine, a déclaré : « *Pasternak est un égocentrique, il n'a jamais rien compris, hors de lui-même. Ça ne l'empêche pas d'être un grand poète, mais sa volonté d'écrire un roman pour montrer la vie d'un pays a été une erreur artistique.* »

Ilya Ehrenbourg a déclaré aussi qu'il était hostile à l'art abstrait, qui n'est pas pratiqué en Russie, sauf par quelques jeunes peintres. « *L'art abstrait,* a-t-il dit, *est la négation de la peinture, qui devient quelque chose de purement décoratif.* »

Trois expositions de peintres français abstraits, dont une de Picasso, ont eu lieu à Moscou et à Léningrad. Chacune a vu défiler plus de six cent mille visiteurs.

● ● ●

● **Vladimir Nabokov** fera paraître au mois d'octobre chez Gallimard une autobiographie, suivie d'un roman (déjà paru en langue anglaise) intitulé « Pnin ». Timothé Pnin est le nom du héros, professeur de littérature mal adapté à la vie américaine.

D'autre part, « Lolita », dont le premier tirage était de 40.000 exemplaires, vient d'être réimprimé à 20.000 exemplaires, dix jours après sa sortie.

● ● ●

● **Jean Cathelin** a reçu le Prix Sainte-Beuve pour son essai « Marcel Aymé, paysan de Paris », en même temps que Albert Aycard pour son roman « Ruth et Simplice ».

Dans son livre, Jean Cathelin cite ces déclarations surprenantes de Marcel Aymé : « *Si on lit aujourd'hui la « Cousine Bette » en pensant au camp d'Auschwitz, on en sait évidemment un peu plus long que Balzac sur le compte de son héroïne* ». Le romancier ne peut plus se contenter « *de regarder l'humanité par le trou de la serrure* ».

● ● ●

● **Victor Hugo** a été réhabilité par la Congrégation du Saint-Office qui vient de permettre à un éditeur italien de sortir une édition annotée des « Misérables ».

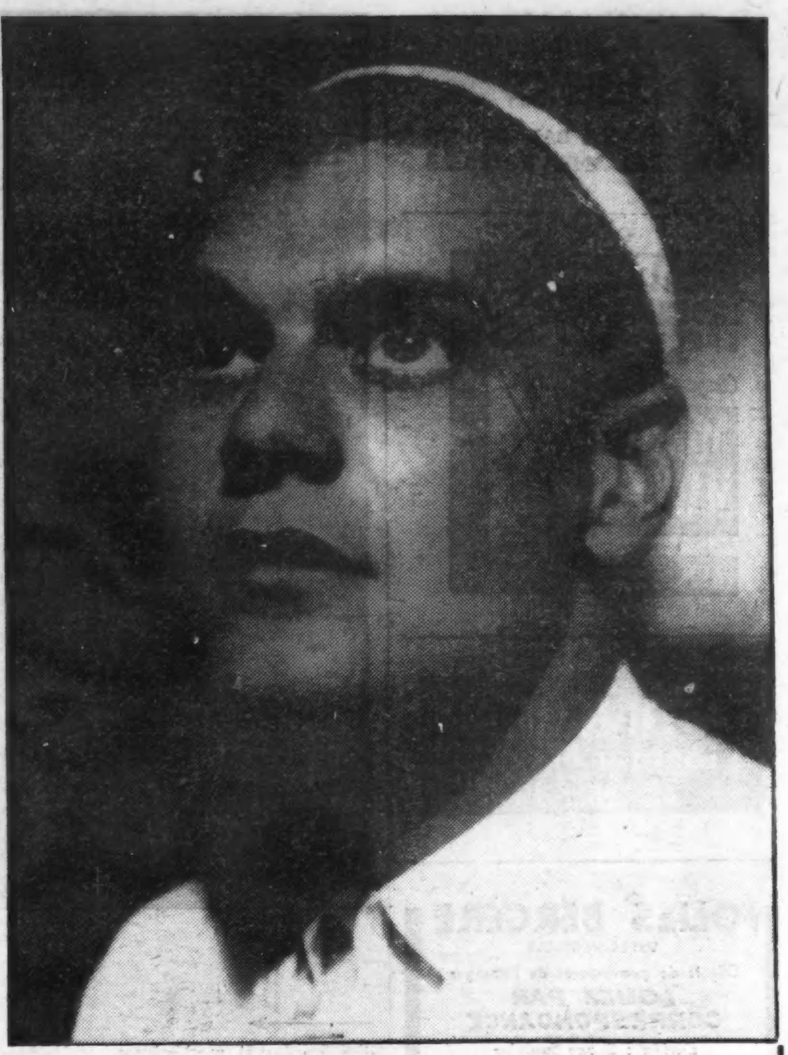
Le roman de Victor Hugo fut mis à l'index en 1864 sous la pression de Napoléon III qui espérait nuire à la popularité d'un livre dans lequel les révolutionnaires étaient nobles et honnêtes. Un porte-parole du Vatican a dit : « *Il nous semble qu'en ayant annoté les passages dont la doctrine est contestable, ce livre essentiellement chrétien peut faire du bien* ». Les annotations sont rédigées sous forme d'appels de notes, en bas de page. Dans le chapitre IV, Victor Hugo décrit ainsi la doctrine de l'évêque: « *Fais des erreurs, cède à la tentation, pêche, mais sois juste* ». En note, on trouve : « *Cette morale confortable n'a rien à voir avec la doctrine catholique* ». Et dans le chapitre VII, quand l'évêque se demande s'il faut rendre les biens qui ont été volés ou les donner aux pauvres, une note indique que le slogan « *la fin justifie les moyens* » *n'est pas admissible pour un évêque, ni pour personne d'autre. En ne restituant pas ce qui a été volé, l'évêque se rend complice* ».

Le roman de Victor Hugo fait en effet partie des six mille livres de quatre mille auteurs mis à l'index des livres défendus par le Vatican, parmi lesquels on trouve Addison, Balzac, Dumas père et fils, Kant, Spinoza, Voltaire, que les catholiques n'ont pas le droit de lire sans autorisation spéciale. Pie XII ajouta à cette liste Jean-Paul Sartre, André Gide et Alberto Moravia. Sont aussi condamnés les ouvrages consacrés aux religions non approuvées par les autorités catholiques, les livres « contre la foi et la morale » et tous les livres communistes.

(Patrick Bertrand.)

MARIE LAFORET

Elle a dix-sept ans, de beaux yeux, un père industriel et, ce qui est plus rare, un réel talent. En jouant, au Casino Municipal de Cannes, une scène de « Six Personnages en quête d'auteur » devant un jury exigeant, elle a gagné la finale du concours organisé par Europe n° 1 entre jeunes comédiens. C'est en assistant, sans ambition personnelle, à l'enregistrement de l'une de ces émissions-concours qu'elle a été remarquée par Raymond Rouleau qui l'a fait travailler sérieusement. Elle s'appelait Maïté Doumenach. Elle s'appellera désormais Marie Laforêt et tournera le prochain film de Louis Maile, « Liberté », d'après un roman de Conrad.



OMAR SHÉRIFF

Il a vingt-six ans, de beaux yeux, un papa fort aisé, une épouse qui est elle-même une grande actrice. Jeune premier célèbre en Egypte, il a monté à ses frais, au Caire, des pièces d'Anouilh. Elève d'Oxford, il parle couramemnt l'anglais et le français, et il s'est doublé lui-même dans la version française de « Goha » qui passe en ce moment à Paris (voir p. 36). Désintéressé, et prêtant souvent son concours bénévole, il a accepté de tourner le film de Jacques Baratier en participation et, pendant les prises de vues, il a fait office d'assistant, de directeur de production et d'interprète auprès des figurants arabes. Il s'appelle Omar Shériff.

FESTIVAL

De Cannes, Alain Saunders et Michèle Manceaux vous racontent :

● *L'incorrigible Bunuel et le franc-tireur Resnais provoquent des brouilles.*

POUR la présentation à Cannes de « Nazarin », le dernier film de Luis Bunuel, tourné au Mexique, toute la colonie espagnole et mexicaine de qualité avait tenu à être là. Il y avait Picasso, Luis-Miguel Dominguin, sa femme Lucia Bose, le producteur mexicain Barbaciano Ponce, tous accourus de Marseille où, la veille, Dominguin avait toréé. (Voir l'article de J.-F. Chabrun, page 37.)

« Nazarin » est un des grands films de Luis Bunuel, l'incorrigible.

Aussi violent contre l'Eglise que les premières images de « L'Age d'or », « Nazarin », c'est « Le Journal d'un curé de campagne » si Bernanos n'avait pas été croyant, si l'auteur avait cessé de croire à la possibilité de la grâce et d'une récompense dans l'au-delà.

« Nazarin », c'est le désert de l'amour chrétien avec son cortège de nains, de prostituées, de bravaches, de parricides que rien ne peut contenter ni apaiser, surtout pas la religion.

« Nazarin », film désespéré et tranquille, réfute obstinément la possibilité de l'existence de Dieu en dénonçant les ridicules de la vertu selon l'Eglise apostolique et romaine.

Luis Bunuel reste l'homme le plus scandaleux du cinéma depuis trente ans, depuis ce jour où, au Studio 28, les ligues d'extrême droite, des pères de famille et des anciens combattants vinrent lacérer les toiles de Picasso, Max Ernst, Tanguy et Man Ray, exposées dans le hall du cinéma, brisèrent des encriers sur l'écran et obtinrent l'interdiction de « L'Age d'or », film surréaliste, par le Préfet de Police...

Les meilleurs amis de sa jeunesse furent Garcia Lorca et Salvador Dali.

« Passez, ma sœur... »

Bunuel continue de vouer à Lorca une amitié posthume profonde et totale. Il raconte volontiers qu'avec Lorca, il décida à plusieurs reprises de se promener dans Madrid déguisé en Père Jésuite, ce travestissement sacrilège étant alors puni de mort. Luis n'hésita pas et revêtit le froc. Lorca eut peur : à la dernière minute, il garda le déguisement roulé sous son bras.

Plus tard, boulevard Montparnasse, à la suite d'un pari, Luis Bunuel devait se travestir en religieuse, pour la seule satisfaction d'entendre les agents de la force publique lui dire en arrêtant la circulation : « *Passez, ma sœur, je vous prie !...* »

Son amitié pour Salvador Dali, avec lequel il écrivit « Le Chien andalou », s'est changée, elle, en mépris et en colère après que Dali, à New York, l'eut dénoncé aux producteurs américains comme un dangereux anarchiste.

Luis Bunuel à ce propos raconte l'anecdote suivante :

Un producteur l'avait engagé à Hollywood pour réaliser des versions espagnoles de films américains destinées à l'Argentine : Luis était déjà au travail lorsque le producteur le convoqua :

— *Bunuel... Bunuel... avez-vous une parenté quelconque avec le Bunuel qui a tourné cette ordure, « L'Age d'or » ?*

— *C'est moi,* répondit Bunuel.

— *Alors, inutile de demeurer ici, notre contrat est rompu...*

C'est que l'auteur de « L'Age d'Or », de « El », de « Archibaldo de la Cruz », de « Los Olvidados », n'a pas changé d'un iota depuis trente ans. Il est même le seul réalisateur, je pense, que ni la célébrité ni le bien-être n'aient amolli et qui ait, à près de 60 ans, la même position irréductible vis-à-vis de la société et de la liberté qu'à 30 ans. Il est aussi l'un des trois célèbres Espagnols avec Picasso et Pablo Casals à avoir toujours refusé de remettre les pieds en Espagne sous le régime de Franco.

C'est aussi un Espagnol bien tranquille. Il habite dans le quartier résidentiel de la banlieue de Mexico une maison simple, blanche, très espagnole, avec un petit jardin et un patio.

Jeanne, sa femme, est Française. Elle parle espagnol couramment, semble s'être pliée aux mœurs espagnoles. Beaucoup des amis parisiens de Luis ne l'ont jamais vue. Elle semble depuis trente ans se tenir volontairement à l'écart et surtout en dehors des discussions, ne se mêler à aucun de ses films. Elle est gaie, elle rit beaucoup. C'est une parfaite maîtresse de maison espagnole.

Il possède aussi deux grands chiens et il passe son temps, lorsqu'il ne tourne pas, à rire, à faire des blagues de collégiens avec ses amis. Ses amis, presque tous Espagnols comme lui, presque tous Espagnols républicains réfugiés au Mexique.

Quelques étudiants fanatiques de son œuvre et qui ont fait de lui leur Dieu figurent aussi au nombre de ses familiers.

S'il n'est pas venu à Cannes pour assister à la présentation de « Nazarin », ce n'est pas parce qu'il a une peur panique, physiologique de l'avion, qu'il est transi de terreur plusieurs jours avant de monter dans un avion quelconque. Mais parce qu'il est absorbé dans la préparation de son prochain film.

Violemment discuté, il semble cependant impossible que « Nazarin » ne figure pas au palmarès.

A. S.

Supériorité française

Projeté hors festival, mais dans la grande salle, à la place d'un film soviétique retiré par les Russes eux-mêmes, « Hiroshima, mon amour », a été suivi à peu près sans esclan- →

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - BAL.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

PORTO
BARROS
OPORTO

JEAN MARAIS et
ANNIE GIRARDOT
viennent de FETER la
200e représentation de
DEUX SUR LA BALANÇOIRE
au Th. des AMBASSADEURS

AMBIGU
LE NOUVEAU SPECTACLE DE LA Compagnie de Mime
MARCEL MARCEAU
PARIS QUI RIT PARIS QUI PLEURE

VENDOME - Studio PUBLICIS
LES FRAISES SAUVAGES
d'Ingmar Bergman
"son chef-d'œuvre"

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

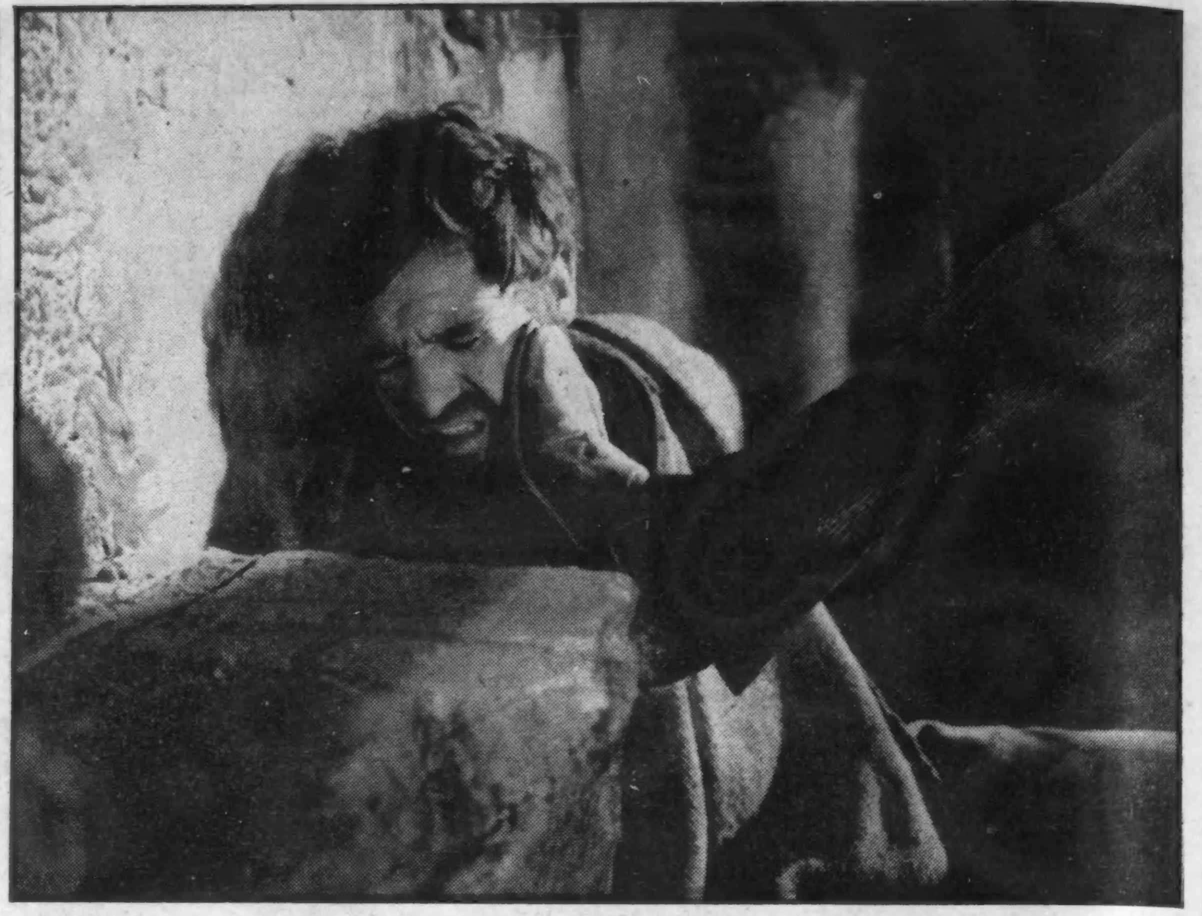
3e MOIS
DRÔLE DE DRAME
AGRICULTEURS
8, rue d'Athenes 9e
de Marcel CARNÉ

STUDIO 43 FAUB. MONTMARTRE PROVENCE 63-40
LES 4 de STALINGRAD
La vérité sur la bataille de STALINGRAD (V.O.)

URSULINES - ODE. 39-19
LA PRISON
La clé de l'œuvre
d'INGMAR BERGMAN
DERNIERS JOURS

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
Les Temps modernes
CHARLIE CHAPLIN

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Remettez vos rendez-vous...
Marcel Aymé (« L'Express »).
100e
TCHIN-TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97



Francisco Rabal dans « Nazarin », de Bunuel
Soixante ans, le scandale.

dre, applaudi modérément et immédiatement attaqué et loué avec la même étonnante violence. On a séparé Raymond Rouleau et Marcel Achard de justesse.

Ne serait-ce que pour susciter de telles passions à une époque où peu de choses en créent, « Hiroshima » doit être vu, mais il doit l'être surtout parce que c'est exactement la réponse au débat que nous avons publié dans « L'Express » la semaine dernière. Il semble qu'avec Alain Resnais, en avance sur son époque, le cinéma puisse tout exprimer. Cette œuvre, au langage insolite, il est difficile d'en parler après l'avoir vue une seule fois. Un roman se lit à la vitesse de la compréhension. Un film se voit trop vite, surtout quand il atteint ces dimensions. Certains lui ont reproché son intellectualisme, d'autres sa morbidité, mais l'histoire du sujet, la beauté des images, l'intelligence de la construction et ses enchaînements par associations d'idées qui font petit à petit resurgir le passé, ont bouleversé toutes les normes établies.

Des films, pas des carrières

On retrouve dans « Hiroshima », film de mort et d'amour, la vision obsessionnelle de Resnais, la même que dans « Nuit et Brouillard », cette certitude que l'oubli, seul, aide à vivre, mais que chaque oubli vous précipite un peu plus vers la mort.

En sortant, Truffaut, l'auteur des « 400 coups » a dit :

> *« Je croyais mon film pudique, mais à côté de cela, c'est du strip-tease. Après avoir vu ce film, il ne va plus être possible de faire du cinéma de la même manière. »*

Louis Malle a ajouté :

> *« Ce film fait faire un bond au cinéma. »*

Après cela, le jeune cinéma, qui est nettement l'élément marquant et le seul noyau vivant et passionné de ce festival, s'est réuni dans un restaurant de La Napoule : quinze jeunes réalisateurs disant partout du bien les uns des autres ont déclaré avec une solennité qui sied à leur jeune âge « *vouloir faire des films et non des carrières* ». Georges Altman présidait le débat au nom de M. André Malraux, avec Rossellini, très patriarche, très ému, qui recevait les hommages de reconnaissance et d'admiration de ses cadets.

L'émotion a gagné les producteurs désorientés : au Carlton, on entend des voix timides : « *J'aimerais bien faire tourner un jeune. En connaissez-vous un qui ait beaucoup de talent ?* » La petite chapelle gagne des points. Elle a découvert maintenant son chef de file en la personne d'Alain Resnais.

Le cinéma français, surtout quand on le compare à la production étrangère, est en pleine vitalité.

L'émotion, l'enthousiasme soulevés par le film beau et singulier de Marcel Camus, « Orfeu Negro », transposition littérale et hardie du mythe d'Orphée, réalisé au Brésil pendant le Carnaval de Rio, ratifiaient mardi soir la supériorité éclatante de notre sélection, tandis que le film de Renato Castellani, « L'Enfer dans la ville », interprété par la Magnani et Giulietta Masina, et annoncé à grands fracas, s'effondrait.

Parmi tant de balbutiements en toutes langues, une heureuse découverte cependant, « Etoiles », film bulgare. C'est l'histoire d'un officier hitlérien qui tombe amoureux d'une jeune israélite enfermée dans un camp et ne peut rien empêcher. Amour impossible, impuissance et responsabilité de l'homme dans la guerre, voici les grands thèmes évoqués sans emphase. « Etoiles », de Konrad Wolf, la « nouvelle vague » bulgare (il a 30 ans et c'est son premier film) est un film encore imprégné de l'influence allemande, mais sobre, touchant et sincère, il mérite d'être distingué.

M. M.

CINÉMA

Vu pour vous à Paris :

Un conte de fées et quelques films.

Un poète, un ambitieux, un vieux routier, un bon élève nous proposent les quatre films français de la semaine.

Goha

Le poète, c'est Jacques Baratier. Ce jeune metteur en scène se bat depuis un an pour obtenir la sortie de « Goha » (1). Un film qui ne ressemble à aucun autre, un film tout souple, tout nonchalant...

Une joie pour les yeux, tant la couleur apporte de charme à ce conte arabe. Un plaisir pour l'oreille tant il y a de finesse, de malice et de grâce dans le texte de Georges Schéhadé.

Goha est un personnage célèbre dans le folklore oriental où il emprunte ici plus de ruse, là plus d'innocence.

Le Goha désormais fixé sur l'image par Jacques Baratier est jeune, il a de grands yeux tendres et effarouchés, tout comme ceux de son âne. Son cœur est simple. Goha est bon, Goha est gai, Goha danse la nuit avec son ombre, noire sur les murs bleus et roses de sa ville.

La jeune épouse d'un bien respectable vieillard le remarque... Le respectable vieillard sera bien désolé d'avoir à répudier la frivole. Son père sera bien triste d'avoir à la tuer de ses mains parce qu'il faut punir la femme adultère.

Et le pauvre Goha demandera à son ami, le chanteur aveugle, de lui épargner de vivre plus avant.

Ainsi en va-t-il, dans tous les folklores du monde, des belles histoires d'amour. D'amour et de mort.

Avant d'aller voir « Goha », déposez votre cuirasse, donnez-vous, pour un soir, le droit d'entendre le message des fées plutôt que les armes qui claquent, et les pneus qui crissent. Asseyez-vous et laissez-vous bercer. Il était une fois un jeune homme...

Les tripes au soleil

L'ambitieux, c'est Claude Bernard-Aubert.

Au bout d'une tentative digne de sympathie, il nous propose, avec son scénariste, Claude Accursi, un film raté (2).

Raté d'une façon originale, si l'on peut dire, car le résultat se présente comme l'ersatz d'un film américain. Il y a les nègres et les blancs, il y a le « saloon », il y a le lynch, il y a les revolvers qui partent avant que d'être touchés, il y a le désert et les deux ennemis qui se poursuivent l'un l'autre. Il y a même la réconciliation finale. Mais il n'y a pas le talent particulier des Américains pour mêler la technique, la candeur, le rythme et l'humour.

Il n'y a pas Montgomery Clift, il n'y a pas William Wyler.

(1) Broadway, Cinéma d'Essai Caumartin.
(2) Madeleine, Biarritz, Gaumont-Palace, Richelieu.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 18	20 h.	LE BAL MASQUE	Lundi 18	14 h. 15	CIBOULETTE
			Lundi 18	21 h.	LA BOHEME
Mercr. 20	21 h.	SUITE DE DANSES / L'OISEAU DE FEU / LE PALAIS DE CRISTAL	Mercr. 20		RELACHE
			Jeudi 21	20 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE
Vendr. 22	20 h. 45	SALOME - SUITE EN BLANC	Vendr. 22	20 h. 30	LA VERIDIQUE HISTOIRE DU DOCTEUR / LA VOIX HUMAINE / ISABELLE ET PANTALON (création à l'Opéra-Comique)
Samedi 23	20 h. 45	JEANNE AU BUCHER / L'HEURE ESPAGNOLE	Samedi 23	20 h. 15	MANON
			Dim. 24	14 h.	CAVALLERIA RUSTICANA / LA TOSCA
Dim. 24	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE	Dim. 24	21 h.	WERTHER

Aucun film, cependant, ne prête moins à l'ironie, car si la sincérité des auteurs est évidente, leur propos l'est également. A travers l'histoire d'une petite ville imaginaire et pouilleuse où végètent deux communautés — les blancs et les noirs — à travers le personnage du « para » qui est revenu de la guerre écœuré, embrouillé, à travers ces « petits blancs » toujours prêts à manger du noir, l'impitoyable enchaînement des représailles et jusque dans le symbole final — le blanc et le noir reconstruisant ensemble leur avenir dans la prospérité, grâce à la découverte d'une nappe d'eau — que nous conte C. Bernard-Aubert, sinon ce dont les journaux sont pleins depuis cinq ans et plus ?

On imagine très bien comment, en cours de tournage, tous ceux qui ont participé à la réalisation des « Tripes au soleil », ont pu croire à ce qu'ils faisaient.

On ne peut point, hélas, demander aux spectateurs de voir à travers l'écran ce qu'eût été une version réussie de ce film.

D. V.

● Pourquoi viens-tu si tard ?

Le vieux routier, c'est Henri Decoin. Il a tourné sans génie une comédie que l'on peut voir sans ennui (3).

Henri Vidal, reporter à « Paris-Flash », amoureux de Michèle Morgan, avocate. Rien que de très naturel.

Elle a un penchant marqué pour les boissons fortes et un vieil amant encombrant, Claude Dauphin. Il fallait bien un sujet. C'est Rouletabille amoureux de Thémis, une Thémis belle et alcoolique.

Ça s'arrangera, bien sûr.

Dans le genre, on a fait mieux, on a fait pis. Tout au plus pourrait-on dire à Henri Decoin : « Pourquoi viens-tu si tard ? »

● Un témoin dans la ville

Le bon élève, c'est Edouard Molinaro. Il mérite d'être mis au coin (4).

C'est qu'une idée, même bonne, ne suffit pas à faire un film, même moyen.

L'idée : utiliser dans une intrigue policière les radio-taxis.

Ni la présence de Lino Ventura, ni les ficelles de Boileau-Narcejac ne suffisent à créer l'intérêt pour cette succession d'accidents de voitures.

Dans le peloton des jeunes réalisateurs, Molinaro se place cette fois lanterne rouge. Il prouve, lui aussi, que pour faire des films américains, rien ne vaut... les Américains.

● Trois bébés sur les bras

Frank Tashlin en fait une bonne démonstration. Il a réalisé le dernier Jerry Lewis, qui enchantera les amateurs, et tous ceux qui ont découvert à travers les films de Tashlin (« Un Cinglé de cinéma », « La Blonde explosive ») un nouveau style de comédie (5).

L'anecdote, vulgaire, ponctuée par les vagissements de plusieurs portées de nouveau-nés, étonne sous la signature du fin Preston Sturges.

Une blonde star hollywoodienne a des ennuis ; elle doit tourner « La Vierge blanche du Nil » et elle attend un enfant.

Que faire de ce malheureux petit indésirable ? Euréka ! Le confier dès sa naissance à ce brave ami d'enfance amoureux transi : Jerry Lewis.

Un petit accroc au plan prévu, la blonde accouche de triplées. Qu'importe, le gentil bougre s'en chargera, jouera les nourrice sèches avec fougue et maladresse, rendra saines et sauves les trois petites filles à sa légitime maman, épousera la sœur de celle-ci et lui fera – incontinent — des quintuplés.

Sur ce canevas, Jerry Lewis, devenu son propre producteur, brode ses arabesques de gaffeur sentimental, d'idiot né malin, bafouillant, louchant. Ceux qui sont sensibles à son comique, riront.

Et il y a dans Frank Tashlin une ironie, une cruauté, un art de changer la farce en caricature et la caricature en satire qui donne, à tous les films de ce metteur en scène, une saveur salée.

D. H.

(3) Paris, Berlitz, Wepler-Pathé.
(4) Colisée, Marivaux.
(5) Elysées-Cinéma.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *« Les Murmures de la forêt ». L'auteur n'est malheureusement pas Wagner.*

L'AFRIQUE de M. Claude Vermorel ne parle ni la langue de M. Sékou Touré, ni celle des « Tripes au soleil ». Elle n'en a pas moins des choses à nous dire, importantes sinon nouvelles : mais elle le fait d'une manière bien confuse à travers ces « Murmures de la forêt » (1).

La jeune Thérèse Berthod arrive en pleine forêt vierge avec l'intention de vendre un bon prix la concession que lui a léguée son père. Elle rencontre deux Européens : le brave Laurent, sans envergure et sans prestige, et Pascal, le chercheur d'or, qui vit en beau ténébreux blanc au milieu de ses nègres et de ses négresses. Bien entendu, c'est ce méchant qui la séduit, et comme pour le défier, l'intrépide jeune fille, au lieu de vendre et de partir, seule dans la jungle, va exploiter sa concession.

Brusquement, au troisième acte, ce mélodrame pour adolescents change de direction. Pascal n'écoute pas seulement les « Murmures de la forêt », de Wagner, sur son vieux phono ; il est surtout attentif aux murmures de la forêt qui l'entoure, il est lié avec les noirs et leurs sorcelleries par une fraternité du sang et de l'âme à laquelle il veut faire participer Thérèse dont il s'est épris. Elle fuit, et lui semble se civiliser, se rallier à la cause des Blancs. Mais la forêt se venge et les noirs l'empoisonnent : il ira mourir au milieu d'eux et Thérèse restera seule...

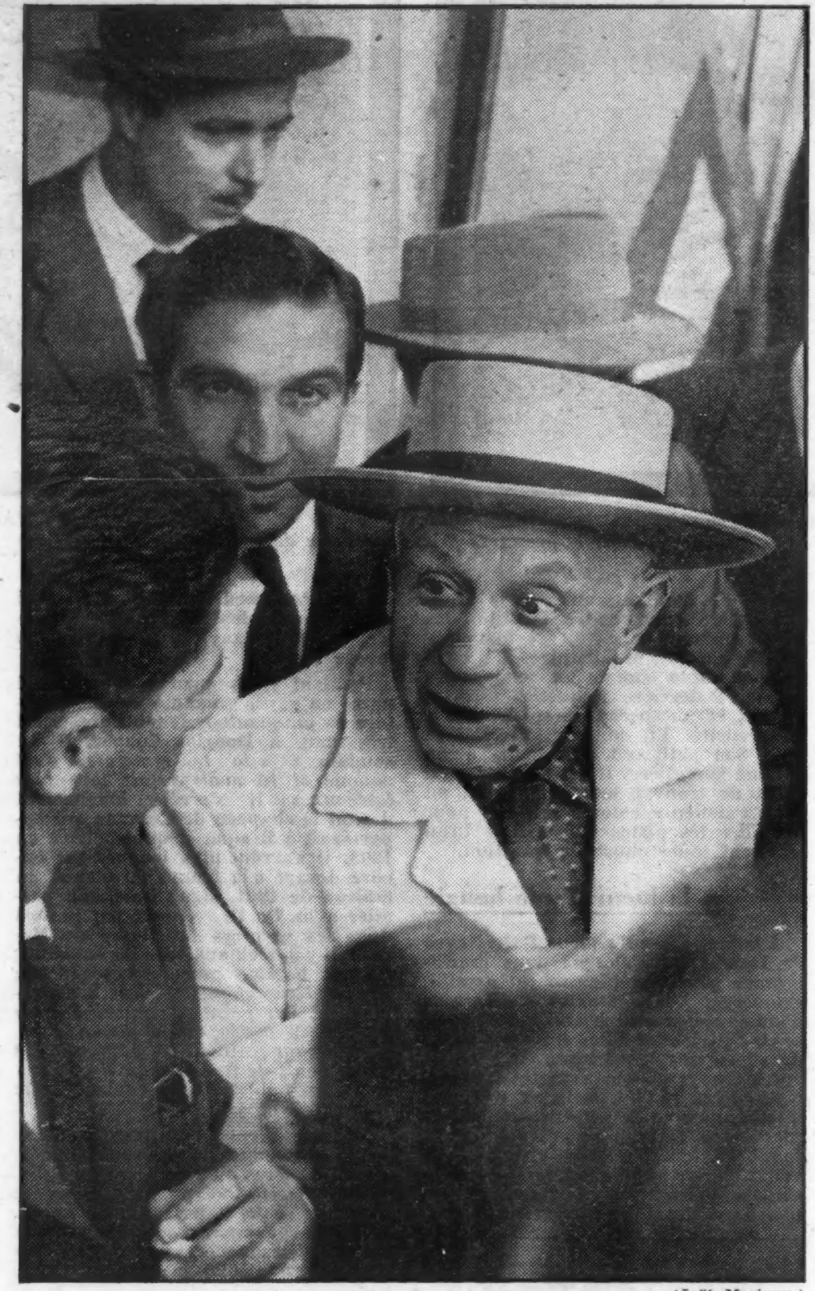
Il y a sans doute quelque chose dans cette seconde partie, un effort honnête pour nous parler de l'âme d'une race et d'un continent. Mais M. Vermorel a eu tort de s'encombrer de l'ennuyeuse Thérèse avec ses problèmes de midinette et de cheftaine. Et le théâtre, pour nous rendre sensible l'envoûtement d'une terre et d'un climat, est moins bien placé que le cinéma ou la (bonne) littérature : celle de Conrad, par exemple, dans l'admirable « Cœur des Ténèbres ». Si bien que seule la présence des acteurs noirs (Mlle Judith Aucagos, MM. Dia Fara, Dia Cheik, Condé Mamadou) est tout à fait convaincante.

Le Théâtre de la Cité est installé depuis cette semaine au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty jusqu'au 28 juin.

Roger Planchon et sa troupe vont présenter deux spectacles Shakespeare : « Henry IV » et « Falstaff » et « La Seconde Surprise de l'amour », de Marivaux, dont la mise en scène a provoqué d'ardentes controverses (voir « L'Express » n° 407).

Nous vous parlerons la semaine prochaine de « Henry IV » qui ouvrira la « saison Planchon » à Paris.

(1) Théâtre Hébertot.



(Joël Mariaux.)

PICASSO A LA CORRIDA
Soixante-dix-sept ans, l'avant-garde.

CRAZY HORSE SALOON
La Cie Georges LAFAYE
présente
INTERMEZZO
TEMPO
JOHN and MARSHA
à minuit précis

EXPOSITIONS

A Marseille, Jean-François Chabrun a rencontré Picasso pour vous

● *Six mises à mort et trois quarts d'heure de vérité.*

RATATINEE comme une pomme reinette de l'avant-dernière saison, une toute petite et très vieille dame parcourt lentement les salles du musée Cantini, à Marseille, où se déroule le « pré-vernissage » d'une exceptionnelle exposition Picasso. Elle s'amuse, elle admire, elle s'émeut, elle se fâche : « *Je vous dis que ce tableau n'est pas de* 1904. *mais de* 1905. » Elle l'a vu peindre à un moment où personne — sauf elle, Alice Toklas, l'amie de Gertrude Stein, et quelques autres — ne pouvait s'imaginer que Picasso, ce famélique petit Aragonais-Catalan « monté » à Paris, au temps de la « Belle Epoque », deviendrait, un jour, le peintre le plus connu du monde. Celui dont une toile — de 1905, précisément — vient d'atteindre chez Sotheby, à Londres, la somme de 77 millions de francs, prix jamais encore égalé pour l'œuvre d'un artiste vivant.

Un homme imposant et volubile suit la visiteuse d'un regard presque aussi agacé qu'attendri : Douglas Cooper. Historien d'art, il s'est installé, avec son étonnante collection de peinture cubiste, dans une « folie » célèbre des environs d'Uzès. C'est à lui que Gaston Defferre, sénateur-maire de Marseille, a confié le soin de rassembler une cinquantaine de toiles qu'il a remarquablement choisies. Chacune d'elles marque une étape dans l'œuvre d'un peintre qui fut à la pointe de toutes les écoles d'avant-garde, depuis près de soixante ans, sans toutefois cesser de rester lui-même.

Il s'agissait là d'une tâche d'autant plus difficile que les collectionneurs sont des gens méfiants. « Le Moulin de la Galette », par exemple, ne figure pas sur les cimaises du Cantini. Parce que son propriétaire s'est récusé « en raison des risques de guerre actuels ». D'autres, heureusement moins angoissés, ont permis d'exposer un nombre important de toiles qui, jusqu'alors, n'avaient jamais été produites en public. A commencer par Picasso lui-même qui montre, pour la première fois, une quinzaine d'œuvres appartenant à sa « réserve » personnelle.

Rolls et DS

Mais, en cette fin de matinée, le dimanche 10 mai, on ne sait pas encore s'il viendra, ou non, voir son « accrochage » au musée Cantini. On sait seulement qu'à l'autre bout de la ville, le signor Paco Munos, directeur des arènes de Marseille, est en train de tirer au sort des taureaux venus d'Espagne. Ils combattront, cet après-midi, l'illustre Dominguin, Valencia et Jaime Ostos, un des jeunes espoirs de la tauromachie. On sait aussi que Picasso venant, en voisin, de son château mi-catalan-mi-provençal de Vauvenargues où il vient de s'installer, a retenu les meilleures places pour cette corrida de choix.

A trois heures et demie, la Rolls Royce grise de Dominguin fend avec dignité la foule qui, depuis deux heures, afflue vers les terrains vagues où

→

1936 : DORA MAAR SUR LA PLAGE

1958 : L'ARLÉSIENNE

Pour la première fois, l'hommage de la foule

→

se dressent, misérablement bariolées, les arènes en planches de Marseille. Un quart d'heure après, c'est au tour d'une D.S. noire d'où sortent Picasso, Jacqueline, sa compagne actuelle, Paulo, son fils-chauffeur, Sabartès, le conseiller, le régisseur, l'ami des mauvais jours et des bons, Vilato le neveu, peintre lui aussi, Kahnweiller, un des premiers marchands de ce vieux peintre dont le nom s'étale sur les affiches, près des guichets, comme celui d'un torero. Cette fois, les photographes se précipitent.

Quand la corrida commence, on lui présente la cape d'honneur qu'il étale devant Jacqueline et lui avec les gestes précautionneux et tendres d'un gourmet disposant son couvert avant un bon repas. Le chapeau qu'il a adopté pour l'occasion est si parfaitement rond qu'il a l'air d'être carré.

Cordial mais distant, Picasso joue sans défaillance son rôle de prince de la corrida. Tour à tour admiratif, perplexe, inquiet, il applaudit, sourit ou soupire. Cinq taureaux viennent d'être — plus ou moins bien — mis à mort. Le sixième et dernier est un taureau intelligent, large de col et mince de hanches, qui refuse absolument de comprendre l'utilité des sacrifices rituels : un « manco » comme on dit. Il attaque à l'improviste et saute comme une chèvre les barrières derrière lesquelles toreros, péones et photographes se croyaient en sécurité. Et, soudain, Picasso se lève. Son petit œil noir brille d'une flamme singulière. Il est évident qu'il vient de trouver une âme sœur, un vrai « manco » comme lui, fait pour brouiller les pistes et remettre insolemment toute chose en question.

A la lueur d'une bougie

A la sortie, tandis que la Rolls Royce de Dominguin s'éloigne dans l'indifférence générale, Picasso est assailli, submergé. Des centaines de carnets d'autographes sont brandis à bout de bras. Des jeunes filles lui demandent de signer sur leurs jupes. Il y a des années qu'il assiste à toutes les corridas de la région. Mais c'est la première fois que le peintre reçoit à la place des toreros l'hommage de la foule. Gaston Defferre craignait la veille encore de « choquer » les Marseillais en patronnant dans sa ville une exposition Picasso. Il avait tort.

C'est cet accueil de la foule qui décide probablement Picasso à mettre, après la corrida, le cap sur le musée Cantini.

Pendant trois quarts d'heure, il passe en revue soixante ans de peinture en cinquante-huit tableaux. Il est très ému. A Douglas Cooper, il dit soudain : *« Je te remercie, c'est comme si tu avais refait tous mes tableaux. »* Il s'arrête longuement devant le chapeau de Cézanne qui appartenait à Braque et qu'il peignit en 1908. Il s'arrête plus longuement encore devant « la femme en bleu », un tableau de 1901, signé Ruiz, son premier nom. On l'a retrouvé par hasard dans les greniers du Musée de Madrid, il y a deux ans. *« Je me souviens,* dit cet homme presque octogénaire, *j'avais dix-neuf ans. C'était à Barcelone. Je l'ai peint de midi à trois heures du matin, à la lueur d'une bougie pour finir. Et en mangeant des petits bouts de fromage sur du pain. »* Il n'avait oublié que la couleur de la robe, qu'il croyait rose.

Rêveur, Picasso reprend, avec sa suite, le chemin de Vauvenargues. Il est sept heures du soir. Dans quelques jours, à Paris, il affrontera de nouveau le public, à la Galerie Louise Leiris, où seront exposées ses « Ménines » d'après Vélasquez, cet autre « manco » d'un autre siècle, mais d'un même sang.

J.-F. C.

Cabarets Dancings

LA BOULE BLANCHE
3 SPECTACLES · DAN 78 98
MONTPARNASSE
Le cabaret le plus drôle de Paris
LA VILLA

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. les jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet. Bal. 22-04
Jean VALLIN

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET, 4, rue de Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs. Diners 1.000 francs et à la carte.

LES NATURISTES
1, place Pigalle - TRU. 13-26
90 artistes, danseuses et pin-up girls
LA PLUS SENSATIONNELLE REVUE NATURISTE DU MONDE
Tous les soirs de 22 h. à l'aube
Entrée : 600 fr. Bar : 1.000 fr. Champ. 5.000 fr.
Service compris

Restaurants

CALAVADOS 40 Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT...

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS
ELY. 11-61

Shocking
12, rue de Marignan - ELY. 58-64
2 spectacles : 23 heures et 0 h. 30
HENRI WILSON

ROYAL St GERMAIN
Pl. St-Ger.-des-Prés LIT. 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
SPÉCIAL AUX FRUITS DE MER ET MENU TOURISTIQUE 1200 F vin comp.

TOURISTE Pte Maillot-Pas 57-50
Diner spec. Banquets
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
SON MENU TOURISTIQUE 1.200 fr.
VIN COMPRIS

OPÉRA-COMIQUE

Les contes d'Hoffmann

Mais qu'aurait dit Offenbach ?

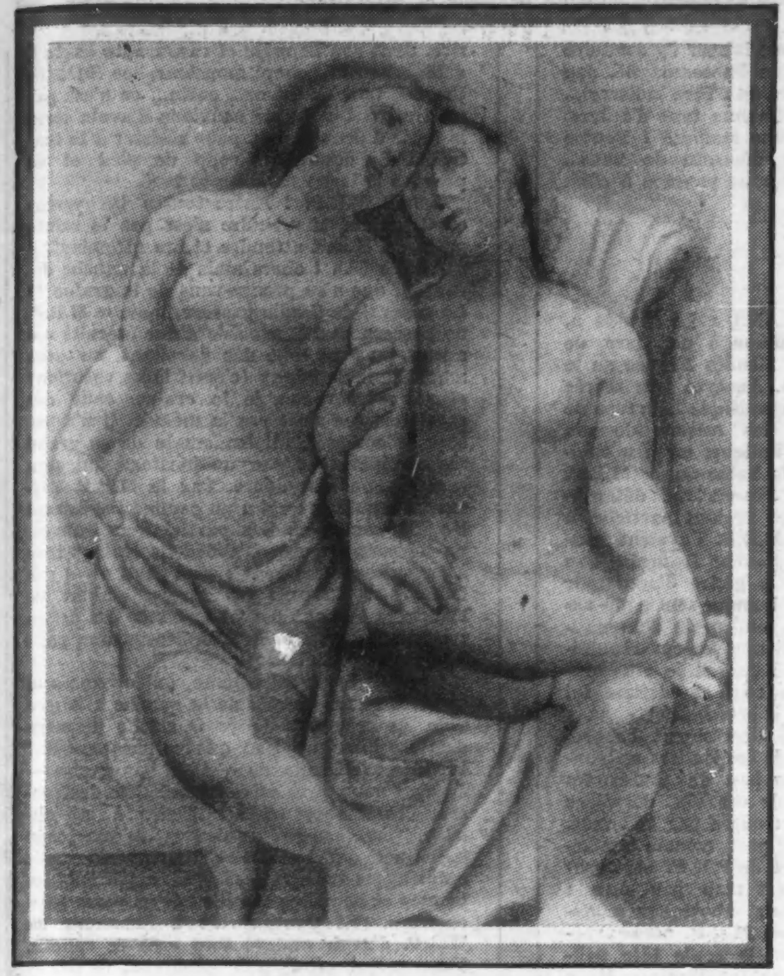
LE « Komische Oper » de Berlin, en présentant au Théâtre des Nations « Les Contes d'Hoffmann » dans une nouvelle version de Walter Felsenstein, a brusquement réveillé l'attention des mélomanes qui, après quelques représentations de ballets venus de Pologne, d'Espagne ou de Suède, risquaient de sombrer dans une profonde léthargie. Non seulement le « Komische Oper » de Berlin nous a offert un spectacle d'une rare somptuosité, mais il s'est « payé le luxe » d'un vrai petit scandale. L'objet du délit : l'opéra fantastique en cinq actes de Jacques Offenbach qui, après avoir subi une bonne quantité d'adaptations depuis l'époque de sa conception, est brusquement rajeuni, grâce à un très audacieux « retour aux sources ». Mais quelques spécialistes bien intentionnés ne partagent pas cette opinion : on ne plaisante pas avec les chefs-d'œuvre, même si leurs auteurs ont eu le mauvais goût de mourir avant de les avoir achevés. Or, on sait que le pauvre Offenbach, voué au culte de l'opéra-bouffe, désirait finir sa carrière avec un ouvrage sérieux ; on sait également que la partition fut terminée après la mort d'Offenbach par la plume généreuse

1901 : FEMME EN BLEU
Il la croyait rose

d'Ernest Guiraud et que « Les Contes d'Hoffmann », sombre drame psychologique, sont devenus par la suite une série d'images musicales d'où l'esprit d'Hoffmann fut cruellement absent.

Précisément, le travail de Walter Felsenstein prend le contre-pied des réalisations que nous connaissions jusqu'à présent. L'action dramatique revient au premier plan, entraînant avec elle de longs dialogues ; l'opéra fantastique s'est métamorphosé en une très bonne pièce de théâtre... avec une excellente musique de scène ! Etait-ce le désir de Jacques Offenbach ? Il est mort trop tôt ; il n'a plus droit à la parole !

Cela dit, la réalisation du « Komische Oper » de Berlin est tout à fait étonnante : des décors et des



1920 : DEUX FEMMES NUES

1956 : DEUX FEMMES NUES

Sorties de sa réserve personnelle

costumes éblouissants, d'un goût parfait, des changements de décors à vue miraculeusement silencieux, des chœurs qui savent bouger et chanter en même temps, enfin des chanteurs qui se doublent de remarquables comédiens. Le tableau fastueux du bal chez Giulietta, la scène de la Barcarolle sur le grand canal de Venise demeureront d'inoubliables visions qui ont fait frémir (d'envie) les fidèles de nos théâtres lyriques nationaux. Ils se sont cependant consolés, en songeant que les voix françaises valent bien celles du « Komische Oper » ; oui, mais... tous les membres de la troupe allemande sont des comédiens accomplis. Sans commentaire !

Bref, le spectacle présenté par Walter Felsenstein a ébloui par sa magnificence, tout en déconcertant avec la remise à neuf d'un ouvrage célèbre. Offenbach, une fois encore, a fait parler le Tout-Paris. Outre-tombe, cela ne doit pas lui déplaire...

CLAUDE SAMUEL.

Une leçon de chant

● *Walter Felsenstein : « Si un soliste est malade, je supprime la représentation. »*

« IL *a fallu 233 répétitions pour mettre au point « Les contes d'Hoffmann »*, nous déclare M. Walter Felsenstein, directeur de l'Opéra-Comique de Berlin-Est. *Le travail a commencé en juin* 1957 *et s'est terminé en janvier* 1958. »

Ces deux phrases donnent une explication partielle de l'extraordinaire succès remporté au Théâtre des Nations par la première troupe d'opéra d'Allemagne Orientale. Il n'existe, en effet, aucun théâtre privé qui puisse se permettre le luxe de répéter pendant six mois la même pièce. Mais M. Felsenstein va encore plus loin :

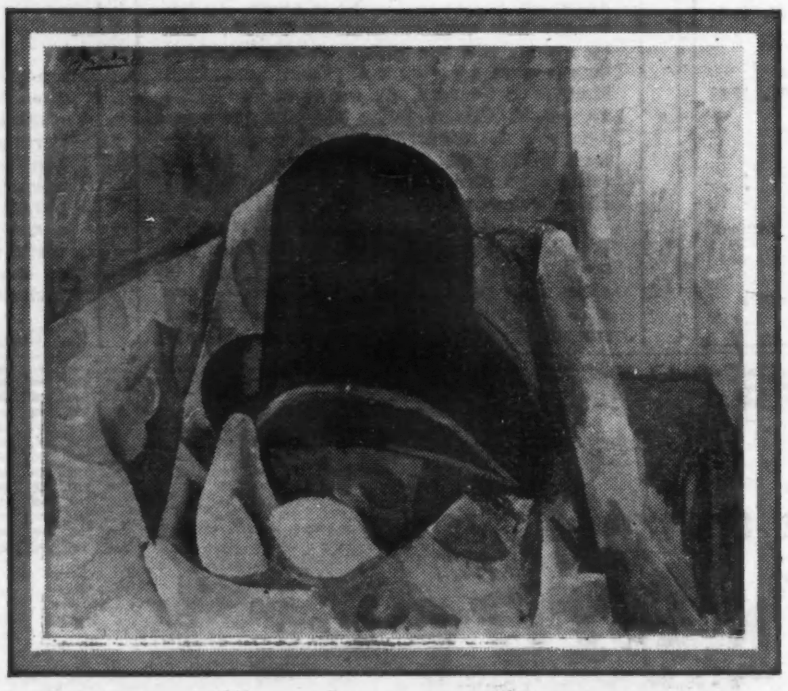
« *Tous les membres de notre troupe, 700, y compris le personnel technique, sont engagés pour au moins un an, à l'exception de quelques solistes qui ne sont retenus que pour certains rôles et qui jouent aussi dans d'autres théâtres. Si un soliste est malade, je ne le remplace pas, je supprime la représentation. Il me faut au minimum dix semaines pour préparer un spectacle.* »

Les spectateurs du Théâtre Sarah-Bernhardt ont pu se rendre compte du travail de précision accompli non seulement par les acteurs mais aussi par les techniciens de M. Felsenstein. Il n'était que justice qu'à la fin de la représentation, les ouvriers en bleu de travail aient remercié à côté des acteurs les applaudissements unanimes. Une seule fois au cours des années précédentes, le public parisien a pu apprécier le même souci de perfection dans le moindre détail et à cette occasion il s'agissait encore d'un théâtre de Berlin-Est : le Berliner Ensemble de Bertold Brecht.

La comparaison s'impose d'ailleurs à plus d'un titre. Les autorités de Berlin-Est ont mis à la disposition de leur plus grand dramaturge ce dont rêve tout directeur de théâtre digne de ce nom : un théâtre d'essai, avec d'immenses moyens, s'adressant à un large public.

On sait cependant que Bertold Brecht a dû payer ce luxe de moyens par certaines entraves à sa liberté. « Le Jugement de Lucullus » a dû être remanié pour des raisons politiques; et la presse d'Allemagne Orientale s'étant montrée insatisfaite de ces concessions, la pièce a dû rapidement quitter le répertoire. M. Felsenstein ne semble guère se soucier de ces difficultés :

« *Je jouis*, dit-il, *d'un liberté totale en ce qui concerne le choix du répertoire. Toutes les œuvres qui sont jouées ici, sont représentées dans leur version originale. Il est presque toujours nécessaire de faire une nouvelle traduction. Le réalisme socialiste ? Je demande toujours à la personne qui me pose cette question à l'Est comme à l'Ouest la définition exacte de cette expression... J'estime qu'on ne peut pas faire de l'art sans avoir une conviction politique. Je ne veux pas dire politique de parti. Par politique, j'entends les rapports avec la société, avec les êtres. Je dois avoir une idée claire de mes devoirs envers les autres hommes. Depuis que je suis metteur en scène, je n'ai pas fait une mise en scène qui ne soit pas politique. J'ai transformé la fin des « Contes d'Hoffmann » d'une façon qui restitue, je crois, les intentions originales de Jacques Offenbach, et je termine sur une note plus optimiste. La muse dit à Hoffmann que ses conclusions sont fausses : « Tu n'as pas le droit de renier l'amour, l'amour ne t'a pas donné sa bénédiction, mais tu as appris à le connaître mieux qu'un autre, n'est-ce pas une bénédiction ? Puisque tu es un poète, tu peux le partager avec tous les hommes. C'est l'amour qui est le dieu, la source de la vie, sa force, son merveilleux. C'est pourquoi tu dois aimer l'amour et laisser les hommes croire à l'amour.* »



1908 : LE « CRONSTADT » DE CÉZANNE
Il appartenait à Braque

« Le héros positif »

La critique parisienne n'a guère goûté ces libertés prises avec le chef-d'œuvre d'Offenbach. Le « héros positif » est une exigence du réalisme socialiste et reste complètement étranger à l'esthétique d'Offenbach.

Walter Felsenstein est communiste mais il n'est pas inscrit au parti. Il habite Berlin-Ouest comme 70 % des membres de la troupe.

« *Il faut que je vienne à Paris*, a-t-il dit, *pour qu'on me demande si je suis communiste. On ne m'a jamais posé la question à Berlin.* »

M. Julien le nouveau directeur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, vient d'engager M. Felsenstein pour mettre en scène « Rigoletto ». Espérons que M. Felsenstein n'oubliera pas d'amener avec lui Rudolf Heinrich, un jeune homme de 26 ans, à qui on doit les décors de cauchemar des « Contes d'Hoffmann », élément majeur du succès emporté par l'Opéra de Berlin-Est.

La troupe de l'Opéra de Paris sera à rude école avec lui :

« *Je ne peux utiliser que des gens qui savent chanter. Les belles voix ne suffisent pas, car il y a beaucoup de belles voix qui ne savent pas chanter.* »

Une école nouvelle qu'il résume ainsi :

« *Le titre même d'opéra-comique prête à confusion. En français, cela signifie œuvre musicale dialoguée, cela devrait s'appeler en réalité théâtre musical. La musique qui ne découle pas de l'action même n'a rien à voir avec le théâtre, et une représentation théâtrale qui ne s'identifie pas exactement au point de vue artistique avec la musique ferait mieux de renoncer à la musique. C'est l'idée dramatique qui crée la situation où la musique devient indispensable et où le chant s'impose à l'acteur comme seul moyen d'expression.* »

ANNE-MARIE DE VILALINE.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

JEUDI - ASCENSION :

HIER soir à la télévision : Pierre Dumayet « me pousse des colles » sur mes « Mémoires intérieurs ». Un vieil homme aux yeux bridés (qui me rappellent ceux de Gide) va me succéder sur la sellette. C'est Henry Miller, le fameux Miller. Mon propre numéro achevé, je reste pour l'entendre. Ce que ses propos, son visage ont pu donner à l'écran, je l'ignore. Le contact direct est saisissant. Cet auteur dont les livres — Pierre Desgraupes le lui assène sans prendre de gants — sont interdits dans de nombreux pays, répond avec une simplicité qui nous touche dès les premières paroles. Il dit qu'il ne recherche pas l'obscène ; quand il rencontre ce qui relève du sexe, il ne l'escamote pas : c'est du même ordre à ses yeux que le boire et le manger. L'emploi de ses journées dans la campagne perdue où il vit ? il écrit, il accompagne ses enfants à l'école, joue avec eux au ping-pong. Mais son temps est surtout dévoré par son courrier : « Pourquoi répondez-vous à toutes les lettres ? » Admirable explication de Miller : « J'ai été pauvre et misérable toute ma vie. Je sais ce que c'est que d'écrire, que de solliciter, d'attendre une réponse et de ne rien voir venir. Je veux épargner à mes correspondants cette angoisse que j'ai connue, il y a si peu de temps encore... » De fait, avec sa maigreur de vieux chat, sa peau tannée de chemineau, Henry Miller, célèbre aujourd'hui dans le monde entier, et riche sans doute, porte partout les marques de son dur destin. C'est un brûlé vif.

A sa descente de l'estrade, je vais à lui. Nous nous serrons la main. Malicieux et gentil, il m'a écouté lui aussi, et me dit que je parlais si bien que j'avais l'air de dicter un roman. C'était la première fois qu'il paraissait à la télévision. Il ajoute : « Ce sera la dernière ». Je le sens blessé. Grande sympathie tout à coup pour lui. Je lui demande où il habite : « A Montmartre... » Je suis au moment de le prier de me laisser l'y conduire en auto. Mais quelqu'un l'accompagne, son éditeur peut-être. Je crains d'être indiscret... Une occasion perdue. Comme tant d'autres. Tout ce que nous aurons manqué ! Toutes les rencontres qui ont dépendu de nous... Mais presque toujours nous passons à côté. Adieu, Henry Miller.

9 MAI.

DANS « Le Monde », la préface de P.-H. Simon à un livre de M. Claude Nicolet : « Mendès France ou le métier de Cassandre ». Analyse très serrée de la seule conjoncture politique heureuse de la IVe République et des raisons de son échec. La dernière qu'indique, un peu timidement, P.-H. Simon, la haine que le M.R.P. avait vouée à Mendès France fut déterminante. Si les socialistes avaient participé à son ministère, si les M.R.P. l'avaient soutenu de leurs votes, la gauche française non communiste aurait eu la gloire d'accomplir ce redressement qu'un homme seul a dû assumer aujourd'hui, au lendemain d'un naufrage politique dont le mouvement républicain populaire aura été l'agent le plus efficace (non, bien sûr, le seul et victime lui aussi du système dont il bénéficiait).

Efficace, il l'aura été directement d'abord, puisque les signatures de ses leaders se trouvent, avec d'autres, au bas de toutes les grandes catastrophes de ces dix dernières années. Il l'aura été en outre par la bande, puisque, pour une large part, comme le marque P.-H. Simon, l'échec de P.M.F. est imputable au M.R.P. Et c'est trop peu dire : car, non contents d'avoir saboté son ministère, les meneurs du jeu M.R.P. manœuvrèrent de telle sorte que la seule tête politique de cette génération fut éliminée. Ils y sont parvenus avec quelle incroyable promptitude ! Pascal admirait l'avantage que c'est, pour les Jésuites, d'être répandus par toute la terre. C'en fut un aussi pour les M.R.P. de pouvoir partout à la fois en France mener l'assaut contre celui qu'ils haïssaient ou dont ils ont cru (soyons justes !) en toute bonne foi, l'action néfaste.

Ah ! Maurice Schumann, je n'ai pu me retenir de rire — de ce rire qui nous secoue dans la solitude et qui n'est pas signe de joie, Dieu le sait — quand j'ai lu ce que vous aviez avancé, au récent congrès du M.R.P., pour supplier les congressistes de ne pas renoncer à l'appellation que trois lettres désignent à jamais : « Nous avons été tellement haïs sous ce nom du M.R.P., vous êtes-vous écrié, que nous n'avons pas le droit de renoncer à ce nom ». Vous avez tort, Maurice Schumann, de conjuguer ce verbe au passif. Certes, je ne nie pas que vous ayez subi des coups, vous aussi, comme nous tous. Mais c'est d'un autre ordre. La bataille a pu être rude. Aucun des vôtres n'a été moralement assassiné.

Toute la droite a participé à cet attentat. Là encore, je conviens que vous n'étiez pas seuls : mais les plus redoutables, qui le niera ? Je crois entendre encore cet évêque « in partibus », du type broussard, tirant sur sa pipe et grommelant avec un bon sourire, dans son honnête et rassurante barbe : « Mais enfin, cher monsieur, ce Mendès France, tout de même... enfin... ce n'est pas un traître ? » Je me souviens d'avoir serré la table à deux mains, pour résister à la tentation d'y donner un coup de pied et de prendre le large sur un mot bref.

Benoît M.R.P. ! Entre toutes les vertus où il excelle, la moindre n'est pas la sainte patience. Il sait attendre et, en attendant, il s'installe (Ah ! chers amis de la gauche déconfite, que n'en prenez-vous de la graine !) Le général de Gaulle passera, mais le M.R.P. ne passera pas. Il procède d'une éternité qui aurait pu être celle des paroisses au sens magnifique de Péguy (c'était là sa vocation) et qui est devenue, je le crains, celle des sacristies (ce n'est pas la même). Il n'a pas tort de compter, au lendemain de ce grand règne réparateur, sur un héritage qui sera superbe, on s'en doute. Car le M.R.P. rassure. Rien de ce qu'il a pu commettre durant les dix années où il a participé au pouvoir ne lui sera imputé. D'abord ils étaient trop à organiser le malheur : quel parti n'y a mis la main ? Et puis les larges mailles de l'Histoire laissent passer le fretin des catastrophes. (Péguy a écrit là-dessus une page nourrie et succulente).

Lorsque le grand homme, qui occupe seul la place que la défaite de la gauche a laissée vide, ne sera plus là (« O soleils disparus derrière l'horizon ! ») que se passera-t-il ? Eh bien ! le bourgeois — et la bourgeoise — de chez nous, pris entre le socialiste destructeur des finances et le militaire à mitraillette, verra surgir, au-dessus du marécage indistinct d'une histoire désastreuse mais oubliée, les trois lettres qui rassurent les bonnes et honnêtes familles de ce vieux pays chrétien. (Et c'est certes à l'honneur du M.R.P. d'avoir malgré tout créé ce réflexe. Tout ce qui subsiste de généreux, de désintéressé et de pur chez ses militants, nous le reconnaissons et l'admirons.) Oui, comment tout finira, ou plutôt comment tout recommencera, nous l'augurons, aruspices pensifs, penchés sur les entrailles fumantes d'un congrès M.R.P. où il ne se dit rien d'ailleurs que je n'approuve, et que les meilleures intentions du monde pavent de leurs gros pavés. Mais nous n'en tremblons pas moins, tout républicains, tout démocrates que nous sommes, de retomber un jour entre ces mandibules des partis, d'autant plus redoutables que leur jeûne aura plus longtemps duré.

11 MAI.

JULES ISAAC m'a fait rouvrir Péguy. Eblouissement. Je ne le quitte plus. L'ayant toujours admiré, je demeurais réfractaire à son style. Que s'est-il passé ? Cette prose s'impose à moi souverainement : gonflée de signification. C'est cela qui est unique. Chaque mot est lourd. Chaque phrase pèse d'un poids de vérité non pas « notionnelle » mais charnelle — et d'une vérité prophétique qui nous concerne, nous, un demi-siècle après que cela a été écrit. J'y reviendrai.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)